

Erckmann-Chatrian

Contes II



BeQ

Émile Erckmann
Alexandre Chatrian

Contes

Deuxième livre

La Bibliothèque électronique du Québec
Collection *À tous les vents*
Volume 186 : version 1.02

Originaires de la Lorraine, Émile Erckmann (1822-1899) et Alexandre Chatrian (1826-1890) ont écrit ensemble et publié leurs œuvres sous le nom de *Erckmann-Chatrian*. Ils ont écrit de nombreux contes, des pièces, des romans, dont *l'Ami Fritz*.

Entre deux vins

Pendant la messe de minuit de l'an 1847, à Phalsbourg, le petit greffier de la justice de paix, Conrad Spitz et moi, nous vidions notre troisième bol de punch au café Schweitzer, près de la porte d'Allemagne. Tout le monde était à l'église. La veuve Schweitzer, avant de partir, avait éteint les quinquets ; la chandelle, placée entre Spitz et moi, éclairait vaguement un angle du billard, notre bol et nos verres : le reste se perdait dans l'ombre. La servante Grédel chantait à voix basse dans la cuisine, et nous venions d'entendre une chaise tomber au milieu du silence.

En ce moment, le petit greffier se prit à dire :

« Comment se fait-il, mon cher monsieur Vanderbach, qu'à cette heure indue, sans nous être dérangés de notre place au café Schweitzer, nous nous trouvions transportés chez Holbein, le tisserand, au coin de la halle aux grains et des vieilles boucheries ? »

Ces paroles m'étonnèrent. Je regardai autour de moi, et je reconnus qu'en effet nous étions

assis dans une petite chambre tellement basse, que les poutres enfumées du plafond nous touchaient presque la tête. Les petites vitres à mailles de plomb étaient ensevelies sous la neige. Un métier de tisserand en forme de buffet, des écheveaux de chanvre suspendus à des traverses, un lit à baldaquin drapé de serge grise, un antique fauteuil à fond de cuir poli comme un plat à barbe, trois chaises effondrées, des ficelles tendues en tous sens, où pendaient des guenilles : voilà ce que je vis dans ce recoin du monde ! Enfin, entre le métier et le pied du lit, une perruque jaunâtre s'élevait et s'abaissait tour à tour, et je reconnus que c'était la tête du grand-père Holbein, tombé en enfance, et qui dormait toujours à la même place, plus jaune, plus ratatiné qu'une momie du temps de Sésostris.

Mais ce qui m'étonna le plus, c'est qu'en me retournant vers Conrad Spitz, pour lui témoigner ma surprise, je me trouvai face à face avec une vieille pie chauve, posée sur le bâton supérieur de la chaise du greffier, le bec droit, la tête enfoncée entre les épaules, les yeux recouverts d'une pellicule blanche qu'elle relevait de temps en

temps, et ses petites pattes sèches et noires cramponnées au bois vermoulu. Elle était immobile et rêveuse.

Je me dis aussitôt que Spitz, connu par son humeur caustique, s'était transformé en pie pour jouir de ma confusion ; rien de plus naturel, il avait profité du moment où je tournais la tête. Du reste, son habit noir, sa cravate blanche, son nez pointu, ses petites mains nerveuses, lui donnaient les plus grandes facilités à cet égard. « Oh ! oh ! camarade, lui dis-je, si tu veux jouir de mon embarras, tu te trompes. Ce n'est pas moi qui m'étonne de ces choses-là. Il y a bel âge que j'ai entendu raconter de semblables histoires !

– Ce n'est pas pour cela que j'ai pris cette forme, dit-il, c'est parce qu'elle m'est plus commode. Ces chaises mal rempaillées ne me conviennent pas. Je suis bien mieux sur ce petit bâton ; il semble avoir été fait tout exprès pour moi. »

Je compris que ses raisons pouvaient être bonnes. Cependant, sa nouvelle physionomie me parut bizarre, et je le considérai avec une

curiosité singulière. « Conrad, repris-je en dissimulant mes véritables pensées, je m'étonne que Holbein, sa femme et sa grande fille borgne, abandonnent ainsi leur maison au milieu de la nuit, car enfin, si nous n'étions pas d'honnêtes gens, nous pourrions fort bien enlever ces écheveaux de chanvre et cette pièce de toile : il y a tant de coquins dans ce monde !

– Oh ! fit-il, je suis ici pour garder la maison. »

Ce fut pour moi un trait de lumière. J'avais souvent remarqué sur le seuil de la vieille cassine une pie chauve. J'avais observé cet animal avec une vague défiance, ainsi que la mère Holbein, aux mains sillonnées de grosses veines bleuâtres, aux cheveux plus blancs que le lin. « Hé ! hé ! me disait la vieille en branlant la tête... vous regardez mon oiseau. Vous voudriez bien l'avoir, mais il est de la famille ! »

Je ne doutai pas alors que cette pie ne fût Conrad Spitz lui-même ; le petit greffier venait se reposer là de ses fatigues, se voyant bien accueilli par ces braves gens. Je lui communiquai ma

supposition.

« Hé ! fit-il, vous êtes plus perspicace que je ne l'aurais cru, monsieur Vanderbach. En effet, c'est bien moi ! Que voulez-vous ? la vieille Ursule me soigne bien ; elle se priverait plutôt que de me laisser manquer. Chacun cherche ses avantages. »

Nous causions ainsi, quand la voix du père Holbein se fit entendre au-dehors, criant : « Orchel, tu as oublié de fermer notre porte. Que le diable emporte la vieille folle. Nous sommes peut-être volés ! »

En même temps il entra, et me voyant assis en face de la lampe : « Hé ! fit-il, c'est monsieur Vanderbach ! » Puis la vieille, avec son livre de prières... puis la fille, secouant la neige attachée au bas de sa robe, entrèrent à leur tour, en me saluant d'un : « Dieu vous bénisse ! »

La pie s'envola sur l'épaule de la vieille, et Holbein, me regardant, dit à sa femme : « Hé ! hé ! hé ! ce bon M. Vanderbach ! Comment diable est-il ici ? Il m'a l'air d'avoir fait le réveillon.

– Oui, dit la femme, conduis-le chez lui.

– Allons, monsieur, dit le tisserand, il est tard... Prenez mon bras.

– Oh ! je retournerai bien tout seul, lui répondis-je.

– C'est égal... c'est égal... faites-moi le plaisir de vous appuyer un peu. »

Nous venions de sortir. Il y avait deux pieds de neige. « Et Spitz ? lui dis-je en marchant.

– Qui, Spitz ?

– Le greffier ?... la pie ?...

– Ah ! fit-il, oui... oui... je vous comprends... la pie va dormir... Vous avez causé avec elle... C'est un animal bien intelligent. »

Et le brave homme me conduisit jusqu'à la porte de ma maison. Ma servante m'attendait ; elle le remercia. Cette nuit-là, je dormis comme un bienheureux. Le lendemain, quand je rencontrai Spitz, il ne se souvenait plus de rien ; il prétendit que j'étais sorti seul du café, et que j'étais entré en trébuchant chez les Holbein. Du reste, il ne voulut jamais convenir de sa

transformation, et s'indigna même de mes propos
à ce sujet !

Le violon du pendu

Karl Hâfitz avait passé six ans sur la méthode du contrepunt ; il avait étudié Haydn, Gluck, Mozart, Beethoven, Rossini ; il jouissait d'une santé florissante, et d'une fortune honnête qui lui permettait de suivre sa vocation artistique ; en un mot, il possédait tout ce qu'il faut pour composer de grande et belle musique, excepté la petite chose indispensable : l'inspiration.

Chaque jour, plein d'une noble ardeur, il portait à son digne maître Albertus Kilian de longues partitions très fortes d'harmonie, mais dont chaque phrase revenait à Pierre, à Jacques, à Christophe.

Maître Albertus, assis dans son grand fauteuil, les pieds sur les chenets, le coude au coin de la table, tout en fumant sa pipe, se mettait à biffer l'une après l'autre les singulières découvertes de son élève. Karl en pleurait de rage, il se fâchait, il contestait ; mais le vieux maître ouvrait tranquillement un de ses innombrables cahiers et, le doigt sur le passage, disait : « Regarde,

garçon ! » Alors Karl baissait la tête et désespérait de l'avenir.

Mais un beau matin qu'il avait présenté sous son nom, à maître Albertus, une fantaisie de Boccherini variée de Viotti, le bonhomme jusqu'alors impassible se fâcha.

« Karl, s'écria-t-il, est-ce que tu me prends pour un âne ? Crois-tu que je ne m'aperçoive pas de tes indignes larcins ? Ceci est vraiment trop fort ! »

Et le voyant consterné de son apostrophe :

« Écoute, lui dit-il, je veux bien admettre que tu sois dupe de ta mémoire, et que tu prennes tes souvenirs pour des inventions, mais décidément tu deviens trop gras, tu bois du vin trop généreux, et surtout une quantité de chopes trop indéterminée. Voilà ce qui ferme les avenues de ton intelligence. Il faut maigrir !

– Maigrir !

– Oui !... ou renoncer à la musique. La science ne te manque pas, mais les idées, et c'est tout simple : si tu passais ta vie à enduire les cordes

de ton violon d'une couche de graisse, comment pourraient-elles vibrer ? »

Ces paroles de maître Albertus furent un trait de lumière pour Hâfitz :

« Quand je devrais me rendre étique, s'écria-t-il, je ne reculerai devant aucun sacrifice. Puisque la matière opprime mon âme, je maigrirai ! »

Sa physionomie exprimait en ce moment tant d'héroïsme, que maître Albertus en fut vraiment touché ; il embrassa son cher élève et lui souhaita bonne chance.

Dès le jour suivant Karl Hâfitz, le sac au dos et le bâton à la main, quittait l'hôtel des *Trois-Pigeons* et la brasserie du *Roi-Gambrinus*, pour entreprendre un long voyage.

Il se dirigea vers la Suisse.

Malheureusement, au bout de six semaines son embonpoint était considérablement réduit, et l'inspiration ne venait pas davantage.

« Est-il possible d'être plus malheureux que moi ? se disait-il. Ni le jeûne, ni la bonne chère, ni l'eau, ni le vin, ni la bière, ne peuvent monter

mon esprit au diapason du sublime. Qu'ai-je donc fait pour mériter un si triste sort ? Tandis qu'une foule d'ignorants produisent des œuvres remarquables, moi, avec toute ma science, tout mon travail, tout mon courage, je n'arrive à rien. Ah ! le ciel n'est pas juste, non, il n'est pas juste ! »

Tout en raisonnant de la sorte, il suivait la route de Bruck à Fribourg ; la nuit approchait, il traînait la semelle et se sentait tomber de fatigue.

En ce moment il aperçut, au clair de lune, une vieille mesure embusquée au revers du chemin, la toiture rampante, la porte disjointe, les petites vitres effondrées, la cheminée en ruine. De hautes orties et des ronces croissaient autour, et la lucarne du pignon dominait à peine les bruyères du plateau, où soufflait un vent à décorner les bœufs.

Karl aperçut en même temps, à travers la brume, la branche de sapin flottant au-dessus de la porte.

« Allons, se dit-il, l'auberge n'est pas belle, elle est même un peu sinistre, mais il ne faut pas

juger des choses sur l'apparence. »

Et, sans hésiter, il frappa la porte de son bâton.

« Qui est là ?... que voulez-vous ? fit une voix rude de l'intérieur.

– Un abri et du pain.

– Ah ! ha ! bon... bon !... »

La porte s'ouvrit brusquement, et Karl se vit en présence d'un homme robuste, la face carrée, les yeux gris, les épaules couvertes d'une huppelande percée aux coudes, une hachette à la main.

Derrière ce personnage brillait le feu de l'âtre, éclairant l'entrée d'une soupente, les marches d'un escalier de bois, les murailles décrépites ; et, sous l'aile de la flamme, se tenait accroupie une jeune fille pâle, vêtue d'une pauvre robe de cotonnade brune à petits points blancs. Elle regardait vers la porte avec une sorte d'effroi ; ses yeux noirs avaient une expression de tristesse et d'égarement indéfinissable.

Karl vit tout cela d'un coup d'œil, et serra instinctivement son bâton.

« Eh bien !... entrez donc, dit l'homme, il ne fait pas un temps à tenir les gens dehors. »

Alors lui, songeant qu'il serait maladroit d'avoir l'air effrayé, s'avança jusqu'au milieu de la baraque et s'assit sur un escabeau devant l'âtre.

« Donnez-moi votre bâton et votre sac », dit l'homme.

Pour le coup, l'élève de maître Albertus tressaillit jusqu'à la moëlle des os ; mais le sac était débouclé, le bâton posé dans un coin, et l'hôte assis tranquillement près du foyer, avant qu'il fût revenu de sa surprise.

Cette circonstance lui rendit un peu de calme.

« *Herr Wirth*¹, dit-il en souriant, je ne serais pas fâché de souper.

– Que désire monsieur à souper ? fit l'autre gravement.

– Une omelette au lard, une cruche de vin, du fromage.

¹ Monsieur l'aubergiste.

– Hé ! hé ! hé ! Monsieur est pourvu d'un excellent appétit... mais nos provisions sont épuisées.

– Vous n'avez pas de fromage ?

– Non.

– Pas de beurre, pas de pain, pas de lait ?

– Non.

– Mais, grand Dieu ! qu'avez-vous donc ?

– Des pommes de terre cuites sous la cendre. »

Au même instant Karl aperçut dans l'ombre, sur les marches de l'escalier, tout un régiment de poules : blanches, noires, rousses, endormies, les unes la tête sous l'aile, les autres le cou dans les épaules ; il y en avait même une grande, sèche, maigre, hagarde, qui se peignait et se plumait avec nonchalance.

« Mais, dit Hâfitz, la main étendue, vous devez avoir des œufs ?

– Nous les avons portés ce matin au marché de Bruck.

– Oh ! mais alors, coûte que coûte, mettez une

poule à la broche ! »

À peine eut-il prononcé ces mots, que la fille pâle, les cheveux épars, s'élança devant l'escalier, s'écriant :

« Qu'on ne touche pas à mes poules... qu'on ne touche pas à mes poules... Ho ! ho ! ho ! qu'on laisse vivre les êtres du bon Dieu ! »

L'aspect de cette malheureuse créature avait quelque chose de si terrible, que Hâfitz s'empressa de répondre :

« Non, non, qu'on ne tue pas les poules. Voyons les pommes de terre. Je me voue aux pommes de terre. Je ne vous quitte plus ! À cette heure, ma vocation se dessine clairement. C'est ici que je reste, trois mois, six mois, enfin le temps nécessaire pour devenir maigre comme un fakir ! »

Il s'exprimait avec une animation singulière, et l'hôte criait à la jeune fille pâle :

« Génovéva !... Génovéva !... regarde... *l'Esprit* le possède... c'est comme l'autre !... »

La bise redoublait dehors ; le feu

tourbillonnait sur l'âtre et tordait au plafond des masses de fumée grisâtre. Les poules, au reflet de la flamme, semblaient danser sur les planchettes de l'escalier, tandis que la folle chantait d'une voix perçante un vieil air bizarre, et que la bûche de bois vert, pleurant au milieu de la flamme, l'accompagnait de ses soupirs plaintifs.

Hâfitz comprit qu'il était tombé dans le repaire du sorcier Hecker ; il dévora une douzaine de pommes de terre, leva la grande cruche rouge pleine d'eau, et but à longs traits. Alors le calme rentra dans son âme ; il s'aperçut que la fille était partie, et que l'homme seul restait en face de l'âtre.

« *Herr Wirth*, reprit-il, menez-moi dormir. »

L'aubergiste, allumant alors une lampe, monta lentement l'escalier vermoulu ; il souleva une lourde trappe de sa tête grise et conduisit Karl au grenier, sous le chaume.

« Voilà votre lit, dit-il en déposant la lampe à terre, dormez bien et surtout prenez garde au feu !... »

Puis il descendit, et Hâfitz resta seul, les reins courbés, devant une grande paillasse recouverte d'un large sac de plumes.

Il rêvait depuis quelques secondes, et se demandait s'il serait prudent de dormir, car la physionomie du vieux lui paraissait bien sinistre, lorsque, songeant à ses yeux gris clair, à sa bouche bleuâtre entourée de grosses rides, à son front large, osseux, à son teint jaune, tout à coup il se rappela que sur la Golgenberg se trouvaient trois pendus, et que l'un d'eux ressemblait singulièrement à son hôte... qu'il avait aussi les yeux caves, les coudes percés, et que le gros orteil de son pied gauche sortait du soulier crevassé par la pluie.

Il se rappela de plus que ce misérable, appelé Melchior, avait fait jadis de la musique, et qu'on l'avait pendu pour avoir assommé avec sa cruche l'aubergiste du *Mouton d'or*, qui lui réclamait un petit écu de convention.

La musique de ce pauvre diable l'avait autrefois profondément ému. Elle était fantasque, et l'élève de maître Albertus enviait le bohème ;

mais en ce moment, revoyant la figure du gibet, ses haillons agités par le vent des nuits, et les corbeaux volant tout autour avec de grandes clameurs, il se sentit frissonner ; et sa peur augmenta beaucoup, lorsqu'il découvrit, au fond de la soupente, contre la muraille, un violon surmonté de deux palmes flétries.

Alors il aurait voulu fuir, mais dans le même instant la voix rude de l'hôte frappa son oreille :

« Éteignez donc la lumière ! criait-il. Couchez-vous, je vous ai dit de prendre garde au feu ! »

Ces paroles glacèrent Karl d'épouvante, il s'étendit sur la grande paille et souffla la lumière. Tout devint silencieux.

Or, malgré sa résolution de ne pas fermer l'œil, à force d'entendre le vent gémir, les oiseaux de nuit s'appeler dans les ténèbres, les souris trotter sur le plancher vermoulu, vers une heure du matin, Hâfitz dormait profondément, quand un sanglot amer, poignant, douloureux, l'éveilla en sursaut. Une sueur froide couvrit sa face.

Il regarda et vit dans l'angle du toit un homme accroupi : c'était Melchior le pendu ! Ses cheveux noirs tombaient sur ses reins décharnés, sa poitrine et son cou étaient nus. On aurait dit, tant il était maigre, le squelette d'une immense sauterelle : un beau rayon de lune, entrant par la petite lucarne, l'éclairait doucement d'une lueur bleuâtre, et tout autour pendaient de longues toiles d'araignée.

Hâfitz, silencieux, les yeux tout grands ouverts, la bouche béante, regardait cet être bizarre, comme on regarde la mort debout derrière les rideaux de son lit, quand la grande heure est proche.

Tout à coup le squelette étendit sa longue main sèche et saisit le violon à la muraille ; il l'appuya contre son épaule, puis, après un instant de silence, il se prit à jouer.

Il y avait dans sa musique, il y avait des notes funèbres comme le bruit de la terre croulant sur le cercueil d'un être bien-aimé, solennelles comme la foudre des cascades traînée par les échos de la montagne, majestueuses comme les grands coups

de vent d'automne au milieu des forêts sonores, et parfois tristes... tristes comme l'incurable désespoir. – Puis, au milieu de ces sanglots, se jouait un chant léger, suave, argentin, comme celui d'une bande de gais chardonnerets voltigeant sur les buissons fleuris. Ces trilles gracieux tourbillonnaient avec un ineffable frémissement d'insouciance et de bonheur, pour s'envoler tout à coup, effarouchés par la valse, folle, palpitante, éperdue : amour, joie, désespoir, tout chantait, tout pleurait, ruisselait pêle-mêle sous l'archet vibrant !

Et Karl, malgré sa terreur inexprimable, étendait les bras et criait :

« Ô grand... grand... grand artiste !... Ô génie sublime !... Oh ! que je plains votre triste sort... Être pendu !... pour avoir tué cette brute d'aubergiste, qui ne connaissait pas une note de musique... Errer dans les bois au clair de lune... N'avoir plus de corps et un si beau talent... Oh ! Dieu !... »

Mais comme il s'exclamait de la sorte, la voix rude de l'hôte l'interrompt :

« Hé ! là-haut, vous tairez-vous, à la fin ? Êtes-vous malade, ou le feu est-il à la maison ? »

Et des pas lourds firent crier l'escalier de bois, une vive lumière éclaira les fentes de la porte, qui s'ouvrit d'un coup d'épaule, laissant apparaître l'aubergiste.

« Ah ! *Herr Wirth*, cria Hâfitz, *Herr Wirth*, que se passe-t-il donc ici ? D'abord une musique céleste m'éveille et me ravit dans les sphères invisibles, puis voilà que tout s'évanouit comme un rêve. »

La face de l'hôte prit aussitôt une expression méditative.

« Oui, oui, murmura-t-il tout rêveur, j'aurais dû m'en douter... Melchior est encore venu troubler notre sommeil... Il reviendra donc toujours !... Maintenant notre repos est perdu ; il ne faut plus songer à dormir. Allons, camarade, levez-vous. Venez fumer une pipe avec moi. »

Karl ne se fit pas prier, il avait hâte d'aller ailleurs. Mais quand il fut en bas, – voyant que la nuit était encore profonde, – la tête entre les

mains, les coudes sur les genoux, longtemps il resta plongé dans un abîme de méditations douloureuses. L'hôte venait de rallumer le feu ; il avait repris sa place sur la chaise effondrée au coin de l'âtre, et fumait en silence.

Enfin le jour grisâtre parut, il regarda par les petites fenêtres ternes ; puis le coq chanta, les poules sautèrent de marche en marche.

« Combien vous dois-je ? demanda Karl en bouclant son sac sur ses épaules et prenant son bâton.

– Vous nous devez une prière à la chapelle de l'abbaye Saint-Blaise, dit l'homme d'un accent étrange, une prière pour l'âme de mon fils Melchior, le pendu... et une autre pour sa fiancée : Génovéva la folle !

– C'est tout ?

– C'est tout.

– Alors, adieu ; je ne l'oublierai pas. »

En effet, la première chose que fit Karl en arrivant à Fribourg, ce fut d'aller prier Dieu pour le pauvre bohème et pour celle qu'il avait aimée.

– Puis il entra chez maître Kilian, l’aubergiste de *la Grappe*, déploya son papier de musique sur la table, et s’étant fait apporter une bouteille de *rikevir*, il écrivit en tête de la première page : « *Le Violon du Pendu !* » et composa, séance tenante, sa première partition vraiment originale.

La pêche miraculeuse

I

Un matin du mois de septembre 1850, le vieux peintre de marines, Andreusse Cappelmans, mon digne maître, et moi, nous fumions tranquillement notre pipe à la fenêtre de son atelier, au dernier étage de la vieille maison qui forme le coin à droite de la rue des Brabançons, sur le pont de Leyde, et nous vidions un pot *d'aele*¹ à notre santé réciproque.

J'avais alors dix-huit ans, la tête blonde et rose ; Cappelmans approchait de la cinquantaine ; son gros nez rouge prenait des teintes bleuâtres, ses tempes s'argentaient, ses petits yeux gris se plissaient, de grosses rides bridait ses joues brunes ; au lieu de la plume de coq qui faisait jadis sa gloire, il venait d'orner son feutre d'une simple plume de corbeau.

¹ Ou *ale* : sorte de bière.

Le temps était superbe. En face de nous se déroulait le vieux Rhin ; quelques nuages blancs nageaient au-dessus dans l'azur : le port avec ses gros bateaux noirs, la voile pendante, dormait au-dessous, le soleil miroitait sur les flots bleuâtres et des centaines d'hirondelles fendaient l'air.

Nous étions là, rêveurs, l'âme noyée de sentiment ; de grandes feuilles de vigne, encadrant la fenêtre, frissonnaient à la brise, un papillon s'élevait, une volée de moineaux criards s'élançaient à sa poursuite ; plus bas, sur le toit de l'échoppe, un gros chat roux s'arrêtait et regardait en balançant la queue d'un air méditatif.

Rien de calme comme ce spectacle, et pourtant Cappelmans était triste, soucieux.

– Maître Andreusse, lui dis-je tout à coup, vous avez l'air de vous ennuyer ?

– C'est vrai, fit-il, je suis mélancolique comme un âne qu'on étrille.

– Pourquoi ? Le travail va bien ; vous avez plus de commandes que vous ne pouvez en remplir, et voici la *kermesse* qui vient dans une

quinzaine.

– J'ai fait un vilain rêve !

– Vous croyez aux rêves, maître Cappelmans ?

– Je ne suis pas sûr que ce soit un rêve, Christian, car j'avais les yeux ouverts.

Puis, vidant sa pipe au bord de la fenêtre :

– Tu n'es pas sans avoir entendu parler de mon vieux camarade, Van Marius, dit-il, Van Marius, le fameux peintre de marines, qui comprenait la mer comme Ruysdaël comprenait la campagne, Van Ostade le village, Rembrandt les intérieurs sombres, Rubens les temples et les palais. Ah ! c'était un grand peintre ; en face de ses tableaux, on ne disait pas : « C'est beau ! » On disait : « Que la mer est belle !... qu'elle est grande et terrible ! » – On ne voyait pas le pinceau de Van Marius aller et venir ; mais l'ombre de la main de Dieu s'étendait sur la toile. Oh ! le génie... le génie... quel don sublime, Christian !

Cappelmans se tut, les lèvres serrées, le sourcil froncé, les larmes aux yeux.

Pour la première fois je le voyais ainsi ; cela m'étonnait.

Au bout d'un instant, il reprit :

– Van Marius et moi, nous avons fait ensemble nos études à Utrecht, chez le vieux Ryssen ; nous aimions les deux sœurs ; nous passions ensemble nos soirées à la taverne de la *Grenouille*, comme deux frères. Plus tard, nous vînmes à Leyde, bras dessus, bras dessous. Van Marius n'avait qu'un défaut, il aimait le genièvre et le *skidam*¹ plus que l'*aele* et le *porter*. Tu me rendras cette justice, Christian, que je ne me suis jamais grisé qu'avec de l'*aele* ; aussi, je me porte bien. Malheureusement, Van Marius se grisait avec du genièvre. Encore s'il n'en avait bu qu'à la taverne, mais il s'en faisait apporter jusque dans son atelier ; il ne travaillait avec enthousiasme que lorsqu'il en avait une ou deux chopines dans l'estomac et que les yeux lui sortaient de la tête. Alors il fallait le voir, il fallait l'entendre hurler, chanter et siffler. Tout en

¹ Ou *schicdam* : eau-de-vie de grain parfumée au genièvre.

mugissant comme la mer, il brossait sa toile à tour de bras : chaque coup de pinceau soulevait une vague ; à chaque sifflement on voyait les nuages approcher, grossir, s'entasser. Tout à coup il prenait sa brosse au vermillon, et voilà que la foudre coulait du ciel noir sur les flots verts, comme un jet de plomb fondu... et dans le lointain, au-dessous de la voûte sombre, au loin, bien loin, on découvrait une barque, un *cutter*, n'importe quoi, écrasé entre les ténèbres et l'écume... C'était épouvantable ! – Quand Van Marius peignait des scènes plus calmes, il se faisait jouer de la clarinette par le vieil aveugle Coppélius, à raison de deux florins par jour ; il coupait son genièvre avec de l'*aele* et mangeait des saucisses pour représenter des scènes champêtres. Tu conçois, Christian, qu'avec un régime pareil, il devait se détériorer le tempérament. Combien de fois ne lui ai-je pas dit : « Prends garde, Jan, prends garde, le genièvre te jouera un mauvais tour ! »

» Mais, bien loin de m'écouter, il entonnait un refrain bachique d'une voix tonnante, et finissait toujours par imiter le chant du coq. C'était son

plaisir favori d'imiter le chant du coq. Ainsi, par exemple, à la taverne, quand son verre était vide, au lieu de frapper sur la table comme tout le monde pour prévenir la servante, il agitait les bras et lançait des *ko-ko-ri-ko* ! jusqu'à ce qu'on eût rempli sa chope.

» Depuis longtemps Marius me parlait de son chef-d'œuvre : *la Pêche miraculeuse*. Il m'en avait fait voir les premières esquisses, et j'en étais émerveillé, lorsqu'un beau matin il disparut subitement de Leyde, et, depuis, personne n'a reçu de ses nouvelles. »

Ici, Cappelmans ralluma sa pipe d'un air rêveur et poursuivit :

– Hier soir, j'étais à la taverne du *Cruchon d'Or*, en compagnie du docteur Roëmer, d'Eisenlœffel, et de cinq ou six vieux camarades. Vers dix heures, je ne sais plus à quel propos, Roëmer se mit à déclamer contre les pommes de terre, déclarant que c'était le fléau du genre humain ; que depuis la découverte des pommes de terre, les aborigènes de l'Amérique, les Irlandais, les Suédois, les Hollandais, et

généralement tous les peuples qui boivent beaucoup de spiritueux, au lieu de jouer comme autrefois leur rôle dans le monde, se trouvaient réduits à l'état de zéros. Il attribuait cette décadence à l'eau-de-vie de pommes de terre, et tout en l'écoutant – je ne sais par quelle évolution singulière de mon esprit – le souvenir de Van Marius me revint en mémoire : « Pauvre vieux ! me dis-je en moi-même, que fait-il maintenant ? A-t-il terminé son chef-d'œuvre ? Pourquoi diable ne donne-t-il pas de ses nouvelles ? »

» Comme je réfléchissais à ces choses, le wachtmann Zélig entra dans la salle pour nous prévenir qu'il était temps de quitter la taverne : onze heures sonnaient. – Je rentre donc chez moi, la tête un peu lourde. Je me couche et je m'endors.

» Mais voilà qu'une heure après, Brigitte, la ravaudeuse en face, allume ses rideaux. Elle crie : « Au feu ! » J'entends courir dans la rue, j'ouvre les yeux, et qu'est-ce que je vois ? Un grand coq noir perché sur un chevalet au beau milieu de mon atelier.

» En moins d'une seconde, les rideaux de la vieille folle avaient flambé, puis s'étaient éteints d'eux-mêmes. Tout le monde s'en allait en riant... Mais le coq noir restait toujours à sa place, et comme la lune brillait entre les tours de l'hôtel de ville, ce singulier animal m'apparaissait on ne peut mieux. Il avait de grands yeux jaunes cerclés de rouge, et se grattait la tête du bout de la patte.

» Je l'observais depuis au moins dix minutes, me demandant par où cet animal bizarre avait pu se glisser dans mon atelier, lorsque, relevant la tête, le voilà qui me dit :

» – Comment, Cappelmans, tu ne me reconnais pas ? Je suis pourtant l'âme de ton ami Van Marius !

» L'âme de Van Marius ! m'écriai-je. Van Marius est donc mort ?

» Oui, répondit-il d'un air mélancolique, c'est fini, mon pauvre vieux. J'ai voulu jouer la grande partie contre Hérode Van Gambrinus ; nous avons bu deux jours et deux nuits sans désemparer. Le matin du troisième jour, comme la vieille Judith éteignait les chandelles, j'ai roulé

sous la table ! Maintenant, mon corps repose sur la colline d'Osterhaffen, en face de la mer, et je suis à la recherche d'un nouvel organisme... Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit : je viens te demander un service, Cappelmans !

» – Un service ! Parle... Tout ce qu'un homme peut faire, je le ferai pour toi !

» – À la bonne heure ! reprit-il, à la bonne heure ! j'étais sûr que tu ne me refuserais pas. Eh bien donc, voici la chose. Tu sauras, Andreusse, que j'étais allé à *l'Anse des Harengs*, tout exprès pour finir *la Pêche miraculeuse*. Malheureusement, la mort m'a surpris avant que j'aie pu mettre la dernière main à cet ouvrage... Gambrinus l'a suspendu comme un trophée, au fond de sa taverne : cela me remplit d'amertume... Je ne serai content que lorsqu'il sera terminé, et je viens te prier de le finir. Tu me promets, n'est-ce pas, Cappelmans ?

» – Sois tranquille, Jan, c'est une affaire entendue.

» – Alors, bonsoir !

» Et là-dessus, mon coq bat de l'aile, et traverse l'une de mes vitres, avec un bruit sec, sans faire le moindre éclat. »

Après avoir terminé ce récit bizarre, Cappelmans déposa sa pipe sur le bord de la fenêtre et vida sa chope d'un trait.

Nous restâmes longtemps silencieux, nous regardant l'un l'autre.

– Et vous croyez que ce coq noir était réellement l'âme de Van Marius ? dis-je enfin au brave homme.

– Si je le crois ! fit-il. C'est-à-dire que j'en suis sûr.

– Mais alors que pensez-vous faire, maître Andreusse ?

– C'est bien simple ; je vais partir pour Osterhaffen. Un honnête homme n'a qu'une parole : j'ai promis à Van Marius de terminer *la Pêche miraculeuse*, et je la terminerai coûte que coûte. Dans une heure, Van Eyck le borgne doit venir me prendre avec sa charrette.

Puis s'arrêtant et me regardant d'un œil fixe :

– Eh ! fit-il, j’y songe... tu devrais m’accompagner, Christian ; c’est une magnifique occasion de voir *l’Anse des Harengs*. Et puis, on ne sait ce qui peut arriver ; je serais content de t’avoir près de moi.

– Je le voudrais bien, maître Andreusse ; mais vous connaissez ma tante Catherine, elle ne consentira jamais.

– Ta tante Catherine... je vais lui signifier qu’il est indispensable pour ton instruction de voir un peu la côte. Qu’est-ce qu’un peintre de marines qui ne quitte jamais les environs de Leyde, qui ne connaît que le petit port de Kalwyk ? Allons donc, c’est absurde !... Tu viens avec moi, Christian, c’est entendu !

Tout en parlant de la sorte, le digne homme passait sa large casaque rouge, et, me prenant ensuite par le bras, il m’emmena gravement chez ma tante.

Je ne vous raconterai pas tous les pourparlers, toutes les objections, toutes les répliques de maître Cappelmans pour décider ma tante Catherine à me laisser partir avec lui. Le fait est

qu'il finit par l'emporter, et que deux heures plus tard nous roulions vers Osterhaffen.

II

Notre carriole, attelée d'un petit cheval du Zuyderzée à grosse tête, les jambes courtes et poilues, le dos couvert d'une vieille peau de chien, courait depuis trois heures, de Leyde à *l'Anse des Harengs*, sans paraître avoir avancé d'un pouce.

Le soleil couchant projetait sur la plaine humide d'immenses reflets pourpres ; les mares flamboyaient et tout autour se dessinaient en noir les joncs, les roseaux et les prêles qui croissaient sur leurs rives.

Bientôt le jour disparut, et Cappelmans, sortant de ses rêveries, s'écria :

– Christian, enveloppe-toi bien de ta casaque, rabats les bords de ton feutre, et fourre tes pieds

sous la paille. – Hue... Barabas... hue donc ! nous marchons comme des escargots.

En même temps il donnait l'accolade à sa cruche de *skidam* ; puis s'essuyant les lèvres du revers de la main, il me la présentait, disant :

– Bois un coup, de peur que le brouillard ne t'entre dans l'estomac. C'est un brouillard salé, tout ce qu'il y a de pire au monde.

Je crus devoir suivre l'avis de Cappelmans, et cette liqueur bienfaisante me mit aussitôt de bonne humeur.

– Cher Christian, reprit le vieux maître après un instant de silence, puisque nous voilà pour cinq ou six heures dans les brouillards, sans autre distraction que de fumer des pipes et d'entendre crier la charrette, causons d'Osterhaffen.

Alors le brave homme se mit à me faire la description de la taverne du *Pot de Tabac*, la plus riche en bières fortes et en liqueurs spiritueuses de toute la Hollande.

– C'est dans la ruelle des *Trois-Sabots* qu'elle se trouve, me dit-il. On la reconnaît de loin à sa

large toiture plate ; ses petites fenêtres carrées, à fleur de terre, donnent sur le port. En face s'élève un grand marronnier ; à droite, le jeu de quilles longe un vieux mur couvert de mousse, et derrière, dans la basse-cour, vivent pêle-mêle des centaines d'oies, de poules, de dindons et de canards, dont les cris perçants forment un concert tout à fait réjouissant.

» Quant à la grande salle de la taverne, elle n'a rien d'extraordinaire ; mais là, sous les poutres brunes du plafond, au milieu d'un nuage de fumée bleuâtre, trône, dans un comptoir en forme de tonneau, le terrible Hérode Van Gambrinus, surnommé le *Bacchus du Nord* !

» Cet homme-là boit à lui seul deux mesures de *porter* ; l'*aele* triple et le lambic passent dans son estomac comme dans un entonnoir de fer-blanc ; il n'y a que le genièvre qui puisse l'assommer !

» Malheur au peintre qui met le pied dans cet enfer ! – je te le dis, Christian, il vaudrait mieux qu'il n'eût jamais vu le jour. – Les jeunes servantes aux longues tresses blondes

s'empressent de le servir, et Gambrinus lui tend ses larges mains velues, mais c'est pour lui voler son âme : le malheureux sort de là, comme les compagnons d'Ulysse sortirent de la taverne de Circé ! »

Ayant dit ces choses d'un air grave, Cappelmans alluma sa pipe et se prit à fumer en silence.

Moi, j'étais devenu tout mélancolique, une tristesse insurmontable pénétrait dans mon âme. Il me semblait approcher d'un gouffre, et s'il m'eût été possible de sauter de la charrette – que Dieu me le pardonne ! – j'aurais abandonné le vieux maître à son entreprise hasardeuse.

Ce qui me retint encore, c'est l'impossibilité de retourner à travers des marais inconnus, par une nuit sombre. Il me fallut donc suivre le courant et subir le sort funeste que je prévoyais.

Vers dix heures, maître Andreusse s'endormit ; sa tête se prit à balloter contre mon épaule. Moi je tins bon encore plus d'une heure ; mais enfin la fatigue l'emporta et je m'endormis à mon tour.

Je ne sais depuis combien de temps nous jouissions du repos, lorsque la charrette s'arrêta brusquement, et que le voiturier s'écria :

« Nous y sommes ! »

Cappelmans fit entendre une exclamation de surprise, tandis qu'un frisson me parcourait de la tête aux pieds.

Je vivrais mille ans, que la taverne du *Pot de Tabac*, telle que je la vis alors, avec ses petites fenêtres scintillantes et sa grande toiture qui s'abaisse à quelques pieds du sol, serait toujours présente à ma mémoire.

La nuit était profonde. La mer, à quelque cent pas derrière nous, mugissait, et par-dessus ses clameurs immenses, on entendait nasiller une cornemuse.

Dans les ténèbres, on voyait danser des silhouettes grotesques aux vitres de la baraque. On aurait dit un jouet d'enfant, une lanterne magique, un mirliton posé là dans la nuit pour narguer la scène formidable.

L'allée fangeuse éclairée par une lanterne de

corne laissait entrevoir des figures étranges, avançant et reculant dans l'ombre comme des rats dans un égout. La ritournelle poursuivait toujours son train, et ce bruissement nasillard, le petit cheval de Van Eyck, la tête basse, les pieds dans la boue ; Cappelmans, qui serrait sa grosse houppelande sur ses épaules en grelottant ; la lune, entourée de nuages, regardant à travers quelques crevasses lumineuses : tout confirmait mes appréhensions et me pénétrait d'une tristesse invincible.

Nous allions mettre pied à terre, quand, du milieu des ombres, s'avança brusquement un homme de haute stature, coiffé d'un large feutre, la barbe en pointe, le col rabattu sur le pourpoint de velours noir, et la poitrine ornée d'une triple chaîne d'or, à la manière des anciens artistes flamands.

– C'est vous, Cappelmans ? fit cet homme, dont le profil sévère se dessinait sur les petites vitres du bouge.

– Oui, maître ! répondit Andreusse tout stupéfait.

– Prenez garde ! reprit l'inconnu en levant le doigt ; prenez garde : le tueur d'âmes vous attend !

– Soyez tranquille ; Andreusse Cappelmans fera son devoir !

– C'est bien, vous êtes un homme : l'esprit des vieux maîtres est avec vous !

Ce disant, l'étranger s'enfonça dans les ténèbres, et Cappelmans, tout pâle, mais l'air ferme et résolu, descendit de la carriole.

Je le suivis plus troublé qu'il ne me serait possible de le dire.

De vagues rumeurs s'élevaient alors de la taverne. On n'entendait plus la cornemuse.

Nous entrâmes dans la petite allée sombre, et bientôt maître Andreusse, qui marchait le premier, s'étant retourné, me dit à l'oreille :

« Attention, Christian ! »

En même temps il poussa la porte, et sous les jambons, les harengs et les andouilles suspendus aux poutres noires, j'aperçus une centaine d'hommes assis autour de longues tables, rangées

à la file ; les uns accroupis comme des magots, les épaules arrondies ; d'autres, les jambes écartées, le feutre sur l'oreille, le dos contre le mur, lançant au plafond des nuages de fumée tourbillonnante.

Ils avaient tous l'air de rire, les yeux à demi fermés, les joues bridées jusqu'aux oreilles, et semblaient plongés dans une sorte de béatitude profonde.

À droite, une large cheminée flamboyante envoyait ses traînées de lumière d'un bout de la salle à l'autre ; de ce côté, la vieille Judith, longue et sèche comme un manche à balai, la figure empourprée, agitait au milieu des flammes une grande poêle où pétillait une friture.

Mais ce qui me frappa surtout, ce fut Hérode Van Gambrinus lui-même, assis dans son comptoir, un peu à gauche, tel que me l'avait dépeint maître Andreusse, les manches de sa chemise retroussées jusqu'aux épaules sur ses bras velus, les coudes au milieu des chopes luisantes, les joues relevées par ses poings énormes, son épaisse tignasse rousse ébouriffée

et sa longue barbe jaunâtre tombant à flots sur sa poitrine. Il regardait d'un œil rêveur *la Pêche miraculeuse*, suspendue au fond de la taverne, juste au-dessus de la petite horloge de bois.

Je le considérais depuis quelques secondes, lorsque, au-dehors, non loin de la ruelle des *Trois-Sabots*, la trompe du wachtmann se fit entendre, et dans le même instant, la vieille Judith, agitant sa poêle, se prit à dire d'un ton ironique :

– Minuit ! Depuis douze jours le grand peintre Van Marius repose sur la colline d'Osterhaffen, et le vengeur n'arrive pas.

– Le voici !... s'écria Cappelmans en s'avancant au milieu de la salle.

Tous les yeux se fixèrent sur lui, et Gambrinus, ayant tourné la tête, se prit à sourire en se caressant la barbe.

– C'est toi, Cappelmans ? dit-il d'un ton goguenard. Je t'attendais. Tu viens chercher *la Pêche miraculeuse* ?

– Oui, répondit maître Andreusse, j'ai promis

à Van Marius de terminer son chef-d'œuvre ; je le veux, et je l'aurai !

– Tu le veux et tu l'auras ! reprit l'autre ; c'est bientôt dit, camarade. Sais-tu que je l'ai gagné, moi, la cruche au poing ?

– Je le sais. Et c'est la cruche au poing que j'entends le reprendre.

– Alors tu es bien décidé à jouer *la grande partie* ?

– Oui, j'y suis décidé. Que le Dieu juste me soit en aide. Je tiendrai ma parole, ou je roulerai sous la table !

Les yeux de Gambrinus s'illuminèrent :

– Vous l'avez entendu, s'écria-t-il en s'adressant aux buveurs, c'est lui qui me défie : qu'il soit fait selon sa volonté !

Puis se tournant vers maître Andreusse :

– Quel est ton juge ?

– Mon juge est Christian Rebstock, dit Cappelmans en me faisant signe d'approcher.

J'étais ému, j'avais peur.

Aussitôt l'un des assistants, Ignace Van den Brock, bourgmestre d'Osterhaffen, coiffé d'une grande perruque de chiendent, tira de sa poche un papier, et d'un ton de pédagogue il lut :

« – Le *wôgt* des biberons a droit au linge blanc, au verre blanc, à la blanche chandelle : qu'on le serve ! »

Et une grande fille rousse vint déposer ces choses à ma droite.

– Quel est ton juge, à toi ? demanda maître Andreusse.

– Adam Van Rasimus.

Cet Adam Van Rasimus, le nez fleuri, l'échine courbée et l'œil en coulisse, vint prendre place à côté de moi. On le servit de même.

Cela fait, Hérode, tendant sa large main par-dessus le comptoir à son adversaire, s'écria :

– N'emploies-tu ni sortilège ni maléfice ?

– Ni sortilège ni maléfice, répondit Cappelmans.

– Es-tu sans haine contre moi ?

– Quand j’aurai vengé Fritz Coppélius, Tobie Vogel le paysagiste, Roëmer, Nickel Brauer, Diderich Vinkelmann, Van Marius, tous peintres de mérite noyés par toi dans l’*aele* et le *porter*, et dépouillés de leurs œuvres, alors je serai sans haine.

Hérode partit d’un immense éclat de rire ; et les bras étendus, ses larges épaules rejetées en arrière contre le mur :

– Je les ai vaincus la cruche au poing, s’écriait-il, honorablement et loyalement, comme je vais te vaincre toi-même. Leurs œuvres sont devenues mon bien légitime ; et quant à ta haine, je m’en moque et je passe outre. – Buvons !

Alors, mes chers amis, commença une lutte telle qu’on n’en cite pas deux comparables, de mémoire d’homme, en Hollande, et dont il sera parlé dans les siècles des siècles, s’il plaît au Seigneur Dieu : le *blanc* et le *noir* étaient aux prises ; les destins allaient s’accomplir !

Une tonne d’*aele* fut déposée sur la table, et deux pots d’une pinte furent remplis jusqu’au bord. Hérode et maître Andreusse vidèrent

chacun le leur d'un trait. Ainsi de suite de demi-heure en demi-heure, avec la régularité du tic-tac de l'horloge, jusqu'à ce que la tonne fût vide.

Après l'*aele* on passa au *porter*, et du *porter* au *lambic*.

Vous dire le nombre de barils de bière forte qui furent vidés dans cette bataille mémorable me serait facile : le bourgmestre Van den Brock en a consigné le chiffre exact sur le registre de la commune d'Osterhaffen, pour l'enseignement des races futures ; mais vous refuseriez de me croire, cela vous paraîtrait fabuleux.

Qu'il vous suffise de savoir que la lutte dura deux jours et trois nuits. Cela ne s'était jamais vu !

Pour la première fois, Hérode se trouvait en face d'un adversaire capable de lui tenir tête ; aussi, la nouvelle s'en étant répandue dans le pays, tout le monde accourait à pied, à cheval, en charrette : c'était une véritable procession ; et comme beaucoup ne voulaient pas s'en retourner avant la fin de la lutte, il se trouva qu'à partir du deuxième jour, la taverne ne désemplit pas une

seconde ; à peine pouvait-on se mouvoir, et le bourgmestre était forcé de frapper sur la table avec sa canne et de crier : « Faites place ! » pour qu'on laissât passer les garçons de cave apportant les barils sur leurs épaules.

Pendant ce temps-là, maître Andreusse et Gambrinus continuaient de vider leurs pintes avec une régularité merveilleuse.

Parfois, récapitulant dans mon esprit le nombre de *moos* qu'ils avaient bus, je croyais faire un rêve et je regardais Cappelmans le cœur serré d'inquiétude ; mais lui, clignant de l'œil, s'écriait aussitôt en riant :

– Eh bien, Christian, ça marche ! Bois donc un coup pour te rafraîchir.

Alors je restais confondu.

« L'âme de Van Marius est en lui, me disais-je ; c'est elle qui le soutient ! »

Quant à Gambrinus, sa petite pipe de vieux buis aux lèvres, le coude sur le comptoir et la joue dans la main, il fumait tranquillement, comme un honnête bourgeois qui vide sa chope le

soir, en songeant aux affaires de la journée.

C'était inconcevable. Les plus rudes buveurs eux-mêmes n'y comprenaient rien.

Le matin du troisième jour, avant d'éteindre les chandelles, voyant que la lutte menaçait de se prolonger indéfiniment, le bourgmestre dit à Judith d'apporter le fil et l'aiguille pour la première épreuve.

Aussitôt il se fit un grand tumulte ; tout le monde se rapprochait pour mieux voir.

D'après les règles de la *grande partie*, celui des deux combattants qui sort victorieux de cette épreuve a le droit de choisir la boisson qui lui convient, et de l'imposer à son adversaire.

Hérode avait déposé sa pipe sur le comptoir. Il prit le fil et l'aiguille que lui présentait Van den Brock, et, soulevant sa lourde masse, les yeux écarquillés, le bras haut, il ajusta ; mais, soit que sa main fût réellement alourdie, ou que le vacillement des chandelles lui troublât la vue, il fut obligé de s'y reprendre à deux fois, ce qui parut faire une grande impression sur les

assistants, car ils se regardèrent entre eux tout stupéfaits.

— À votre tour, Cappelmans ! dit le bourgmestre.

Alors maître Andreusse se levant, prit l'aiguille, et du premier coup il passa le fil.

Des applaudissements frénétiques éclatèrent dans la salle ; on aurait dit que la baraque allait s'écrouler.

Je regardai Gambrinus : sa large figure charnue était bouffie de sang, ses joues tremblaient.

Au bout d'une minute, le silence étant rétabli, Van den Brock frappa trois coups sur la table et s'écria d'un ton solennel :

— Maître Cappelmans, vous êtes glorieux en Bacchus !... Quelle est votre boisson ?

— Du *skidam* ! répondit maître Andreusse, du vieux *skidam* ! Tout ce qu'il y a de plus vieux et de plus fort !

Ces mots produisirent un effet surprenant sur le tavernier.

– Non ! non ! s'écria-t-il ; de la bière, toujours de la bière : pas de *skidam*.

Il s'était levé tout pâle.

– J'en suis fâché, dit le bourgmestre d'un ton bref ; mais les règles sont formelles : qu'on apporte ce que veut Cappelmans.

Alors Gambrinus se rassit comme un malheureux qui vient d'entendre prononcer sa condamnation à mort, et l'on apporta du *skidam* de l'an XXII, que nous goûtâmes, Van Rasimus et moi, afin de prévenir toute fraude ou mélange.

Les verres furent remplis et la lutte continua.

Toute la population d'Osterhaffen se pressait aux fenêtres.

On avait éteint les chandelles. Il faisait grand jour.

À mesure que la lutte approchait du dénouement fatal, le silence devenait plus grand. Les buveurs, debout sur les tables, sur les bancs, les chaises, les tonnes vides, regardaient attentifs.

Cappelmans s'était fait servir une andouille et mangeait de bon appétit ; mais Gambrinus ne se

ressemblait plus à lui-même ; le *skidam* le stupéfiait ! Sa large face cramoisie se couvrait de sueur, ses oreilles prenaient des teintes violettes, ses paupières s'abaissaient, s'abaissaient. Parfois un tressaillement nerveux lui faisait relever la tête ; alors, les yeux tout grands ouverts, la lèvre pendante, il regardait d'un air hébété ces figures silencieuses pressées les unes contre les autres ; puis il prenait sa cruche à deux mains et buvait en râlant.

Je n'ai rien vu de plus horrible en ma vie.

Tout le monde comprenait que la défaite du tavernier était certaine.

« Il est perdu ! se disait-on. Lui qui se croyait invincible, il a trouvé son maître ; encore une ou deux cruches, et tout sera fini ! »

Cependant quelques-uns prétendaient le contraire ; ils affirmaient qu'Hérode pouvait tenir encore trois ou quatre heures, et Van Rasimus offrait même de parier une tonne d'*aele*, qu'il ne roulerait sous la table que vers le coucher du soleil ; lorsqu'une circonstance, en apparence insignifiante, vint précipiter le dénouement.

Il était près de midi.

Le garçon de cave Nickel Spitz emplissait les cruches pour la quatrième fois.

La grande Judith, après avoir essayé de mettre de l'eau dans le *skidam*, venait de sortir tout en larmes ; on l'entendait pousser des gémissements lugubres dans la chambre voisine.

Hérode sommeillait.

Tout à coup la vieille horloge se mit à grincer d'une façon bizarre, les douze coups sonnèrent au milieu du silence ; puis le petit coq de bois, perché sur le cadran, battit des ailes et fit entendre un *ko-ko-ri-ko* prolongé.

Alors, mes chers amis, ceux qui se trouvaient dans la salle furent témoins d'une scène épouvantable.

Au chant du coq, le tavernier s'était levé de toute sa hauteur, comme poussé par un ressort invisible.

Je n'oublierai jamais cette bouche entrouverte, ces yeux hagards, cette tête livide de terreur.

Je le vois encore étendre les mains pour

repousser l'affreuse image. Je l'entends qui s'écrie d'une voix strangulée :

« Le coq ! oh ! le coq !... »

Il veut fuir... mais ses jambes fléchissent !... et le terrible Hérode Van Gambrinus tombe comme un bœuf sous le coup de l'assommoir, aux pieds de maître Andreusse Cappelmans.

.....

Le lendemain, vers six heures du matin, Cappelmans et moi nous quitions Osterhaffen, emportant *la Pêche miraculeuse*.

Notre entrée à Leyde fut un véritable triomphe ; toute la ville, prévenue de la victoire de maître Andreusse, nous attendait dans les rues, sur les places : on aurait dit un dimanche de kermesse ; mais cela ne parut faire aucune impression sur l'esprit de Cappelmans. Il n'avait pas ouvert la bouche tout le long de la route, et semblait préoccupé.

À peine arrivé chez lui, son premier soin fut de consigner sa porte :

– Christian, me dit le brave homme en se

débarrassant de sa grosse houppelande, j'ai besoin d'être seul ; retourne chez ta tante et tâche de travailler. Quand le tableau sera fini, j'enverrai Kobus te prévenir.

Il m'embrassa de bon cœur et me poussa doucement dehors.

Ce fut un beau jour, lorsque, environ six semaines plus tard, maître Andreusse vint me prendre lui-même chez dame Catherine et me conduisit dans son atelier.

La Pêche miraculeuse était suspendue contre le mur, en face des deux hautes fenêtres.

Dieu, quelle œuvre sublime ! Est-il possible qu'il soit donné à l'homme de produire de telles choses !... Cappelmans avait mis là tout son cœur et tout son génie : l'âme de Van Marius devait être satisfaite.

Je serais resté jusqu'au soir, muet d'admiration, devant cette toile incomparable, si le vieux maître, me frappant tout à coup sur l'épaule, ne m'avait dit d'un ton grave :

– Tu trouves cela beau, n'est-ce pas,

Christian ? Eh bien, Van Marius avait encore une douzaine de chefs-d'œuvre pareils dans la tête. Malheureusement, il aimait trop l'*aele* triple et le *skidam* ; son estomac l'a perdu ! C'est notre défaut, à nous autres Hollandais. Tu es jeune, que cela te serve de leçon ; – le sensualisme est l'ennemi des grandes choses !

L'esquisse mystérieuse

I

En face de la chapelle Saint-Sébal, à Nuremberg, au coin de la rue des Trabans, s'élève une petite auberge, étroite et haute, le pignon dentelé, les vitres poudreuses, le toit surmonté d'une Vierge en plâtre. C'est là que j'ai passé les plus tristes jours de ma vie. J'étais allé à Nuremberg pour étudier les vieux maîtres allemands ; mais, faute d'espèces sonnantes, il me fallut faire des portraits... et quels portraits ! De grosses commères, leur chat sur les genoux, des échevins en perruque, des bourgmestres en tricorne, le tout enluminé d'ocre et de vermillon à plein godet.

Des portraits, je descendis aux croquis, et des croquis aux silhouettes.

Rien de pitoyable comme d'avoir constamment sur le dos un maître d'hôtel, les lèvres pincées, la voix criarde, l'air impudent, qui

vient vous dire chaque jour :

– Ah çà ! me payerez-vous bientôt, monsieur ? savez-vous à combien se monte votre note ? Non, cela ne vous inquiète pas... Monsieur mange, boit et dort tranquillement... Aux petits oiseaux le Seigneur donne la pâture. La note de Monsieur se monte à deux cents florins et dix kreutzer... ce n'est pas la peine qu'on en parle.

Ceux qui n'ont pas entendu chanter cette gamme, ne peuvent s'en faire une idée ; l'amour de l'art, l'imagination, l'enthousiasme sacré du beau se dessèchent au souffle d'un pareil drôle... Vous devenez gauche, timide ; toute votre énergie se perd, aussi bien que le sentiment de votre dignité personnelle, et vous saluez de loin, respectueusement, M. le bourgmestre Schneegans !

Une nuit, n'ayant pas le sou, comme d'habitude, et menacé de la prison par ce digne Rap, je résolus de lui faire banqueroute en me coupant la gorge. Dans cette agréable pensée, assis sur mon grabat en face de la fenêtre, je me livrais à mille réflexions philosophiques, plus ou

moins réjouissantes.

« Qu'est-ce que l'homme ? me disais-je. Un animal omnivore ; ses mâchoires, pourvues de canines, d'incisives et de molaires, le prouvent suffisamment. Les canines sont faites pour déchirer les viandes ; les incisives, pour entamer les fruits, et les molaires, pour mastiquer, broyer et triturer les substances animales et végétales, agréables au goût et à l'odorat. Mais quand il n'y a rien à mastiquer, cet être est un véritable non-sens dans la nature, une superfétation, une cinquième roue à un carrosse. »

Telles étaient mes réflexions. Je n'osais ouvrir mon rasoir, de peur que la force invincible de ma logique ne m'inspirât le courage d'en finir. Après avoir bien argumenté de la sorte, je soufflai ma chandelle, renvoyant la suite au lendemain.

Cet abominable Rap m'avait complètement abruti. Je ne voyais plus, en fait d'art, que des silhouettes, et mon seul désir était d'avoir de l'argent, pour me débarrasser de son odieuse présence. Mais cette nuit-là, il se fit une singulière révolution dans mon esprit. Je

m'éveillai vers une heure, je rallumai ma lampe, et m'enveloppant de ma souquenille grise, je jetai sur le papier, une rapide esquisse dans le genre hollandais... quelque chose d'étrange, de bizarre, et qui n'avait aucun rapport avec mes conceptions habituelles.

Figurez-vous une cour sombre, encaissée entre de hautes murailles décrépites... Ces murailles sont garnies de crocs à sept ou huit pieds du sol. On devine, au premier aspect, une boucherie.

À gauche, s'étend un treillage en lattes ; vous apercevez, à travers, un bœuf écartelé, suspendu à la voûte par d'énormes poulies. De larges mares de sang coulent sur les dalles et vont se réunir dans une rigole pleine de débris informes.

La lumière vient de haut, entre les cheminées, dont les girouettes se découpent dans un angle du ciel grand comme la main, et les toits des maisons voisines échafaudent vigoureusement leurs ombres d'étage en étage.

Au fond de ce réduit se trouve un hangar... sous le hangar un bûcher, sur le bûcher des échelles, quelques bottes de paille, des paquets de

corde, une cage à poules et une vieille cabane à lapins hors de service.

Comment ces détails hétéroclites s'offraient-ils à mon imagination ?... je l'ignore ; je n'avais nulle réminiscence analogue, et pourtant chaque coup de crayon était un fait d'observation fantastique à force d'être vrai. Rien n'y manquait !

Mais à droite, un coin de l'esquisse restait blanc... je ne savais qu'y mettre... Là, quelque chose s'agitait, se mouvait... Tout à coup, j'y vis un pied, un pied renversé détaché du sol. Malgré cette position improbable, je suivis l'inspiration sans me rendre compte de ma propre pensée. Ce pied aboutit à une jambe... sur la jambe étendue avec effort, flotta bientôt un pan de robe... Bref, une vieille femme, hâve, défaite, échevelée apparut successivement, renversée au bord d'un puits, et luttant contre un poing qui lui serrait la gorge...

C'était une scène de meurtre que je dessinais. Le crayon me tomba de la main.

Cette femme, dans l'attitude la plus hardie, les

reins pliés sur la margelle du puits, la face contractée par la terreur, les deux mains crispées au bras du meurtrier, me faisait peur... Je n'osais la regarder. Mais l'homme, lui, le personnage de ce bras, je ne le voyais pas... Il me fut impossible de le terminer.

« Je suis fatigué, me dis-je, le front baigné de sueur, il ne me reste que cette figure à faire, je terminerai demain... Ce sera facile. »

Et je me recouchai, tout effrayé de ma vision. Cinq minutes après, je dormais profondément.

Le lendemain, j'étais debout au petit jour. Je venais de m'habiller, et je m'apprêtais à reprendre l'œuvre interrompue, quand deux petits coups retentirent à la porte.

– Entrez !

La porte s'ouvrit. Un homme déjà vieux, grand, maigre, vêtu de noir, apparut sur le seuil. La physionomie de cet homme, ses yeux rapprochés, son grand nez en bec d'aigle surmonté d'un front large, osseux, avait quelque chose de sévère. Il me salua gravement.

– Monsieur Christian Vénus, le peintre ? dit-il.

– C'est moi, monsieur.

Il s'inclina de nouveau, ajoutant :

– Le baron Frédéric Van Spreckdal.

L'apparition dans mon pauvre taudis, du riche amateur Van Spreckdal, juge au tribunal criminel, m'impressionna vivement. Je ne pus m'empêcher de jeter un coup d'œil dérobé sur mes vieux meubles vermoulus, sur mes tapisseries humides et sur mon plancher poudreux. Je me sentais humilié d'un tel délabrement... mais Van Spreckdal ne parut pas faire attention à ces détails, et s'asseyant devant ma petite table :

– Maître Vénus, reprit-il, je viens...

Mais, au même instant, ses yeux s'arrêtèrent sur l'esquisse inachevée... il ne termina point sa phrase. Je m'étais assis au bord du grabat, et l'attention subite que ce personnage accordait à l'une de mes productions, faisait battre mon cœur d'une appréhension indéfinissable.

Au bout d'une minute, Van Spreckdal levant

la tête :

– Êtes-vous l’auteur de cette esquisse ? me dit-il, le regard attentif.

– Oui, monsieur.

– Quel en est le prix ?

– Je ne vends pas mes esquisses... C’est le projet d’un tableau.

– Ah ! fit-il, en levant le papier du bout de ses longs doigts jaunes.

Il sortit une lentille de son gilet, et se mit à étudier le dessin en silence.

Le soleil arrivait alors obliquement dans la mansarde. Van Spreckdal ne murmurait pas un mot ; son grand nez se recourbait en griffe, ses larges sourcils se contractaient et son menton, se relevant en galoche, creusait mille petites rides dans ses longues joues maigres. Le silence était si profond, que j’entendais distinctement le bourdonnement plaintif d’une mouche prise dans une toile d’araignée.

– Et les dimensions de ce tableau, maître Vénus ? fit-il enfin sans me regarder.

– Trois pieds sur quatre.

– Le prix ?

– Cinquante ducats.

Van Spreckdal déposa le dessin sur la table, et tira de sa poche une longue bourse de soie verte, allongée en forme de poire ; il en fit glisser les anneaux...

– Cinquante ducats ! dit-il, les voilà.

J'eus un éblouissement.

Le baron s'était levé, il me salua et j'entendis sa grande canne à pomme d'ivoire, résonner sur chaque marche jusqu'au bas de l'escalier. Alors, revenu de ma stupeur, je me rappelai tout à coup que je ne l'avais pas remercié, et je descendis les cinq étages comme la foudre ; mais, arrivé sur le seuil, j'eus beau regarder à droite et à gauche, la rue était déserte.

« Tiens ! me dis-je, c'est drôle !... »

Et je remontai l'escalier tout haletant.

II

La manière surprenante dont Van Spreckdal venait de m'apparaître me jetait dans une profonde extase :

« Hier, me disais-je en contemplant la pile de ducats étincelant au soleil, hier je formais le dessein coupable de me couper la gorge, pour quelques misérables florins, et voilà qu'aujourd'hui la fortune me tombe des nues... Décidément, j'ai bien fait de ne pas ouvrir mon rasoir, et si jamais la tentation d'en finir me reprend, j'aurai soin de remettre la chose au lendemain. »

Après ces réflexions judicieuses, je m'assis pour terminer l'esquisse ; quatre coups de crayon, et c'était une affaire faite. Mais ici m'attendait une déception incompréhensible. Ces quatre coups de crayon, il me fut impossible de les donner ; j'avais perdu le fil de mon inspiration, le personnage mystérieux ne se dégageait pas des

limbes de mon cerveau. J'avais beau l'évoquer, l'ébaucher, le reprendre ; il ne s'accordait pas plus avec l'ensemble qu'une figure de Raphaël dans une tabagie de Teniers... J'en suis à grosses gouttes.

Au plus beau moment Rap ouvrit la porte sans frapper, suivant sa louable habitude, ses yeux se fixèrent sur ma pile de ducats, et d'une voix glapissante il cria :

– Eh ! eh ! je vous y prends. Direz-vous encore, monsieur le peintre, que l'argent vous manque...

Et ses doigts crochus s'avancèrent avec ce tremblement nerveux, que la vue de l'or produit toujours chez les avarés.

Je restai stupéfait quelques secondes. Le souvenir de toutes les avanies que m'avait infligées cet individu, son regard cupide, son sourire impudent, tout m'exaspérait. D'un seul bond, je le saisis, et le repoussant des deux mains hors de la chambre, je lui aplatis le nez avec la porte.

Cela se fit avec le cric-crac et la rapidité d'une tabatière à surprises.

Mais dehors le vieil usurier poussa des cris d'aigle :

– Mon argent ! voleur ! mon argent !

Les locataires sortaient de chez eux et demandaient :

– Qu'y a-t-il donc ? Qu'est-ce qui se passe ?

Je rouvris brusquement la porte et, dépêchant dans l'échine de maître Rap un coup de pied qui le fit rouler plus de vingt marches :

– Voilà ce qui se passe ! m'écriai-je hors de moi.

Puis je refermai la porte à double tour, tandis que les éclats de rire des voisins saluaient maître Rap au passage.

J'étais content de moi, je me frottais les mains...

Cette aventure m'avait remis en verve, je repris l'ouvrage et j'allais terminer l'esquisse, lorsqu'un bruit inusité frappa mes oreilles.

Des crosses de fusil se posaient sur le pavé de la rue... Je regardai par ma fenêtre et je vis trois gendarmes, la carabine au pied, le chapeau à claque de travers, en faction à la porte d'entrée.

« Ce scélérat de Rap se serait-il cassé quelque chose ? » me dis-je avec effroi.

Et voyez l'étrange bizarrerie de l'esprit humain : moi qui voulais la veille me couper la gorge, je frémis jusqu'à la moelle des os, en pensant qu'on pourrait bien me pendre, si Rap était mort.

L'escalier s'emplissait de rumeurs confuses... C'était une marée montante de pas sourds, de cliquetis d'armes, de paroles brèves.

Tout à coup, on essaya d'ouvrir ma porte. Elle était fermée !

Alors, ce fut une clameur générale.

– Au nom de la loi... ouvrez !

Je me levai, tremblant, les jambes vacillantes...

– Ouvrez ! reprit la même voix.

J'eus l'idée de me sauver par les toits ; mais à

peine avais-je passé la tête par la petite fenêtre en tabatière, que je reculai, saisi de vertige. J'avais vu, dans un éclair, toutes les fenêtres au-dessous, avec leurs vitres miroitantes, leurs pots de fleurs, leurs volières, leurs grilles. Et plus bas, le balcon ; plus bas, le réverbère ; plus bas, l'enseigne du *Tonnelet-Rouge* garnie de crampons ; puis enfin, les trois baïonnettes scintillantes qui n'attendaient que ma chute, pour m'embrocher de la plante des pieds jusqu'à la nuque. Sur le toit de la maison en face, un gros chat rouge, à l'affût derrière une cheminée, guettait une bande de moineaux piaillant et bataillant dans la gouttière.

On ne saurait s'imaginer à quelle netteté, à quelle puissance et à quelle rapidité de perception l'œil de l'homme peut atteindre, lorsqu'il est stimulé par la peur.

À la troisième sommation : « Ouvrez, ou l'on enfonce ! », voyant que la fuite était impossible, je m'approchai de la porte en chancelant, et je fis jouer la serrure.

Deux poings s'abattirent aussitôt sur mon

collet. Un petit homme trapu qui sentait le vin, me dit :

– Je vous arrête !

Il portait une redingote vert bouteille, boutonnée jusqu'au menton, un chapeau en tuyau de poêle... il avait de gros favoris bruns... des bagues à tous les doigts, et s'appelait Passauf...

C'était le chef de la police.

Cinq têtes de bouledogue, à petite casquette plate, le nez en canon de pistolet, la mâchoire inférieure débordant en crocs, m'observaient du dehors.

– Que voulez-vous ? demandai-je à Passauf.

– Descendez, s'écria-t-il brusquement, en faisant signe à l'un de ses hommes de m'empoigner.

Celui-ci m'entraîna plus mort que vif, pendant que les autres bouleversaient ma chambre de fond en comble.

Je descendis, soutenu sous les bras, comme un phtisique à sa troisième période... les cheveux épars sur la figure, et trébuchant à chaque pas.

On me jeta dans un fiacre, entre deux vigoureux gaillards, qui me laissèrent voir charitablement le bout de deux casse-tête, retenus au poignet par un cordon de cuir... puis la voiture partit.

J'entendais rouler derrière nous les pas de tous les gamins de la ville.

– Qu'ai-je donc fait ? demandai-je à l'un de mes gardiens.

Il regarda l'autre avec un sourire bizarre, et dit :

– Hans... il demande ce qu'il a fait !

Ce sourire me glaça le sang.

Bientôt une ombre profonde enveloppa la voiture, les pas des chevaux retentirent sous une voûte. Nous entrions à la Raspelhaus... C'est là qu'on peut dire :

Dans cet antre,

Je vois fort bien comme l'on entre,

Et ne vois point comme on en sort.

Tout n'est pas rose en ce monde : des griffes de Rap, je tombais au fond d'un cachot, d'où bien peu de pauvres diables ont eu la chance de se tirer.

De grandes cours obscures ; des fenêtres alignées comme à l'hôpital et garnies de hottes ; pas une touffe de verdure, pas un feston de lierre, pas même une girouette en perspective... voilà mon nouveau logement. Il y avait de quoi s'arracher les cheveux à pleines poignées.

Les agents de police, accompagnés du geôlier, m'introduisirent provisoirement dans un violon.

Le geôlier, autant que je m'en souviens, s'appelait Kasper Schlüssel ; avec son bonnet de laine grise, son bout de pipe entre les dents, et son trousseau de clefs à la ceinture, il me produisit l'effet du dieu Hibou des Caraïbes. Il en avait les grands yeux ronds dorés, qui voient dans la nuit, le nez en virgule, et le cou perdu dans les épaules.

Schlüssel m'enferma tranquillement, comme

on serre des chaussettes dans une armoire, en rêvant à autre chose. Quant à moi, les mains croisées sur le dos, la tête inclinée, je restai plus de dix minutes à la même place. Au bout de ce temps, je fis la réflexion suivante :

« Rap en tombant, s'est écrié : « On m'assassine ! » mais il n'a pas dit qui... Je dirai que c'est mon voisin... le vieux marchand de lunettes : il sera pendu à ma place. »

Cette idée me soulagea le cœur, et j'exhalai un long soupir. Puis je regardai ma prison. Elle venait d'être blanchie à neuf, et ses murailles n'offraient encore aucun dessin, sauf dans un coin, un gibet grossièrement ébauché par mon prédécesseur. Le jour venait d'un œil-de-bœuf situé à neuf ou dix pieds de hauteur : l'ameublement se composait d'une botte de paille et d'un baquet.

Je m'assis sur la paille, les mains autour des genoux, dans un abattement incroyable... C'est à peine si j'y voyais clair ; mais songeant tout à coup que Rap, avant de mourir, avait pu me dénoncer, j'eus des fourmillements dans les

jambes, et je me relevai en toussant, comme si la cravate de chanvre m'eût déjà serré la gorge.

Presque au même instant, j'entendis Schlüssel traverser le corridor ; il rouvrit le violon et me dit de le suivre. Il était toujours assisté des deux casse-tête, aussi j'emboîtai le pas résolument.

Nous traversâmes de longues galeries éclairées, de distance en distance, par quelques fenêtres intérieures. J'aperçus derrière une grille, le fameux Jic-Jack, qui devait être exécuté le lendemain. Il portait la camisole de force et chantait d'une voix rauque :

Je suis le roi de ces montagnes !

En me voyant, il cria :

– Eh ! camarade, je te garde une place à ma droite.

Les deux agents de police et le dieu Hibou se regardèrent en souriant, tandis que la chair de poule s'étendait le long de mon dos.

III

Schlüssel me poussa dans une haute salle très sombre, garnie de bancs en hémicycle. L'aspect de cette salle déserte, ses deux hautes fenêtres grillées, son Christ de vieux chêne bruni, les bras étendus, la tête douloureusement inclinée sur l'épaule, m'inspira je ne sais quelle crainte religieuse d'accord avec ma situation actuelle.

Toutes mes idées de fausse accusation disparurent, et mes lèvres s'agitèrent, murmurant une prière.

Depuis longtemps, je n'avais pas prié ; mais le malheur nous ramène toujours à des pensées de soumission... L'homme est si peu de chose !

En face de moi, sur un siège élevé, se trouvaient assis deux personnages tournant le dos à la lumière, ce qui laissait leurs figures dans l'ombre. Cependant, je reconnus Van Spreckdal à son profil aquilin, éclairé par un reflet oblique de la vitre. L'autre personnage était gros ; il avait les

joues pleines, rebondies, les mains courtes, et portait la robe de juge, ainsi que Van Spreckdal.

Au-dessous, était assis le greffier Conrad ; il écrivait, sur une table basse, se chatouillant le bout de l'oreille avec la barbe de sa plume. À mon arrivée, il s'arrêta pour me regarder d'un air curieux.

On me fit asseoir, et Van Spreckdal, élevant la voix, me dit :

– Christian Vénus, d'où tenez-vous ce dessin ?

Il me montrait l'esquisse nocturne, alors en sa possession. On me la fit passer... Après l'avoir examinée, je répondis :

– J'en suis l'auteur.

Il y eut un assez long silence ; le greffier Conrad écrivait ma réponse. J'entendais sa plume courir sur le papier et je pensais : « Que signifie la question qu'on vient de me faire ? Cela n'a point de rapport avec le coup de pied dans l'échine de Rap. »

– Vous en êtes l'auteur, reprit Van Spreckdal.

Quel en est le sujet ?

– C'est un sujet de fantaisie.

– Vous n'avez point copié ces détails quelque part ?

– Non, monsieur, je les ai tous imaginés.

– Accusé Christian, dit le juge d'un ton sévère, je vous invite à réfléchir. Ne mentez pas !

Je rougis, et, d'un ton exalté, je m'écriai :

– J'ai dit la vérité.

– Écrivez, greffier, fit Van Spreckdal.

La plume courut de nouveau.

– Et cette femme, poursuivit le juge, cette femme qu'on assassine au bord d'un puits... l'avez-vous aussi imaginée ?

– Sans doute.

– Vous ne l'avez jamais vue ?

– Jamais.

Van Spreckdal se leva comme indigné ; puis, se rasseyant, il parut se consulter à voix basse avec son confrère.

Ces deux profils noirs, se découpant sur le fond lumineux de la fenêtre, et les trois hommes, debout derrière moi... le silence de la salle... tout me faisait frémir.

– Que me veut-on ? qu'ai-je donc fait ? murmurai-je.

Tout à coup, Van Spreckdal dit à mes gardiens :

– Vous allez reconduire le prisonnier à la voiture ; nous partons pour la Metzerstrasse.

Puis s'adressant à moi :

– Christian Vénus, s'écria-t-il, vous êtes dans une voie déplorable... Recueillez-vous et songez que si la justice des hommes est inflexible... il vous reste la miséricorde de Dieu... Vous pouvez la mériter en avouant votre crime !

Ces paroles m'abasourdirent comme un coup de marteau... Je me rejetai en arrière les bras étendus, en m'écriant :

– Ah ! quel rêve affreux !

Et je m'évanouis.

Lorsque je revins à moi, la voiture roulait lentement dans la rue ; une autre nous précédait. Les deux agents de sûreté étaient toujours là. L'un d'eux, pendant la route, offrit une prise de tabac à son confrère ; machinalement j'étendis les doigts vers la tabatière, il la retira vivement.

Le rouge de la honte me monta au visage, et je détournai la tête pour cacher mon émotion.

– Si vous regardez dehors, dit l'homme à la tabatière, nous serons forcés de vous mettre les menottes.

« Que le diable t'étrangle, infernal gredin ! » pensai-je en moi-même. Et comme la voiture venait de s'arrêter, l'un d'eux descendit, tandis que l'autre me retenait par le collet ; puis, voyant son camarade prêt à me recevoir, il me poussa rudement dehors.

Ces précautions infinies pour s'assurer de ma personne ne m'annonçaient rien de bon ; mais j'étais loin de prévoir toute la gravité de l'accusation qui pesait sur ma tête, quand une circonstance affreuse m'ouvrit enfin les yeux, et me jeta dans le désespoir.

On venait de me pousser dans une allée basse, à pavés rompus inégaux ; le long du mur coulait un suintement jaunâtre, exhalant une odeur fétide. Je marchais au milieu des ténèbres, deux hommes derrière moi. Plus loin, apparaissait le clair-obscur d'une cour intérieure.

À mesure que j'avancais, la terreur me pénétrait de plus en plus. Ce n'était point un sentiment naturel : c'était une anxiété poignante, hors nature comme le cauchemar. Je reculais instinctivement à chaque pas.

– Allons donc ! criait l'un des agents de police en m'appuyant la main sur l'épaule ; marchez !

Mais quelle ne fut pas mon épouvante, lorsque, au bout du corridor, je vis la cour que j'avais dessinée la nuit précédente, avec ses murs garnis de crocs, ses amas de vieilles ferrailles, sa cage à poules et sa cabane à lapins... Pas une lucarne, grande ou petite, haute ou basse, pas une vitre fêlée, pas un détail n'avait été omis !

Je restai foudroyé par cette étrange révélation. Près du puits se trouvaient les deux juges, Van Spreckdal et Richter. À leurs pieds gisait la

vieille femme, couchée sur le dos... ses longs cheveux gris épars... la face bleue... les yeux démesurément ouverts... et la langue prise entre les dents.

C'était un spectacle horrible !

– Eh bien ! me dit Van Spreckdal d'un accent solennel, qu'avez-vous à dire ?

Je ne répondis pas.

– Reconnaissez-vous avoir jeté cette femme, Thérèse Becker, dans ce puits, après l'avoir étranglée pour lui voler son argent ?

– Non, m'écriai-je, non ! Je ne connais pas cette femme, je ne l'ai jamais vue. Que Dieu me soit en aide !

– Cela suffit, répliqua-t-il d'une voix sèche.

Et, sans ajouter un mot, il sortit rapidement avec son confrère.

Les agents crurent alors devoir me mettre les menottes. On me reconduisit à la Raspelhaus, dans un état de stupidité profonde. Je ne savais plus que penser... ma conscience elle-même se troublait ; je me demandais si je n'avais pas

assassiné la vieille femme !

Aux yeux de mes gardiens, j'étais condamné.

Je ne vous raconterai pas mes émotions de la nuit à la Rospelhaus, lorsque, assis sur ma botte de paille, la lucarne en face de moi, et le gibet en perspective, j'entendis le wachtmann crier dans le silence :

– Dormez, habitants de Nuremberg, le Seigneur veille ! Une heure !... deux heures !... trois heures sonnées !

Chacun peut se faire l'idée d'une nuit pareille. On a beau dire qu'il vaut mieux être pendu innocent que coupable... Pour l'âme, oui ; mais, pour le corps, il ne fait pas la différence ; au contraire, il regimbe, il maudit le sort, il cherche à s'échapper, sachant bien que son rôle finit avec la corde. Ajoutez qu'il se repent de n'avoir pas assez joui de la vie, d'avoir écouté l'âme qui lui prêchait l'abstinence...

« Ah ! si j'avais su ! s'écrie-t-il, tu ne m'aurais pas conduit en laisse avec tes grands mots, tes belles phrases et tes magnifiques sentences !... Tu

ne m'aurais pas leurré de tes belles promesses... J'aurais eu de bons moments qui ne reviendront plus... C'est fini ! Tu me disais : « Dompte tes passions !... » Eh bien ! je les ai domptées... Me voilà bien avancé... on va me pendre, et toi, plus tard, on t'appellera âme sublime, âme stoïque, martyr des erreurs de la justice... Il ne sera pas même question de moi ! »

Telles étaient les tristes réflexions de mon pauvre corps.

Le jour vint ; d'abord pâle, indécis, il éclaira de ses vagues lueurs l'œil-de-bœuf... les barreaux en croix... puis il s'étoila contre la muraille du fond. Dehors la rue s'animait ; il y avait marché ce jour-là : c'était un vendredi. J'entendais passer les charretées de légumes, et les bons campagnards du Schwartz-Wald, chargés de leurs hottes. Quelques cages à poules caquetaient en passant, et les marchandes de beurre causaient entre elles. La halle en face s'ouvrait... on arrangeait les bancs.

Enfin le grand jour se fit, et le vaste murmure de la foule qui grossit, des ménagères qui

s'assemblent, leur panier sous le bras, allant, venant, discutant et marchandant, m'annonça qu'il était huit heures du matin.

Avec la lumière, la confiance reprit un peu le dessus dans mon cœur. Quelques-unes de mes idées noires disparurent ; j'éprouvai le désir de voir ce qui se passait dehors.

D'autres prisonniers, avant moi, s'étaient élevés jusqu'à l'œil-de-bœuf ; ils avaient creusé des trous dans le mur, pour monter plus facilement... j'y grimpai à mon tour, et quand, assis dans la baie ovale, les reins pliés, la tête courbée, je pus voir la foule, le mouvement... des larmes abondantes coulèrent sur mes joues. Je ne songeais plus au suicide... j'éprouvais un besoin de vivre, de respirer, vraiment extraordinaire.

« Ah ! me disais-je, vivre, c'est être heureux !... Qu'on me fasse traîner la brouette, qu'on m'attache un boulet à la jambe... Qu'importe !... pourvu que je vive !... »

La vieille halle, le toit en forme d'éteignoir, posé sur de lourds piliers, offrait alors un coup d'œil superbe. Les vieilles femmes, assises en

face de leurs paniers de légumes, de leurs cages à volailles, de leurs corbeilles d'œufs ; derrière elles les Juifs, marchands de défroques, à la face couleur de vieux buis ; les bouchers aux bras nus, hachant des viandes sur leur étal ; les campagnards au large feutre planté sur la nuque, calmes et graves, les mains appuyées derrière le dos, sur leurs bâtons de houx et fumant tranquillement leur pipe... Puis la cohue, le bruit de la foule... ces paroles glapissantes, criardes, graves, hautes, brèves... ces gestes expressifs... ces attitudes inattendues qui trahissent de loin la marche de la discussion, et peignent si bien le caractère de l'individu... bref, tout cela captivait mon esprit, et, malgré ma triste position, je me sentais heureux d'être encore au monde.

Or, pendant que je regardais ainsi, un homme, un boucher, passa, le dos incliné, portant un énorme quartier de bœuf sur les épaules ; il avait les bras nus, les coudes en l'air, la tête penchée en dessous... Sa chevelure flottante, comme celle du Sicambre de Salvator, me cachait son visage, et pourtant au premier coup d'œil, je tressaillis...

« C'est lui ! » me dis-je.

Tout mon sang reflua vers le cœur... Je descendis dans la prison, frémissant jusqu'au bout des ongles, sentant mes joues s'agiter, la pâleur s'étendre sur ma face, et balbutiant d'une voix étouffée :

« C'est lui ! Il est là... là... et moi je vais mourir pour expier son crime... Oh Dieu !... que faire ?... que faire ? »

Une idée subite, une inspiration du ciel me traversa l'esprit... Je portai la main à la poche de mon habit... ma boîte à fusain s'y trouvait.

Alors, m'élançant vers la muraille, je me mis à tracer la scène du meurtre avec une verve inouïe. Plus d'incertitudes, plus de tâtonnements. Je connaissais l'homme... Je le voyais... Il posait devant moi.

À dix heures, le geôlier entra dans mon cachot. Son impassibilité de hibou fit place à l'admiration.

– Est-ce possible ? s'écria-t-il, debout sur le seuil.

– Allez chercher mes juges, lui dis-je en poursuivant mon travail avec une exaltation croissante.

Schlüssel reprit :

– Ils vous attendent dans la salle d’instruction.

– Je veux faire des révélations, m’écriai-je en mettant la dernière main au personnage mystérieux.

Il vivait ; il était effrayant à voir. Sa figure, de face, en raccourci sur le mur, se détachait sur le fond blanc avec une vigueur prodigieuse.

Le geôlier sortit.

Quelques minutes après, les deux juges parurent. Ils restèrent stupéfaits.

Moi, la main étendue et tremblant de tous les membres, je leur dis :

– Voici l’assassin !

Van Spreckdal, après quelques instants de silence, me demanda :

– Son nom ?

– Je l’ignore... mais il est, en ce moment, sous

la halle... il coupe de la viande dans le troisième étal, à gauche, en entrant par la rue des Trabans.

– Qu'en pensez-vous ? dit-il en se penchant vers son collègue.

– Qu'on cherche cet homme, répondit l'autre d'un ton grave.

Plusieurs gardiens restés dans le corridor, obéirent à cet ordre. Les juges restèrent debout, regardant toujours l'esquisse. Moi, je m'affaissai sur la paille, la tête entre les genoux, comme anéanti.

Bientôt des pas retentirent au loin sous les voûtes. Ceux qui n'ont pas attendu l'heure de la délivrance et compté les minutes, longues alors comme des siècles... ceux qui n'ont pas ressenti les émotions poignantes de l'attente, la terreur, l'espérance, le doute... ceux-là ne sauraient concevoir les frémissements intérieurs que j'éprouvai dans ce moment. J'aurais distingué les pas du meurtrier, marchant au milieu de ses gardes, entre mille autres. Ils s'approchaient... Les juges eux-mêmes paraissaient émus... Moi, j'avais relevé la tête, et le cœur serré comme dans

une main de fer, j'attachais un regard fixe sur la porte close. Elle s'ouvrit... L'homme entra... Ses joues étaient gonflées de sang, ses larges mâchoires contractées faisaient saillir leurs muscles jusque vers les oreilles, et ses petits yeux inquiets et fauves comme ceux du loup, scintillaient sous d'épais sourcils d'un jaune roussâtre.

Van Spreckdal lui montra silencieusement l'esquisse.

Alors, cet homme sanguin, aux larges épaules, ayant regardé, pâlit... puis, poussant un rugissement qui nous glaça tous de terreur, il écarta ses bras énormes, et fit un bond en arrière pour renverser les gardes. Il y eut une lutte effrayante dans le corridor ; on n'entendait que la respiration haletante du boucher, des imprécations sourdes, des paroles brèves, et les pieds des gardes, soulevés de terre, retombant sur les dalles.

Cela dura bien une minute.

Enfin, l'assassin rentra, la tête basse, l'œil sanglant, les mains garottées sur le dos. Il fixa de

nouveau le tableau du meurtre... parut réfléchir, et, d'une voix basse, comme se parlant à lui-même :

– Qui donc a pu me voir, dit-il, à minuit ?

J'étais sauvé ! ! !...

.....

Bien des années se sont écoulées depuis cette terrible aventure. Grâce à Dieu ! je ne fais plus de silhouettes, ni même de portraits de bourgmestre. À force de travail et de persévérance, j'ai conquis ma place au soleil, et je gagne honorablement ma vie en faisant des œuvres d'art, le seul but, suivant moi, auquel tout véritable artiste doit s'efforcer d'atteindre. Mais le souvenir de l'esquisse nocturne m'est toujours resté dans l'esprit. Parfois, au beau milieu du travail, ma pensée s'y reporte. Alors, je dépose la palette et je rêve durant des heures entières !

Comment un crime accompli par un homme que je ne connaissais pas... dans une maison que je n'avais jamais vue... a-t-il pu se reproduire sous mon crayon, jusque dans ses moindres

détails ?

Est-ce un hasard ? Non ! Et d'ailleurs, le hasard, qu'est-ce, après tout, sinon l'effet d'une cause qui nous échappe ?

Schiller aurait-il raison, lorsqu'il dit : « L'âme immortelle ne participe point aux défaillances de la matière ; pendant le sommeil du corps, elle déploie ses ailes radieuses et s'en va Dieu sait où !... Ce qu'elle fait alors... nul ne peut le dire... mais l'inspiration trahit parfois le secret de ses pérégrinations nocturnes. »

Qui sait ? La nature est plus audacieuse dans ses réalités... que l'imagination de l'homme dans sa fantaisie !

La voleuse d'enfants

I

En 1787, on voyait errer chaque jour, dans les rues du quartier de Hesse-Darmstadt, à Mayence, une grande femme hâve, les joues creuses, les yeux hagards : image effrayante de la folie. — Cette malheureuse, appelée Christine Evig, ancienne matelassière, demeurant dans la ruelle du Petit-Volet, derrière la cathédrale, avait perdu l'esprit à la suite d'un événement épouvantable.

Traversant un soir la rue tortueuse des Trois-Bateaux, sa petite fille à la main, et s'apercevant tout à coup qu'elle venait de lâcher l'enfant depuis une seconde, et qu'elle n'entendait déjà plus le bruit de ses pas, la pauvre femme s'était retournée en criant :

— Deubche !... Deubche !... où donc es-tu ?

Personne n'avait répondu, et la rue, aussi loin que s'étendaient ses regards, était déserte.

Alors, courant, criant, appelant, elle était revenue jusqu'au port ; elle avait plongé ses regards dans l'eau sombre qui s'engouffre sous les bateaux. Ses cris, ses gémissements avaient attiré les voisins ; la pauvre mère leur avait expliqué ses angoisses. On s'était joint à elle pour commencer de nouvelles recherches ; mais rien... rien... pas une trace, pas un indice n'était venu éclairer cet affreux mystère.

Christine Evig, depuis cet instant, n'avait plus remis les pieds chez elle ; nuit et jour elle errait par la ville, criant d'une voix de plus en plus faible et plaintive : « Deubche !... Deubche !... »

On avait pitié d'elle ; les bonnes gens l'hébergeaient, lui donnaient à manger ; tantôt l'un, tantôt l'autre, la vêtissaient de leurs guenilles. Et la police, en présence d'une sympathie si générale, n'avait pas cru devoir intervenir, et plonger Christine dans une maison de force, comme cela se pratiquait à l'époque.

On la laissait donc aller et se plaindre sans s'inquiéter d'elle.

Mais ce qui donnait au malheur de Christine

un caractère vraiment sinistre, c'est que la disparition de sa petite fille avait été comme le signal de plusieurs événements du même genre : une dizaine d'enfants avaient disparu depuis d'une manière surprenante, inexplicable, et plusieurs de ces enfants appartenaient à la haute bourgeoisie.

Ces enlèvements s'accomplissaient d'ordinaire à la nuit tombante, lorsque les passants deviennent rares, que chacun regagne sa demeure à la hâte après les affaires. – Un enfant étourdi s'avançait sur le seuil de la maison, sa mère lui criait : « Karl !... Ludwig !... Lotelé !... » absolument comme la pauvre Christine. Point de réponse !... On courait, on appelait, on fouillait le voisinage... C'était fini !

Vous dire les recherches de la police, les arrestations provisoires, les perquisitions, la terreur des familles, serait chose impossible.

Voir mourir son enfant, c'est affreux sans doute, mais le perdre sans savoir ce qu'il est devenu, penser qu'on ne le saura jamais, que ce pauvre petit être si faible, si doux, que l'on

pressait sur son cœur avec tant d'amour, souffre peut-être, qu'il vous appelle et qu'on ne peut le secourir ! voilà ce qui dépasse toute imagination, ce que nulle expression humaine ne saurait rendre.

Or, un soir d'octobre de cette année 1787, Christine Evig, après avoir vaqué par les rues, était allée s'asseoir sur l'auge de la fontaine de l'Évêché, ses longs cheveux gris épars, les yeux errant autour d'elle comme au milieu d'un rêve.

Les servantes du voisinage, au lieu de s'attarder en causant comme d'habitude autour de la fontaine, se dépêchaient de remplir leur cruche et de regagner la demeure de leur maître.

La pauvre folle seule restait là, immobile sous la pluie glaciale que tamisaient les brouillards du Rhin. Et les hautes maisons d'alentour, avec leurs pignons aigus, leurs fenêtres grillées, leurs lucarnes innombrables, s'enveloppaient lentement de ténèbres.

La chapelle de l'Évêché sonnait alors sept heures, Christine ne bougeait pas et bêlait en grelottant : « Deubche !... Deubche !... »

Mais à l'instant où les pâles lueurs du crépuscule s'étendirent à la cime des toits avant de disparaître, tout à coup elle tressaillit des pieds à la tête, allongea le cou, et sa face inerte, impassible depuis deux ans, prit une telle expression d'intelligence, que la servante du conseiller Trumpf, qui tendait justement sa cruche au goulot, se détourna, saisie de stupeur, pour observer ce geste de la folle.

Au même instant, à l'autre bout de la place, le long des trottoirs, passait une femme, la tête basse, tenant entre ses bras, dans une pièce de toile, quelque chose qui se débattait.

Cette femme, vue à travers la pluie, avait un aspect saisissant ; elle courait comme une voleuse qui vient d'accomplir son coup, traînant derrière elle, dans la boue, ses guenilles fangeuses, et côtoyant les ombres.

Christine Evig avait étendu sa grande main sèche, et ses lèvres s'agitaient balbutiant d'étranges paroles ; mais soudain un cri perçant s'échappa de sa poitrine :

– C'est elle !

Et, bondissant à travers la place, en moins d'une minute elle atteignit l'angle de la rue des Vieilles-Ferrailles, où la femme venait de disparaître.

Mais là, Christine s'arrêta haletante ; l'étrangère s'était perdue dans les ténèbres du cloaque, et, tout au loin, l'on n'entendait que le bruit monotone de l'eau tombant des gouttières.

Que venait-il de se passer dans l'âme de la folle ? S'était-elle souvenue ? Avait-elle eu quelque vision, un de ces éclairs de l'âme, qui vous dévoilent en une seconde les abîmes du passé ? Je l'ignore.

Toujours est-il qu'elle venait de recouvrer la raison.

Sans perdre une minute à poursuivre l'apparition de tout à l'heure, la malheureuse remonta la rue des Trois-Bateaux comme emportée par le vertige, tourna le coin de la place Gutenberg, et s'élança dans le vestibule du prévôt Kasper Schwartz en criant d'une voix sifflante :

– Monsieur le prévôt, les voleurs d'enfants

sont découverts... Ah ! bien vite... écoutez... écoutez !...

M. le prévôt venait de terminer son repas du soir. C'était un homme grave, méthodique, aimant à bien digérer après avoir soupé sans trouble ; aussi la vue de ce fantôme l'impressionna vivement, et, déposant sa tasse de thé qu'il portait justement à ses lèvres :

– Mon Dieu ! s'écria-t-il, n'aurai-je donc pas une minute de repos dans la journée ? Est-il possible de trouver un homme plus malheureux que moi ? Que me veut cette folle, maintenant ? Pourquoi l'a-t-on laissée entrer ici ?

À ces mots, Christine, reprenant son calme, répondit d'un air suppliant :

– Ah ! Monsieur le prévôt, vous demandez s'il existe un être plus malheureux que vous... mais regardez-moi... regardez-moi donc !...

Et sa voix avait des sanglots ; ses doigts crispés écartaient ses longs cheveux gris de sa face pâle : elle était effrayante.

– Folle ! oui, mon Dieu, je l'ai été... Le

Seigneur, dans sa pitié, m'avait voilé mon malheur... mais je ne le suis plus... Oh ! ce que j'ai vu... Cette femme emportant un enfant... car c'était un enfant... j'en suis sûre...

– Eh bien ! allez au diable, avec votre femme et votre enfant... allez au diable ! s'écria le prévôt. Voyez la malheureuse qui traîne ses guenilles sur le parquet. Hans !... Hans !... viendras-tu mettre cette femme à la porte ? – Au diable la place de prévôt !... Elle ne m'attire que des désagréments.

Le domestique parut, et M. Kasper Schwartz, lui montrant Christine :

– Conduis-la dehors, dit-il. Décidément, il faut que demain je rédige une demande en forme, pour débarrasser la ville de cette malheureuse. Nous avons des maisons de fous, grâce au ciel !

Alors la folle se prit à rire d'une façon lugubre, pendant que le domestique, rempli de pitié, la prenait par le bras et lui disait avec douceur :

– Allons... Christine... Allons... sortez !

Elle était retombée dans sa folie et murmurait :
« Deubche !... Deubche !... »

II

Tandis que ces choses se passaient chez le prévôt Kasper Schwartz, une voiture descendait la rue de l'Arsenal ; la sentinelle en faction devant le parc à boulets, reconnaissant l'équipage du comte Diderich, colonel du régiment impérial d'Hilbourighausen, porta les armes ; un salut lui répondit de l'intérieur.

La voiture, lancée à fond de train, semblait devoir tourner la porte d'Allemagne, mais elle prit la rue de l'Homme-de-Fer et s'arrêta devant l'hôtel du prévôt.

Le colonel, en grand uniforme, descendit, leva les yeux et parut stupéfait, car les éclats de rire lugubres de la folle s'entendaient du dehors.

Le comte Diderich était un homme de trente-

cinq à quarante ans, grand, brun, d'une physionomie sévère, énergique.

Il pénétra brusquement dans le vestibule, vit Hans entraîner Christine Evig, et, sans se faire annoncer, il entra dans la salle à manger de maître Schwartz en s'écriant :

– Monsieur, la police de votre quartier est épouvantable !... Il y a vingt minutes, je m'arrêtais devant la cathédrale, au moment de l'Angélus. Au sortir de ma voiture, apercevant la comtesse d'Hilbourighausen qui descendait du perron, je me recule pour lui faire place, et je vois que notre fils – un enfant de trois ans, assis près de moi – venait de disparaître. La portière du côté de l'évêché était ouverte : on avait profité du moment où j'abaissais le marchepied, pour enlever l'enfant ! Toutes les recherches faites par mes gens sont demeurées inutiles. Je suis désespéré, Monsieur, désespéré !...

L'agitation du colonel était extrême ; ses yeux noirs brillaient comme l'éclair, à travers deux grosses larmes qu'il cherchait à contenir ; sa main froissait la garde de son épée.

Le prévôt paraissait anéanti ; sa nature apathique souffrait à l'idée de se lever et de passer la nuit à donner des ordres, à se transporter lui-même sur les lieux, enfin, à recommencer, pour la centième fois, des recherches qui étaient toujours restées infructueuses.

Il aurait voulu remettre l'affaire au lendemain.

– Monsieur, reprit le colonel, sachez que je me vengerai. Vous répondez de mon fils sur votre tête. C'est à vous de veiller à la sécurité publique. Vous manquez à vos devoirs, c'est indigne ! Il me faut un ennemi, entendez-vous ? Oh ! que je sache au moins qui m'assassine !

En prononçant ces paroles incohérentes, il se promenait de long en large, les dents serrées, le regard sombre.

La sueur perlait sur le front pourpre de maître Schwartz, qui murmura tout bas en regardant son assiette :

– Je suis désolé, Monsieur, bien désolé ; mais c'est le dixième !... Les voleurs sont plus habiles que mes agents ; que voulez-vous que j'y

fasse ?...

À cette réponse imprudente, le comte bondit de rage et saisissant le gros homme par les épaules, il le souleva de son fauteuil :

– Que voulez-vous que j’y fasse !... Ah ! c’est ainsi que vous répondez à un père qui vous demande son enfant !

– Lâchez-moi, Monsieur, lâchez-moi, hurlait le prévôt suffoqué d’épouvante. Au nom du ciel, calmez-vous... une femme... une folle... Christine Evig vient d’entrer ici... elle m’a dit... oui, je me souviens... Hans ! Hans !

Le domestique avait tout entendu de la porte, il parut à l’instant :

– Monsieur ?

– Cours chercher la folle.

– Elle est encore là, Monsieur le prévôt.

– Eh bien, qu’elle entre.

– Asseyez-vous, Monsieur le colonel.

Le colonel Diderich resta debout au milieu de la salle, et la minute d’après, Christine Evig

rentrait, hagarde et riant d'un air stupide comme elle était sortie.

Le domestique et la servante, curieux de ce qui se passait, se tenaient sur le seuil, bouche béante. Le colonel, d'un geste impérieux, leur fit signe de sortir ; puis se croisant les bras en face de maître Schwartz :

– Eh bien, Monsieur, s'écria-t-il, quelle lumière prétendez-vous tirer de cette malheureuse ?

Le prévôt fit mine de parler ; ses grosses joues s'agitèrent.

La folle riait comme on sanglote.

– Monsieur le colonel, dit enfin le prévôt, cette femme est dans le même cas que vous ; depuis deux ans elle a perdu son enfant ; c'est ce qui l'a rendue folle.

Les yeux du colonel se gonflèrent de larmes.

– Après ? fit-il.

– Tout à l'heure elle est entrée chez moi ; elle paraissait avoir une lueur de raison et m'a dit...

Maître Schwartz se tut.

– Quoi, monsieur ?

– Qu'elle avait vu une femme emporter un enfant !...

– Ah !

– Et pensant qu'elle parlait ainsi par égarement d'esprit, je l'ai renvoyée.

Le colonel sourit avec amertume.

– Vous l'avez renvoyée ? fit-il.

– Oui... elle m'a paru retomber sur-le-champ dans sa folie.

– Parbleu ! s'écria le comte d'une voix tonnante, vous refusez votre appui à cette malheureuse, vous faites disparaître sa dernière lueur d'espérance, vous la réduisez au désespoir, au lieu de la soutenir et de la défendre, comme c'est votre devoir !... Et vous osez garder votre place, vous osez en toucher les émoluments !... Ah ! Monsieur !

Et s'approchant du prévôt, dont la perruque tremblait, il ajouta d'une voix basse, concentrée :

– Vous êtes un misérable... Si je ne retrouve pas mon enfant, je vous tue comme un chien.

Maître Schwartz, ses gros yeux hors de la tête, les mains écarquillées, la bouche pâteuse, ne soufflait mot : l'épouvante le tenait à la gorge, et d'ailleurs il ne savait que répondre.

Tout à coup le colonel lui tourna le dos, et s'approchant de Christine, il la considéra quelques secondes, puis élevant la voix :

– Ma bonne femme, lui dit-il, tâchez de me répondre. Voyons... au nom de Dieu... de votre enfant... où avez-vous vu cette femme ?

Il se tut, et la pauvre folle de sa voix plaintive murmura :

« Deubche !... Deubche !... Ils l'ont tuée !... »

Le comte pâlit, et, dans un accès de terreur, saisissant la folle au poignet :

– Répondez-moi, malheureuse, s'écria-t-il, répondez-moi !...

Il la secouait ; la tête de Christine retomba en arrière ; elle jeta un éclat de rire affreux et dit :

– Oui... oui... c'est fini... la méchante femme l'a tuée !

Alors le comte sentit ses genoux fléchir, il s'affaissa plutôt qu'il ne s'assit dans un fauteuil, les coudes sur la table, sa face pâle entre les mains, les yeux fixes, comme arrêtés sur une scène épouvantable.

Et les minutes se succédèrent lentement dans le silence.

L'horloge sonna dix heures, les vibrations du timbre firent tressaillir le colonel. Il se leva, ouvrit la porte et Christine sortit.

– Monsieur ? dit maître Schwartz.

– Taisez-vous ! interrompit le colonel avec un regard foudroyant.

Et il suivit la folle, qui descendait dans la rue ténébreuse.

Une idée singulière venait de le frapper.

« Tout est perdu, s'était-il dit ; cette malheureuse ne peut raisonner, elle ne peut comprendre ce qu'on lui demande ; mais elle a vu quelque chose, son instinct peut la conduire. »

Il est inutile d'ajouter que M. le prévôt fut émerveillé d'une pareille issue. Le digne magistrat s'empressa de fermer la porte à double tour, puis une noble indignation s'empara de son âme :

– Menacer un homme tel que moi, s'écria-t-il, me saisir au collet ! Ah ! Monsieur le colonel, nous verrons s'il y a des lois dans ce pays !... Dès demain je vais adresser une plainte à l'Empereur, et lui dévoiler la conduite de ses officiers, etc.

III

Cependant le comte suivait la folle, et, par un effet étrange de la surexcitation de ses sens, il la voyait dans la nuit, au milieu de la brume, comme en plein jour ; il entendait ses soupirs, ses paroles confuses, malgré le souffle continu du vent d'automne engouffré dans les rues désertes.

Quelques bourgeois attardés, le collet de leur houppelande relevé sur la nuque, les mains dans

les poches et le feutre enfoncé sur les yeux, couraient, de loin en loin, le long des trottoirs ; on entendait les portes se fermer, un volet mal attaché battre la muraille, une tuile enlevée par le vent rouler dans la rue ; puis de nouveau l'immense torrent de l'air reprenait son cours, couvrant de sa voix lugubre tous les bruits ; tous les sifflements, tous les soupirs.

C'était une de ces froides nuits de la fin d'octobre, où les girouettes, secouées par la bise, tournent éperdues sur le haut des toits, et crient de leur voix stridente : « L'hiver !... l'hiver !... voici l'hiver !... »

En arrivant au pont de bois, Christine se pencha sur la jetée, elle regarda l'eau noire bouillonner entre les bateaux, puis, se relevant d'un air incertain, elle poursuivit sa route, en grelottant et murmurant tout bas :

« Ho ! ho ! il fait froid ! »

Le colonel, serrant d'une main les plis de son manteau, comprimait de l'autre les pulsations de son cœur, qui lui semblait près d'éclater.

Onze heures sonnèrent à l'église Saint-Ignace, puis minuit.

Christine Evig allait toujours : elle avait parcouru les ruelles de l'Imprimerie, du Maillet, de la Halle-aux-Vins, des Vieilles-Boucheries, des Fossés-de-l'Évêché.

Cent fois le comte, désespéré, s'était dit que cette poursuite nocturne ne pouvait conduire à rien, que la folle n'avait aucun but ; mais, songeant ensuite que c'était sa dernière ressource, il la suivait toujours allant de place en place, s'arrêtant près d'une borne, dans l'enfoncement d'un mur, puis reprenant sa marche incertaine, absolument comme la brute sans asile qui vague au hasard dans les ténèbres.

Enfin, vers une heure du matin, Christine déboucha de nouveau sur la place de l'Évêché. Le temps semblait alors s'éclaircir un peu ; la pluie ne tombait plus, un vent frais balayait la place, et la lune, tantôt entourée de nuages sombres, tantôt brillant de tout son éclat, brisait ses rayons, limpides et froids comme des lames d'acier, dans les mille flaques d'eau stagnant

entre les pavés.

La folle alla tranquillement s'asseoir au bord de la fontaine, à la place qu'elle occupait quelques heures auparavant. Longtemps elle resta dans la même attitude, l'œil morne, les haillons collés sur sa maigre échine.

Toutes les espérances du comte étaient évanouies. Mais, dans un de ces instants où la lune se dévoilait, projetant sa pâle lumière sur les édifices silencieux, tout à coup la folle se leva, allongea le cou, et le colonel, suivant la direction de son regard, reconnut qu'il plongeait dans la ruelle des Vieilles-Ferrailles, à deux cents pas environ de la fontaine.

Dans le même instant, elle partit comme une flèche.

Le comte était déjà sur ses traces, s'enfonçant dans le pâté de hautes et vieilles mesures que domine l'antique église de Saint-Ignace.

La folle semblait avoir des ailes ; dix fois il fut au moment de la perdre, tant elle allait vite par ces ruelles tortueuses encombrées de charrettes,

de fumiers, de fagots entassés devant les portes à l'approche de l'hiver.

Subitement elle disparut dans une sorte d'impasse remplie de ténèbres, et le colonel dut s'arrêter faute de direction.

Heureusement, au bout de quelques secondes, le rayon jaune et rance d'une lampe se prit à filtrer du fond de ce cul-de-sac, à travers une petite vitre crasseuse ; ce rayon était immobile ; bientôt une ombre le voila, puis il reparut.

Évidemment, quelque être veillait dans le bouge.

Qu'y faisait-on ?

Sans hésiter, le colonel marcha droit à la lumière. Au milieu de l'impasse, il retrouva la folle, debout dans la fange, les yeux écarquillés, la bouche béante, regardant aussi cette lampe solitaire.

L'apparition du comte ne parut pas la surprendre ; seulement, étendant le bras vers la petite fenêtre éclairée au premier, elle dit : « C'est là ! » d'un accent si expressif, que le

comte se sentit frémir.

Sous l'impulsion de ce mouvement, il s'élança contre la porte du bouge, l'ouvrit d'un seul coup d'épaule, et se vit en face des ténèbres.

La folle était derrière lui.

« Chut ! » fit-elle.

Et le comte, cédant encore une fois à l'instinct de la malheureuse, se tint immobile prêtant l'oreille.

Le plus profond silence régnait dans la mesure ; on eût dit que tout dormait, que tout était mort.

L'église Saint-Ignace sonna deux heures.

Alors un faible chuchotement se fit entendre au premier, puis une vague lueur parut sur la muraille décrépite du fond ; les planches crièrent au-dessus du colonel, et le rayon lumineux, gagnant de proche en proche éclaira d'abord un escalier en échelle, de vieilles ferrailles entassées dans un coin, un tas de bois, plus loin une petite fenêtre chassieuse ouverte sur la cour, des bouteilles à droite et à gauche, un panier de

haillons... que sais-je ? – un intérieur sombre, lézardé, hideux !

Enfin, une lampe de cuivre à mèche fumeuse tenue par une petite main, sèche comme une serre d'oiseau de proie, se pencha lentement sur la rampe de l'escalier, et au-dessus de la lumière apparut une tête de femme, inquiète, les cheveux couleur filasse, les pommettes osseuses, les oreilles hautes, écartées de la tête et presque droites, les yeux gris, scintillant sous de profondes arcades sourcilières ; bref, un être sinistre vêtu d'une jupe crasseuse, les pieds fourrés dans de vieilles savates, les bras décharnés, nus jusqu'aux coudes, tenant d'une main la lampe, et de l'autre une hachette de couvreur à bec tranchant.

À peine cet être abominable eut-il plongé les yeux dans l'ombre, qu'il se reprit à grimper l'échelle avec une souplesse singulière.

Mais il était trop tard ; le colonel avait bondi, l'épée à la main, et tenait déjà la mégère par le bas de sa jupe.

– Mon enfant, misérable ! dit-il ; mon

enfant !...

À ce cri du lion, l'hyène s'était retournée, lançant un coup de hachette au hasard.

Une lutte effrayante s'ensuivit. La femme renversée sur l'escalier cherchait à mordre ; la lampe, tombée au premier instant, brûlait à terre, et sa mèche, pétillant sur la dalle humide, projetait ses ombres mouvantes sur le fond grisâtre de la muraille.

– Mon enfant ! répétait le colonel, mon enfant, ou je te tue !

– Hé ! oui, tu l'auras, ton enfant, répondait d'un accent ironique la femme haletante. Oh ! ce n'est pas fini... va... j'ai de bonnes dents... Le lâche qui m'étrangle... Hé !... là-haut... êtes-vous sourde ?... Lâchez-moi... je... je dirai tout !...

Elle semblait épuisée, quand une autre mégère plus vieille, plus hagarde, roula de l'escalier en criant :

– Me voici !

La misérable était armée d'un grand couteau de boucher ; et le comte, levant les yeux, vit

qu'elle choisissait sa place pour le frapper entre les épaules.

Il se jugea perdu ; un hasard providentiel pouvait seul le sauver. La folle, jusqu'alors spectatrice impassible, s'élança sur la vieille en criant :

– C'est elle... la voilà... oh ! je la reconnais... elle ne m'échappera pas !

Pour toute réponse, un jet de sang inonda la soupente ; la vieille venait de lui couper la gorge.

Ce fut l'affaire d'une seconde.

Le colonel avait eu le temps de se lever et de se mettre en garde ; ce que voyant, les deux mégères gravirent l'escalier rapidement et disparurent dans les ténèbres.

La lampe fumeuse battait alors de l'aile, et le comte profita de ses dernières lueurs pour suivre les assassins. Mais arrivant au bout de l'escalier, la prudence lui conseilla de ne point abandonner cette issue.

Il entendait Christine râler en bas, et les gouttes de sang tomber de marche en marche, au

milieu du silence. C'était horrible !...

De l'autre côté, au fond du repaire, un remueménage étrange faisait craindre au comte que les deux femmes ne voulussent s'échapper par les fenêtres.

L'ignorance des lieux le tenait là depuis un instant, quand un rayon lumineux glissant à travers une porte vitrée lui permit de voir les deux fenêtres de la chambre donnant sur l'impasse, éclairées par une lumière extérieure. En même temps, il entendit dans la rue une grosse voix s'écrier :

– Hé ! que se passe-t-il donc ici ?... une porte ouverte ! tiens... tiens !

– À moi ! cria le colonel, à moi !

Dans le même instant, la lumière se glissait dans la mesure.

– Oh ! fit la voix, du sang !... diable... je ne me trompe pas... c'est Christine !...

– À moi !... répéta le colonel.

Un pas lourd retentit dans l'escalier ; et la tête barbue du wachtmann Sélig, avec son gros

bonnet de loutre, sa peau de chèvre sur les épaules, apparut au haut de l'échelle, dirigeant la lumière de sa lanterne vers le comte.

La vue de l'uniforme stupéfia ce brave homme.

– Qui est là ? demanda-t-il.

– Montez... mon brave... montez !...

– Pardon, colonel... c'est que... en bas...

– Oui... une femme vient d'être assassinée... les assassins sont là.

Le wachtmann franchit alors les dernières marches, et, la lanterne haute, il éclaira le réduit : c'était une soupenne de six pieds au plus, aboutissant à la porte de la chambre dans laquelle les femmes s'étaient réfugiées ; une échelle montant au grenier, à gauche, en resserrait encore l'espace.

La pâleur du comte étonna Sélig ; cependant il n'osait l'interroger, lorsque celui-ci lui demanda :

– Qui demeure ici ?

– Ce sont deux femmes, la mère et la fille ; on

les appelle, dans le quartier des Halles, les deux Josel. La mère vend de la viande au marché, la fille fait de la charcuterie.

Le comte, se rappelant alors les paroles de Christine prononcées dans le délire : « Pauvre enfant, ils l'ont tuée ! » fut pris de vertige, une sueur de mort couvrit sa face.

Par le plus affreux hasard, il découvrit au même instant, derrière l'escalier, une petite tunique à carreaux bleus et rouges, de petits souliers, une sorte de toque à pompon noir, jetés là dans l'ombre. Il frémit, mais une puissance invincible le poussait à voir, à contempler de ses propres yeux ; il s'approcha donc, frissonnant des pieds à la tête, et souleva ces petites hardes d'une main tremblante : c'étaient celles de son enfant !

Quelques gouttes de sang tachèrent ses doigts.

Dieu sait ce qui se passa dans le cœur du comte ! Longtemps adossé au mur, l'œil fixe, les bras pendants, la bouche entrouverte, il resta comme foudroyé. Mais soudain il s'élança contre la porte, avec un rugissement de fureur qui épouvanta le wachtmann ; rien n'aurait pu

résister à un tel choc ! On entendit s'écrouler dans la chambre les meubles que les deux femmes avaient amoncelés pour barricader l'entrée. La mesure en trembla jusque dans ses fondements. Le comte disparut dans l'ombre ; puis des hurlements, des cris sauvages, des imprécations, de rauques clameurs s'entendirent au milieu des ténèbres !

Cela n'avait rien d'humain ; on aurait dit un combat de bêtes féroces se déchirant au fond de leur caverne !

La rue se remplissait de monde. Les voisins pénétraient de toutes parts dans le bouge, criant : « Qu'y a-t-il ? on s'égorge donc ici ? »

Tout à coup le silence se rétablit, et le comte, criblé de coups de couteau, l'uniforme en pièces, rentra dans le soupente, l'épée rouge de sang jusqu'à la garde ; ses moustaches aussi étaient sanglantes, et les assistants durent penser que cet homme venait de se battre à la manière des tigres.

.....

Que vous dirai-je encore ?

Le colonel Diderich guérit de ses blessures et quitta Mayence.

Les autorités de la ville jugèrent utile d'épargner aux parents des victimes ces abominables révélations ; je les tiens du wachtmann Sélég lui-même, devenu vieux et retiré dans son village, près de Sarrebruck ; seul il en connaissait les détails, ayant assisté, comme témoin, à l'instruction secrète de cette affaire, devant le tribunal criminel de Mayence.

Ôtez le *sens moral* à l'homme, et son intelligence, dont il est si fier, ne pourra le préserver des plus horribles passions.

Les trois âmes

I

En 1805, je faisais ma sixième année de philosophie transcendantale à Heidelberg. Vous connaissez l'existence universitaire ; c'est une existence large... une existence de grand seigneur : on se lève à midi, on fume sa vieille pipe d'Ulm, on vide un ou deux petits verres de *schnaps*, et puis on boutonne sa polonaise jusqu'au menton, on pose sa casquette plate à la prussienne sur l'oreille gauche, et l'on va tranquillement écouter, pendant une demi-heure, l'illustre professeur Hâsenkopf, discutant sur les idées *a priori* ou *a posteriori*. Chacun est libre de bâiller et même de s'endormir si cela lui convient.

Le cours terminé, on se rend à la brasserie du *Roi Gambrinus* ; on allonge ses jambes sous la table ; les jolies servantes à corset de taffetas noir accourent avec des plats de saucisses, des

tranches de jambon et des canettes de bière forte. On chante l'air des *Brigands*, de Schiller ; on boit, on mange... L'un siffle son chien Hector, l'autre saisit à la taille Charlotte ou Grédelé... Parfois alors la bataille s'engage, les coups de trique pleuvent, les chopes trébuchent, les canettes tombent. Le wachtmann arrive, il vous empoigne, et vous allez passer la nuit au violon.

Ainsi s'écoulent les jours, les mois et les années !

On rencontre, à Heidelberg, des princes, des ducs et des barons en herbe ; on y rencontre aussi des fils de savetiers, de maîtres d'école et d'honorables commerçants. Messieurs les jeunes seigneurs font bande à part, mais tout le reste se mêle fraternellement.

J'avais alors trente-deux ans, ma barbe commençait à grisonner ; la chope, la pipe et la choucroute déclinaient dans mon estime. J'éprouvais le besoin de changement. Quant à Hâsenkopf, à force de l'entendre discourir sur les clartés discursives et les clartés intuitives, sur les vérités apodictiques et les prédicats, tout cela

formait un véritable pot-pourri dans ma tête ; il me semblait découvrir le fond de la science ; *ex nihilo nihil...* Souvent je m'écriais en détirant mes bras :

– Kasper Zâan ! Kasper Zâan !... il n'est pas bon d'en trop savoir, la nature n'a plus d'illusions pour toi ; tu peux dire d'une voix lamentable avec le prophète Jérémie : *Vanitas vanitatum et omnia vanitas !*

Telles étaient mes dispositions mélancoliques, lorsque vers la fin du printemps de cette année 1805, un événement terrible vint m'apprendre que je ne savais pas tout, et que la carrière philosophique n'est pas toujours parsemée de roses.

Au nombre de mes vieux camarades se trouvait un certain Wolfgang Scharf, le plus inflexible logicien que j'aie jamais rencontré sur ma route. Figurez-vous un petit homme sec, les yeux caves, les cils blancs, les cheveux roux coupés en brosse, les joues creuses ornées d'une barbe en broussaille, les épaules larges couvertes de magnifiques guenilles. À le voir se glisser le

long des murs, une miche de pain sous le bras, l'œil ardent, l'échine onduleuse, vous eussiez dit un vieux chat en quête de sa belle ; mais Wolfgang ne songeait qu'à la métaphysique : depuis cinq ou six ans, il vivait de pain et d'eau dans un grenier des Vieilles-Bougeries ; jamais une bouteille de bière mousseuse ou de vin du Rhin n'avait calmé son ardeur pour la science ; jamais une tranche de jambon n'avait appesanti le cours de ses méditations sublimes. Aussi le pauvre diable faisait peur à voir ; je dis peur, car, malgré son état de marasme apparent, il y avait dans sa charpente osseuse une force de cohésion épouvantable ; les muscles de ses mâchoires et de ses mains saillaient comme des attaches de fer, et d'ailleurs son regard louche éloignait la pitié.

Cet être étrange, au milieu de son isolement volontaire, semblait avoir conservé pour moi seul un reste de sympathie ; il venait me voir de temps en temps, et, gravement assis dans mon fauteuil, les doigts agités de crispations convulsives, il me faisait part de ses élucubrations métaphysiques.

– Kasper, me disait-il d'une voix tranchante et

procédant par interrogatoire à la manière de Socrate, Kasper, qu'est-ce que l'âme ?

Moi, tout fier de déployer à ses yeux mon érudition, je lui répondais d'un air doctoral :

– Selon Thalès, c'est une sorte d'aimant ; selon Platon, une substance qui se meut d'elle-même ; selon Asclépiade, une excitation des sens ; Anaximandre dit que c'est un composé de terre et d'eau ; Empédocle, le sang ; Hippocrate, un esprit répandu par le corps ; Zénon, la quintessence des quatre éléments ; Xénocrate...

– Bien ! bien ! Mais toi, que penses-tu de la substance de l'âme ?

– Moi, Wolfgang ? Je dis, avec Lactance, que je n'en sais rien. Je suis épicurien de ma nature. Or, d'après les épicuriens, tout jugement vient des sens ; et comme l'âme ne tombe pas sous mes sens, je ne puis en juger.

– Cependant, Kasper, remarque qu'une foule d'animaux tels que les insectes, les poissons, vivent dépourvus d'un ou plusieurs sens. Qui sait si nous les possédons tous ? s'il n'en existe pas

dont nous n'avons pas même l'idée ?

– C'est possible, mais dans le doute, je m'abstiens de prononcer.

– Crois-tu, Kasper, qu'on puisse savoir quelque chose sans l'avoir appris ?

– Non, toute science procède de l'expérience ou de l'étude.

– Mais alors, camarade, d'où vient que les petits de la poule, au sortir de l'œuf, se mettent à courir, à prendre d'eux-mêmes leur nourriture ? d'où vient qu'ils découvrent l'épervier au milieu des nuages, et qu'ils se cachent sous les ailes de leur mère ? Ont-ils appris à connaître leur ennemi dans l'œuf ?

– C'est un effet de l'instinct, Wolfgang ; tous les animaux obéissent à l'instinct.

– Alors il paraît que l'instinct consiste à savoir ce qu'on n'a jamais appris ?

– Hé ! m'écriais-je, tu m'en demandes trop. Que puis-je te répondre ?

Il souriait d'un air dédaigneux, rejetait le pan de son manteau troué sur l'épaule, et sortait sans

ajouter une parole.

Je le considérais comme un fou, mais un fou de la plus innocente espèce : qui se serait imaginé que la passion de la métaphysique peut être dangereuse ?

Les choses en étaient là, quand la vieille marchande de *Küchlen*, Catherine Wogel, disparut subitement... Cette bonne femme, l'étal suspendu par une faveur rose à son cou de cigogne, se présentait d'habitude à la brasserie du *Roi Gambrinus*, vers onze heures. Les étudiants plaisantaient volontiers avec elle, lui rappelant quelques fredaines de jeunesse, dont elle ne faisait pas mystère et riait, elle-même, à se tenir les côtes.

– Hé ! mon Dieu oui, disait-elle, on n'a pas toujours eu cinquante ans... on a passé de jolis quarts d'heure... Eh bien !... après... Est-ce que je m'en repens ? Ah ! si c'était à recommencer !

Elle exhalait un soupir et tout le monde riait.

Sa disparition fut remarquée dès le troisième jour.

– Que diable est donc devenue Catherine ? Serait-elle malade ? C’est étrange, elle qui paraissait si joyeuse la dernière fois !

On apprit que la police était à sa recherche. Quant à moi, je ne doutais pas que la pauvre vieille, un peu trop émue par le kirsch-wasser, n’eût trébuché le soir dans la rivière.

Or, le lendemain matin, au sortir du cours de Hâsenkopf, je rencontrai Wolfgang, longeant les trottoirs du Münster. À peine m’eut-il aperçu qu’il vint à moi l’œil étincelant et me dit :

– Je te cherche, Kasper... je te cherche... l’heure du triomphe a sonné... Tu vas me suivre.

Son regard, son geste, sa pâleur trahissaient une agitation extrême ; et, comme il me saisit le bras, m’entraînant vers le carrefour des Tanneurs, je ne pus me défendre d’un sentiment de crainte indéfinissable, sans avoir le courage de résister.

La ruelle que nous suivions à grands pas s’enfonçait derrière le Münster, dans un pâté de maisons aussi vieilles que Heidelberg. Les toits en équerre, les galeries de planche où flotte la

lessive des gens du peuple, les escaliers extérieurs à rampes vermoulues... les mille figures déguenillées, hâves, curieuses, la bouche béante, qui s'inclinent aux lucarnes, et regardent d'un air avide les étrangers qui s'enfoncent dans leur cloaque ; les longues perches, allant d'un toit à l'autre, chargées de peaux sanglantes ; et puis l'épaisse fumée qui s'échappe des tuyaux en zigzag à tous les étages : tout cela s'agitait, se succédait devant mes yeux, comme une résurrection du Moyen Âge, et, quoique le ciel fût beau, ses angles d'azur échancrés par les pignons, et ses rayons lumineux allongés de loin en loin sur les murailles décrépites, ajoutaient à mon émotion par l'étrangeté des contrastes.

Il est de ces instants où l'homme perd toute présence d'esprit. Je n'avais pas même l'idée de demander à Wolfgang où nous allions.

Après le quartier populeux où grouille la misère, nous atteignîmes le carrefour désert des Vieilles-Boucheries. Tout à coup Wolfgang, dont la main sèche et froide semblait rivée à mon poignet, m'introduisit : dans une mesure à

fenêtres effondrées, entre l'ancien hangar du grenier à foin de la *Landwehr*, depuis longtemps abandonné et l'échoppe de l'abattoir.

– Marche en avant, me dit-il.

Je suivis une muraille de terre sèche, au bout de laquelle se trouve un escalier tournant à marches concassées. Nous montâmes à travers les décombres, et, quoique mon camarade ne cessât de me répéter d'une voix impatiente : « Plus haut !... plus haut !... » je m'arrêtais parfois saisi d'épouvante... sous prétexte de reprendre haleine, et d'examiner les recoins de la sombre demeure, mais, dans le fait, pour délibérer s'il n'était pas temps de fuir.

Enfin nous arrivâmes au pied d'une échelle dont les degrés se perdaient, par une soupente, au milieu des ténèbres. Je suis encore à me demander aujourd'hui comment j'eus l'imprudence de grimper cette échelle, sans exiger la moindre explication de mon ami Wolfgang. Il paraît que la folie est contagieuse.

Me voilà donc à grimper... lui derrière moi... J'arrive tout en haut ; je mets le pied sur le

plancher poudreux... Je regarde ; c'était un grenier immense, la toiture percée de trois lucarnes... la muraille grise du pignon montant à gauche jusque dans les combles... une petite table chargée de livres et de papiers au milieu... les poutres se croisant sur notre tête dans la nuit. Impossible de regarder dehors, les lucarnes se trouvant à dix ou douze pieds au-dessus du plancher.

Je n'aperçus pas, au premier moment, une porte basse et un large soupirail à hauteur d'appui pratiqués dans le mur du pignon.

Wolfgang, sans mot dire, poussa près de moi une caisse qui lui servait de fauteuil, et prenant des deux mains une cruche d'eau dans l'ombre, il but longuement, tandis que je le regardais tout rêveur.

– Nous sommes dans les combles de l'ancien abattoir, fit-il avec un sourire étrange, en déposant sa cruche à terre ; le conseil a voté des fonds pour en bâtir un autre hors la ville... Moi, je suis ici depuis cinq ans sans payer de loyer... pas une âme n'est venue troubler mes études...

Et s'asseyant sur quelques bûches amoncelées dans un coin :

– Ah ! ça ! reprit-il, arrivons au fait... Es-tu bien sûr, Kasper, que nous ayions une âme ?

– Écoute, Wolfgang, lui répondis-je d'assez mauvaise humeur, si tu m'as conduit ici pour causer de métaphysique, tu as eu un grand tort... Je sortais justement du cours de Hâsenkopf, et je me rendais à la brasserie du *Roi Gambrinus*, pour déjeuner, lorsque tu m'as intercepté au passage... J'ai pris ma dose d'abstraction de tous les jours... Cela me suffit. Donc, explique-toi clairement, ou laisse-moi reprendre le chemin de la cuisine.

– Tu ne vis donc que pour manger ? fit-il avec un accent rauque. Sais-tu bien que j'ai passé des journées sans rien me mettre sous la dent, par amour de la science ?

– Chacun son goût ; tu vis de syllogismes et d'arguments cornus... Moi, j'aime les saucisses et la bière de mars... Que veux-tu ?... c'est plus fort que moi !

Il était devenu tout pâle, ses lèvres

tremblaient ; mais dominant sa colère :

– Kasper, dit-il, puisque tu ne veux pas me répondre, écoute au moins mes explications... L'homme a besoin d'admirateurs... et je veux que tu m'admires... Je veux que tu sois en quelque sorte terrassé par la sublime découverte que je viens de faire... Ce n'est pas trop demander, je pense, qu'une heure d'attention pour dix années d'études consciencieuses ?

– Allons, soit... je t'écoute... mais dépêche-toi...

Un nouveau tressaillement agita sa face et me donna terriblement à réfléchir ; je me repentis d'avoir grimpé l'échelle, et je pris un air grave pour ne pas irriter davantage le maniaque. Ma physionomie méditative parut le calmer un peu, car, après quelques instants de silence, il reprit :

– Tu as faim... Eh bien, voici mon pain... voici ma cruche... mange, bois... mais écoute.

– C'est inutile, Wolfgang, je t'écouterai bien sans cela.

Il sourit avec amertume et poursuivit :

– Non seulement nous avons une âme, chose admise dès l'origine des temps historiques... Depuis la plante jusqu'à l'homme, tous les êtres vivent... ils sont animés... donc ils ont une âme... Est-il besoin de six années d'études chez Hâsenkopf pour me faire cette réponse : « Oui, tous les êtres organisés ont une âme au moins... » Mais plus leur organisation se perfectionne, plus elle se complique... et plus les âmes se multiplient... C'est ce qui distingue les êtres animés les uns des autres : la plante n'a qu'une âme, l'âme végétale... Sa fonction est simple, unique... elle a pour but la nutrition par l'air, au moyen des feuilles, et par la terre, au moyen des racines. L'animal a deux âmes... D'abord l'âme végétale, dont les fonctions sont les mêmes que chez la plante : la nutrition par les poumons et les intestins, qui sont de véritables végétaux... et l'âme animale proprement dite, qui a pour but la sensibilité, et dont l'organe est le cœur. Enfin l'homme, qui résume jusqu'ici la création terrestre, a trois âmes : l'âme végétale, l'âme animale, dont les fonctions s'exercent comme chez la brute, et l'âme humaine, qui a pour objet

la raison, l'intelligence... Son organe est le cerveau. Plus l'animal approche de l'homme par la perfection de son organisation cérébrale, plus il participe à cette troisième âme... tels sont les chiens, le cheval, l'éléphant... mais l'homme de génie la possède seul dans toute sa plénitude.

Ici Wolfgang s'arrêta quelques instants, et fixant sur moi ses regards :

– Eh bien, fit-il, qu'as-tu à répondre ?

– Hé ! c'est une théorie comme une autre ; il n'y manque que la preuve.

Une sorte d'exaltation frénétique s'empara de Wolfgang à cette réponse ; il se dressa d'un bond, les mains en l'air, le front haut, et s'écria :

– Oui... oui... la preuve manquait... Voilà ce qui depuis dix ans me navrait l'âme... Voilà ce qui fut cause de tant de veilles... de souffrances morales... de privations ! Car c'est sur moi, Kasper, sur moi-même que je voulus d'abord expérimenter. Le jeûne enfonçait de plus en plus dans mon esprit cette conviction sublime, sans qu'il me fût possible d'en établir la preuve...

Mais, enfin, elle est trouvée... Je la tiens... Tu vas entendre les trois âmes se manifester, se proclamer elles-mêmes... tu les entendras !

Après cette explosion d'enthousiasme, qui me donna le frisson, tant elle annonçait d'énergie... de fanatisme... tout à coup il redevint froid, et s'asseyant, les coudes sur la table, il reprit en indiquant la haute muraille du pignon :

– La preuve est là, derrière ce mur... je te la ferai voir tout à l'heure... mais avant tout, il faut que tu suives la marche progressive de mes idées. Tu connais l'opinion des anciens sur la nature des âmes... ils en admettaient quatre, réunies dans l'homme : *caro*, la chair, un mélange de terre et d'eau que la mort dissout ; *mânes*, le fantôme qui se promène autour des tombes... son nom vient de *manere*... demeurer, rester ; *umbra*, l'ombre, plus immatérielle que les mânes... elle disparaît après avoir visité ses proches... enfin, *spiritus*, l'esprit, la substance immatérielle qui monte vers les dieux. Cette classification me paraissait juste ; il s'agissait de décomposer l'être humain, pour établir l'existence distincte des trois âmes,

abstraction faite de la chair. La raison me disait que chaque homme, avant d'atteindre son dernier développement, avait dû passer par l'état de plante ou d'animal ; en d'autres termes, que Pythagore avait entrevu la réalité, sans pouvoir en fournir la démonstration. Eh bien, moi, je voulus résoudre ce problème... Il fallait éteindre en moi successivement les trois âmes, puis les ranimer... J'eus recours au jeûne rigoureux... Malheureusement, l'âme humaine, pour laisser agir librement l'âme animale, devait succomber la première... La faim me faisait perdre la faculté de m'observer à l'état animal ; en m'épuisant, je me mettais hors d'état de juger. Après une foule d'essais infructueux sur mon propre organisme, je restai convaincu qu'il n'y avait qu'un moyen d'atteindre au but : c'était d'agir sur un tiers ! Mais qui voudrait se prêter à ce genre d'observation ?

Wolfgang fit une pause, ses lèvres se contractèrent, et d'un ton brusque il ajouta :

– Il me fallait un sujet à tout prix... Je résolus d'expérimenter *in anima vili* !

En ce moment je frémis. Cet homme était donc capable de tout !

– As-tu compris ? fit-il.

– Très bien... Il te fallait une victime...

– À décomposer, ajouta-t-il froidement.

– Et tu en as trouvé une ?

– Oui, je t'ai promis de te faire entendre les trois âmes... Ce sera peut-être difficile maintenant... Mais hier, tu les aurais entendues tour à tour hurler, rugir, supplier, grincer des dents !

Un frisson glacial s'étendit sur ma face ; Wolfgang, impassible, alluma une petite lampe qui lui servait d'habitude pour son travail, et s'approchant du soupirail, à gauche :

– Regarde, fit-il, en avançant le bras dans les ténèbres, approche et regarde... et puis écoute !

Malgré les plus funestes pressentiments, malgré le frisson intérieur qui m'agitait, entraîné par l'attrait du mystère, je me penchai dans la lucarne sombre. Alors, sous les pâles rayons de la lampe, à quinze pieds environ au-dessous du

plancher, m'apparut un réduit obscur, sans autre issue que celle du grenier. Je compris que c'était un de ces bouges, où les bouchers entassaient les dépouilles de l'abattoir pour les laisser verdir, avant de les livrer aux tanneurs. Il était vide, et, durant quelques secondes, je ne vis que cette fosse pleine d'ombres.

– Regarde bien, me dit Wolfgang à voix basse ; ne vois-tu pas un paquet de hardes ramassées dans un coin ? C'est la vieille Catherine Wogel, la marchande de petits gâteaux qui...

Il n'eut pas le temps de finir, car un cri perçant, sauvage, semblable au miaulement lugubre d'un chat dont on écrase la patte, se fit entendre dans la fosse. Un être effaré bondit, sembla vouloir grimper des ongles à la muraille. Et moi, plus mort que vif, le front couvert de sueur froide, je me rejetai en arrière, m'écriant :

– Oh ! c'est horrible !...

– L'as-tu entendue ? dit Wolfgang, la figure illuminée d'une joie infernale. N'est-ce pas là le cri du chat ? Hé ! hé ! hé ! La vieille, avant

d'atteindre à l'état humain, a jadis été chatte ou panthère... Maintenant, la bête se réveille... Oh ! la faim... la faim... et surtout la soif, font des prodiges...

Il ne me regardait pas, il se glorifiait. Une satisfaction abominable éclatait dans son regard, dans son attitude, dans son sourire.

Les miaulements de la pauvre vieille avaient cessé. Le fou, ayant déposé sa lampe, ajouta, sous forme de commentaire :

– Voilà maintenant quatre jours qu'elle jeûne... Je l'avais attirée ici sous prétexte de lui vendre une petite tonne de kirsch-wasser. Je la fis descendre dans la fosse et je l'enfermai. L'ivrognerie l'a perdue... Elle expie sa soif immodérée... Hé ! hé ! hé ! Les deux premiers jours, l'âme humaine était dans toute sa vigueur... Elle me suppliait, elle m'implorait, elle proclamait son innocence, disant qu'elle ne m'avait rien fait, que je n'avais aucun droit sur elle... Puis la rage s'en mêla... Elle m'accabla de reproches, me traita de monstre, de misérable, etc. Le troisième jour, qui était donc hier,

mercredi, l'âme humaine disparut complètement... Le chat sortit ses griffes... Il avait faim... Ses dents devenaient longues... Il se prit à miauler, à hurler... Heureusement, nous sommes dans un endroit écarté. La nuit dernière, les gens du carrefour des Tanneurs durent croire à une véritable bataille de chats : c'étaient des cris à faire frémir ! Maintenant, quand la bête sera épuisée, sais-tu, Kasper, ce qu'il en résultera ? L'âme végétale aura son tour : c'est elle qui périt la dernière. Aussi remarque-t-on que les cheveux et les ongles des cadavres poussent encore sous terre ; il se forme même dans les interstices du crâne une sorte de lichen humain qui s'appelle usnée, et qu'on regarde comme une mousse engendrée par les sucs animiques de la cervelle... Enfin l'âme végétale elle-même se retire. Tu vois, Kasper, que la preuve des trois âmes est complète.

Ces paroles frappaient mes oreilles comme les raisonnements du délire, dans le plus horrible cauchemar. Le cri de Catherine Wogel m'avait traversé jusqu'à la moelle des os. Je ne me connaissais plus... Je perdais la tête. Aussi, tout à

coup, me réveillant de cette stupeur morale, l'indignation se fit jour... Je me dressai... Je saisis le maniaque à la gorge, et l'entraînant vers la soupente :

– Misérable, lui dis-je, qui t'a permis de porter la main sur ton semblable... sur la créature de Dieu, pour satisfaire ton infâme curiosité ?... Je veux te livrer moi-même à la justice.

Il était tellement surpris de mon agression, son acte lui paraissait si simple, qu'il ne fit d'abord aucune résistance, et se laissa traîner jusqu'à l'échelle sans me répondre ; mais là se retournant avec la souplesse d'une bête fauve, il me saisit à son tour au cou, les yeux étincelants, les lèvres baveuses ; sa main, puissante comme un ressort d'acier, m'enleva de terre, et me cloua contre le mur, tandis que de l'autre il ouvrait le verrou du bouge. Comprenant alors son intention, je fis un effort terrible pour me dégager ; je m'arc-boutai en travers de la porte ; mais cet homme était doué d'une vigueur surhumaine. Après une lutte rapide, désespérée, je me sentis déraciné pour la seconde fois et lancé dans l'espace, tandis qu'au-

dessus de moi retentissaient ces paroles étranges :

– Ainsi périsse la chair révoltée ! Ainsi triomphe l'âme immortelle !

Et je touchais à peine le fond du bouge, froissé, brisé, rompu, que la lourde porte se refermait à quinze pieds au-dessus de moi, interceptant à mes yeux la lumière grisâtre du grenier.

II

En tombant au fond du bouge et me sentant pris comme un rat dans une ratière, ma consternation fut telle, que je me relevai sans exhaler une plainte.

« Kasper, me dis-je en m'adossant contre le mur avec un calme étrange, il s'agit maintenant de dévorer la vieille, ou d'être dévoré par elle... Choisis !... Quant à vouloir sortir de ce cloaque, c'est du temps perdu... Wolfgang te tient sous sa

griffe... Il ne te lâchera pas... les murs sont de pierres de taille et le plancher de gros madriers de chêne... Personne ne t'a vu traverser le carrefour des Tanneurs... personne ne te connaît dans le quartier des Vieilles-Boucheries... personne n'aura l'idée de te chercher ici... C'est fini, Kasper... c'est fini... Ta dernière ressource, c'est cette pauvre Catherine Wogel... ou plutôt vous êtes la dernière ressource l'un de l'autre. »

Tout cela me passa par l'esprit comme un éclair ; j'en pris un tremblement qui m'est resté plus de trois ans, et quand, au même instant, la tête pâle de Wolfgang, avec sa petite lampe, parut au soupirail, et que, les mains jointes par la terreur, je voulus le supplier... je m'aperçus que je bégayais d'une manière atroce... pas un mot ne sortit de mes lèvres tremblantes... Lui, me voyant ainsi, se prit à sourire, et je l'entendis murmurer dans le silence :

– Le lâche... il me prie !...

Ce fut mon coup de grâce ; je tombai la face contre terre, et je serais resté évanoui, si la peur d'être attaqué par la vieille ne m'avait fait revenir

à moi. Cependant, elle ne bougeait pas encore. La tête de Wolfgang avait disparu... J'entendis le maniaque traverser son grenier, reculer la table... tousser d'une petite toux sèche... Mon oreille était si tendue, que le moindre bruit arrivait à moi et me donnait le frisson. J'entendis la vieille bâiller, et, comme je me retournais, j'aperçus pour la première fois ses yeux scintillants dans l'ombre. J'entendis en même temps Wolfgang descendre l'échelle, et je comptai les marches une à une, jusqu'à ce que le bruit s'éteignît dans le lointain. Où le misérable était-il allé ? Je l'ignore, mais durant tout ce jour et la nuit suivante, il ne reparut pas. Ce n'est que le lendemain, vers huit heures du soir, au moment où la vieille et moi nous hurlions à faire trembler les murs, qu'il rentra.

Je n'avais pas fermé l'œil... Je ne me sentais plus de peur et de rage. J'avais faim... une faim dévorante... et je savais que la faim augmenterait toujours.

Pourtant à peine un faible bruit se fit-il entendre dans le grenier, que je me tus et levai les

yeux... Le soupirail s'illuminait... Wolfgang allumait sa lampe... Il allait sans doute venir me voir. Dans cette espérance, je préparai une touchante prière, mais la lampe s'éteignit... personne ne vint !

Ce fut peut-être le plus affreux moment de mon supplice... Je me dis que Wolfgang, sachant que je n'étais pas encore exténué, ne daignait pas même me donner un coup d'œil... que je n'étais à ses yeux qu'un sujet intéressant, qui ne serait mûr pour la science qu'à deux ou trois jours de là... entre la vie et la mort... Il me sembla sentir mes cheveux blanchir lentement sur ma tête... Et c'était vrai... ils blanchissaient en ce moment même... Enfin ma terreur devint telle que je perdis tout sentiment.

Vers minuit, je m'éveillai aux attouchements d'un corps... Je bondis de ma place avec dégoût... La vieille s'était approchée, attirée par la faim... Ses mains s'accrochaient à mes habits... en même temps le cri de la chatte remplit la fosse et me glaça d'épouvante.

Je m'attendais à soutenir un combat terrible,

mais la malheureuse n'en pouvait plus : elle en était à son cinquième jour !

Alors les paroles de Wolfgang me revinrent en mémoire : « Une fois l'âme animale éteinte, l'âme végétale aura le dessus... les cheveux et les ongles poussent sous terre... et la mousse verte... l'usnée prend racine dans les interstices du crâne... » Je me représentai la vieille réduite à cet état... son crâne couvert de lichen moisi... et moi, couché près d'elle... nos âmes filant leur végétation humide l'une près de l'autre, dans le silence !

Cette image s'empara tellement de mon esprit, que je ne sentais plus les étreintes de la faim. Étendu contre le mur, les yeux tout grands ouverts, je regardais devant moi sans rien voir.

Et comme j'étais ainsi, plus mort que vif, une vague lueur se promena dans les ténèbres... Je levai les yeux... La face pâle de Wolfgang se penchait au soupirail... Il ne riait pas... il ne paraissait éprouver ni joie, ni satisfaction, ni remords : il m'observait !

Oh ! que cette figure me fit peur !... S'il avait

ri, s'il avait joui de sa vengeance, j'aurais espéré le fléchir... mais il observait !

Nous restâmes ainsi les yeux fixés l'un sur l'autre... moi frappé d'épouvante ; lui froid, calme, attentif, comme en face d'un objet inerte. L'insecte percé d'une aiguille, qu'on observe au microscope, s'il pense, s'il comprend l'œil de l'homme, doit avoir de ces visions-là.

Il fallait mourir pour satisfaire la curiosité d'un monstre... Je compris que la prière serait inutile et je ne dis rien.

Après avoir regardé de la sorte, le maniaque, sans doute content de ses observations, tourna la tête pour observer la vieille. Je suivis machinalement la direction de son regard. Ce que je vis n'a pas d'expression dans la langue humaine : une tête hâve, amaigrie, les membres recoquillés et si aigus, qu'ils semblaient devoir percer les haillons qui les couvraient... Quelque chose d'informe, d'affreux... une tête de mort, les cheveux épars autour du crâne comme de grandes herbes desséchées, et, au milieu de tout cela, des yeux brillants allumés par la fièvre... et deux

longues dents jaunes.

Chose épouvantable, je distinguai deux limaçons déjà étendus sur ce squelette... Et quand j'eus vu tout cela sous le pâle rayon de la lampe, tombant comme un fil au milieu des ténèbres... alors, fermant les yeux avec un trouble convulsif, je me dis en moi-même : « Voilà comme je serai dans cinq jours ! »

Lorsque je rouvris les yeux, la lampe s'était retirée :

– Wolfgang, m'écriai-je, Dieu est au-dessus de nous... Dieu nous voit... Wolfgang... malheur aux monstres !

Le reste de la nuit se passa dans l'épouvante.

Après avoir rêvé de nouveau, dans le délire de la fièvre, aux chances qui me restaient d'échapper, n'en trouvant aucune, tout à coup je pris la résolution de mourir, et cette résolution me procura quelques instants de calme. Je repassai dans mon esprit les arguments de Hâsenkopf relatifs à l'immortalité de l'âme, et, pour la première fois, je leur trouvai une force

invincible :

– Oui, m'écriai-je, le passage en ce monde n'est qu'un temps d'épreuve ; l'injustice, la cupidité, les plus funestes passions dominent le cœur de l'homme... Le faible est écrasé par le fort... le pauvre par le riche... La vertu n'est qu'un mot sur terre... mais tout rentre dans l'ordre après la mort. Dieu voit l'injustice dont je suis victime, il me tiendra compte des souffrances que j'endure... il me pardonnera mes appétits déréglés, mon amour excessif de la bonne chère... Avant de m'admettre dans son sein, il a voulu me purifier par un jeûne rigoureux... J'offre mes souffrances au Seigneur... etc., etc.

Cependant, il faut vous l'avouer, mes chers amis, malgré ma contrition profonde, le regret de la brasserie et de mes joyeux camarades, de cette bonne existence qui s'écoulait au milieu des chansons et du bon vin, me fit exhaler bien des soupirs. J'entendais la crépitation de la friture dans la poêle, le glouglou des bouteilles, le cliquetis des canettes, et mon estomac gémissait comme une personne vivante : il formait en

quelque sorte un être à part dans mon être, et protestait contre les arguments philosophiques de Hâsenkopf.

La pire de mes souffrances était la soif... elle était intolérable à ce point que je humais le salpêtre de la muraille pour me rafraîchir.

Quand le jour parut à la lucarne, vague, incertain, j'eus tout à coup un accès de fureur inouï :

« Le scélérat est là, me disais-je, il a du pain... une cruche d'eau... il boit ! »

Alors je me le représentais levant sa grande cruche à ses lèvres... Il me semblait voir des torrents d'eau passer lentement par sa gorge... C'était un fleuve délicieux qui coulait... coulait à n'en plus finir... et je voyais le gosier du misérable se gonfler d'aise... monter, descendre voluptueusement... son estomac se remplir. La colère, le désespoir, l'indignation s'emparèrent de moi, et je me pris à bégayer, en courant autour du bouge :

– De l'eau !... de l'eau !... de l'eau !...

Et la vieille, se ranimant, répétait derrière moi comme une folle :

– De l'eau !... de l'eau !... de l'eau !...

Elle me suivait en rampant... Ses haillons s'agitaient : l'enfer n'a rien de plus terrible.

Au milieu de cette scène, la face blême de Wolfgang apparut pour la troisième fois au soupirail. Il était environ huit heures. Alors, m'arrêtant, je lui dis :

– Wolfgang... écoute... laisse-moi boire seulement une gorgée de ta cruche... et je te permets de me laisser mourir de faim... Je ne t'en ferai pas de reproche !

Et je pleurai.

– C'est pourtant trop barbare, repris-je, ce que tu fais là... Ton âme immortelle en répondra devant Dieu... Encore, pour cette vieille... C'est comme tu disais judicieusement, expérimenter *in anima vili*... Mais moi, j'ai étudié... et je trouve ton système fort beau... Je suis digne de te comprendre... Je t'admire... Laisse-moi seulement prendre une gorgée d'eau... Qu'est-ce que cela te

fait ? – On n'a jamais vu d'aussi sublime conception que la tienne... Il est certain que les trois âmes existent... Oui, je veux le proclamer... Je serai ton plus ferme adhérent... Est-ce que tu ne veux pas me laisser prendre une seule gorgée d'eau ?

Lui, sans répondre, se retira.

Mon exaspération, alors, ne connut plus de bornes... Je m'élançai contre le mur à me briser les membres... J'apostrophai le misérable dans les termes les plus durs...

Au milieu de cette fureur, je m'aperçus tout à coup que la vieille s'était affaissée sur elle-même, et l'idée me vint de boire son sang. Le besoin extrême porte l'homme à des excès qui font frémir ; c'est alors que se réveille la bête féroce, et que tout sentiment de justice, de bienveillance, s'efface devant l'instinct de la conservation.

« À quoi lui sert-il d'avoir du sang, me dis-je ? ne doit-elle pas bientôt périr ? Si je tarde, tout son sang sera desséché ! »

Des flammes rouges me passèrent devant les

yeux ; heureusement, comme je me baissais vers la pauvre vieille, les forces m'abandonnèrent et je tombai près d'elle, la face dans ses haillons, évanoui.

Combien de temps dura cette absence de tout sentiment ? je l'ignore, mais j'en fus tiré par une circonstance bizarre, dont le souvenir restera toujours empreint dans mon esprit : j'en fus tiré par le hurlement plaintif d'un chien... ce hurlement si faible... si pitoyable... si poignant... ces cris plus attendrissants que la plainte même de l'homme, et qu'on ne peut entendre sans souffrir. Je me relevai la face baignée de larmes, ne sachant d'où venaient ces plaintes, si conformes à ma propre douleur... Je prêtais l'oreille... et jugez de ma stupeur, lorsque je reconnus que c'était moi-même qui gémissais ainsi sans le vouloir...

À partir de ce moment, toute espèce de souvenir s'efface de ma mémoire. Ce qu'il y a de certain, c'est que je restai deux jours encore dans la fosse, sous l'œil du maniaque, dont l'enthousiasme, en voyant triompher son idée, fut

tel, qu'il n'hésita point à convoquer plusieurs de nos philosophes, pour jouir de leur admiration.

Six semaines après, je me réveillai dans ma petite chambre de la rue du Plat-d'Étain, entouré de mes camarades, qui me félicitèrent d'avoir échappé à cette leçon de philosophie transcendante.

Ce fut un moment pathétique lorsque Ludwige Brêmer m'apporta le miroir, et que, me voyant plus maigre que Lazarus au sortir de sa tombe, je ne pus me défendre de verser des larmes.

La pauvre Catherine Wogel avait rendu l'âme.

Quant à moi, je faillis conserver une gastrite chronique pour le reste de mes jours ; mais, grâce à ma bonne constitution... grâce surtout aux soins du Dr Aloïus Kilian, j'ai recouvré ma bonne santé d'autrefois. Je me plais à rendre cet hommage à M. Kilian... Il a fait un véritable chef-d'œuvre, en ressuscitant mon estomac délabré par le jeûne.

Il est inutile d'ajouter que la justice fit main basse sur ce misérable Wolfgang ; mais au lieu de

le pendre, selon ses mérites, après six mois de procédure, il fut établi que cet être abominable entraînait dans la catégorie des fous mystiques... la plus dangereuse de toutes. En conséquence, on le relégua dans un cabanon de Klingenstein¹, où les visiteurs peuvent encore l'entendre dissertar d'une voix brève et péremptoire sur les trois âmes : Il accuse l'humanité d'ingratitude, et prétend qu'il serait juste de lui élever des statues pour sa magnifique découverte.

¹ Asile d'aliénés en Bavière rhénane.

L'araignée-crabe

Les eaux thermales de Spinbronn, situées dans le Hundsrück, à quelques lieues de Piermesens, jouissaient autrefois d'une magnifique réputation. Tous les goutteux, tous les graveleux de l'Allemagne s'y donnaient rendez-vous : l'aspect sauvage du pays ne les rebutait pas. On se logeait dans de jolies maisonnettes au fond du défilé ; on se baignait dans la cascade, qui tombe en larges nappes d'écume de la cime de rochers ; on buvait une ou deux carafes d'eau minérale par jour, et le docteur de l'endroit, Daniel Hâselnoss, qui distribuait ses ordonnances en grande perruque et habit marron, faisait d'excellentes affaires.

Aujourd'hui, les eaux de Spinbronn ne figurent plus au *Codex* ; on ne voit plus, dans ce pauvre village, que de misérables bûcherons, et, chose triste à dire, le Dr Hâselnoss est parti !

Tout cela résulte d'une suite de catastrophes fort étranges, que le conseiller Brêmer, de Pirmesens, me racontait l'autre soir.

– Vous saurez, maître Frantz, me dit-il, que la source de Spinbronn sort d’une espèce de caverne, haute d’environ cinq pieds et large de douze à quinze ; l’eau a soixante-sept degrés centigrades de chaleur... elle est saline. Quant à la caverne, toute couverte audehors de mousse, de lierre et de broussailles, on n’en connaît pas la profondeur, attendu que les exhalaisons thermales empêchent d’y pénétrer.

» Cependant, chose singulière, on avait remarqué, dès le siècle dernier, que des oiseaux des environs, des grives, des tourterelles, des éperviers, s’y engouffraient à plein vol, et l’on ne savait à quelle influence mystérieuse attribuer cette particularité.

» En 1801, à la saison des eaux, par une circonstance encore inexplicquée, la source devint plus abondante, et les baigneurs qui se promenaient au bas, sur la pelouse, virent tomber de la cascade un squelette humain blanc comme la neige.

» Vous jugez, maître Frantz, de l’effroi général ; on crut naturellement qu’un meurtre

avait été commis les années précédentes à Spinbronn, et qu'on avait jeté le corps de la victime dans la source... Mais le squelette ne pesait pas plus de douze livres, et Hâselnoss en conclut qu'il devait avoir séjourné dans le sable plus de trois siècles, pour être réduit à cet état de dessiccation.

» Ce raisonnement, très plausible, n'empêcha pas une foule de baigneurs d'être désolés d'avoir bu de l'eau saline et de partir avant la fin du jour ; les plus véritablement goutteux et graveleux se consolèrent... Mais la débâcle continuant, tout ce que la caverne renfermait de débris, de limon et de détritrus fut dégorgé les jours suivants ; un véritable ossuaire descendit de la montagne : des squelettes d'animaux de toute sorte... de quadrupèdes, d'oiseaux, de reptiles... bref, tout ce qui se pouvait concevoir de plus horrible.

» Hâselnoss fit paraître aussitôt un opuscule, pour démontrer que tous ces ossements provenaient d'un monde antédiluvien ; que c'étaient des ossements fossiles accumulés là dans une sorte d'entonnoir pendant le déluge

universel... c'est-à-dire quatre mille ans avant le Christ, et que, par conséquent, on pouvait les considérer comme de véritables pierres, et qu'il ne fallait pas s'en dégoûter... Mais son ouvrage avait à peine rassuré les goutteux, qu'un beau matin, le cadavre d'un renard, puis celui d'un épervier avec toutes ses plumes, tombèrent de la cascade.

» Impossible de soutenir que ces restes étaient antérieurs au déluge... Aussi le dégoût fut-il si grand, que chacun s'empessa de faire son paquet et d'aller prendre les eaux ailleurs. « Quelle infamie ! s'écriaient les belles dames... Quelle horreur !... Voilà donc d'où provenait la vertu de ces eaux minérales... Ah ! plutôt périr de la gravelle, que de continuer un tel remède ! »

» Au bout de huit jours, il ne restait plus à Spinbronn qu'un gros Anglais, à la fois chiragre¹ et podagre, qui se faisait appeler Sir Thomas Hawerburch, commodore... et qui menait grand train, selon l'habitude des sujets britanniques en

¹ Affligé de la goutte aux mains.

pays étranger.

» Ce personnage, gros et gras, le teint fleuri, mais les mains littéralement nouées par la goutte, aurait bu du bouillon de squelette pour se guérir de son infirmité. Il rit beaucoup de la désertion des autres malades et s'installa dans le plus joli chalet, à mi-côte, annonçant le dessein de passer l'hiver à Spinbronn. »

Ici le conseiller Brêmer absorba lentement une ample prise de tabac, comme pour ranimer ses souvenirs ; il secoua du bout des ongles son jabot de fines dentelles, et poursuivit :

– Cinq ou six ans avant la révolution de 1789, un jeune médecin de Pirmesens, nommé Christian Weber était parti pour Saint-Domingue dans l'espoir d'y faire fortune. Il avait effectivement amassé quelque cent mille livres dans l'exercice de sa profession, lorsque la révolte des nègres éclata.

» Je n'ai pas besoin de vous rappeler les traitements barbares que subirent nos malheureux compatriotes à Haïti. Le Dr Weber eut le bonheur d'échapper au massacre et de sauver une partie de

sa fortune. Il voyagea dès lors dans l'Amérique du Sud et notamment dans la Guyane française. En 1801, il revint à Pirmesens et fut s'établir à Spinbronn, où le Dr Hâselnoss lui céda sa maison et sa clientèle défunte.

» Christian Weber amenait avec lui une vieille négresse appelée Agathe : une affreuse créature, le nez épaté, les lèvres grosses comme le poing, la tête enveloppée d'un triple étage de foulards aux couleurs tranchantes. Cette pauvre vieille adorait le rouge ; elle avait des boucles d'oreilles en anneaux qui lui tombaient jusque sur les épaules, et les montagnards du Hundsrück venaient la contempler de six lieues à la ronde.

» Quant au Dr Weber, c'était un homme grand, sec, invariablement vêtu d'un habit bleu de ciel à queue de morue et de culottes de peau de daim. Il portait un chapeau de paille flexible et des bottes à retroussis jaune clair, sur le devant desquelles pendaient deux glands d'argent.

» Il causait peu ; son rire avait quelque chose du tic nerveux, et ses yeux gris, d'habitude calmes et méditatifs, brillaient d'un éclat

singulier à la moindre apparence de contradiction. Chaque matin, il faisait un tour de promenade dans la montagne, laissant aller son cheval à l'aventure et sifflotant, toujours sur le même ton, je ne sais quel air de chanson nègre. Enfin, cet original avait rapporté de Haïti, une quantité de cartons pleins d'insectes bizarres... les uns noirs et mordorés, gros comme des œufs ; les autres petits et scintillants comme des étincelles. Il semblait y tenir beaucoup plus qu'à ses malades, et, de temps en temps, en revenant de ses promenades, il rapportait quelques papillons piqués sur la coiffe de son chapeau.

» À peine établi dans la vaste maison de Hâselnoos, il en peupla la basse-cour d'oiseaux étranges, d'oies de Barbarie aux joues écarlates, de pintades, et d'un paon blanc, perché d'habitude sur le mur du jardin, et qui partageait, avec la négresse, l'admiration des montagnards.

» Si j'entre dans ces détails, maître Frantz, c'est qu'ils me rappellent ma première jeunesse ; le Dr Christian se trouvait être à la fois mon cousin et mon tuteur, et dès son retour en

Allemagne, il était venu me prendre et m'installer chez lui à Spinbronn. La noire Agathe m'inspira bien d'abord quelque frayeur, je ne pus me faire que difficilement à sa physionomie hétéroclite, mais elle était si bonne femme, elle savait si bien confectionner les pâtés aux épices, elle fredonnait de sa voix gutturale de si étranges chansonnettes en faisant claquer ses doigts, et levant tour à tour ses grosses jambes en cadence, que je finis par la prendre en bonne amitié.

» Le Dr Weber s'était naturellement lié avec Sir Thomas Hawerburch, lequel représentait à lui seul le plus clair de sa clientèle, et je ne tardai pas à m'apercevoir que ces deux originaux avaient ensemble de longs conciliabules. Ils s'entretenaient de choses mystérieuses, de transmissions de fluides et se livraient à de certains gestes bizarres, qu'ils avaient observés l'un et l'autre dans leurs voyages : Sir Thomas en Orient et mon tuteur en Amérique. Cela m'intriguait beaucoup. Comme il arrive aux enfants, j'étais toujours à l'affût de ce que l'on paraissait vouloir me cacher ; mais désespérant à la fin de ne rien découvrir, je pris le parti

d'interroger Agathe, et la pauvre vieille, après m'avoir fait promettre de n'en rien dire, m'avoua que mon tuteur était sorcier.

» Du reste, le Dr Weber exerçait une influence singulière sur l'esprit de la négresse, et cette femme, d'habitude si gaie et toujours prête à s'amuser d'un rien, tremblait comme une feuille, quand par hasard les yeux gris de son maître s'arrêtaient sur elle.

» Tout ceci, maître Frantz, ne semble avoir aucun rapport avec les sources de Spinbronn... Mais attendez, attendez... vous verrez par quel singulier concours de circonstances mon histoire s'y rapporte.

» Je vous ai dit que des oiseaux s'élançaient dans la caverne, et même d'autres animaux plus grands. Après le départ définitif des baigneurs, quelques vieux habitants du village se rappelèrent qu'une jeune fille nommée Loïsa Müller, qui habitait avec sa vieille grand-mère infirme une maisonnette, au versant de la côte, avait disparu subitement, il y avait de cela une cinquantaine d'années. Elle était partie un matin pour chercher

de l'herbe dans la forêt, et depuis on n'avait plus eu de ses nouvelles... Seulement, trois ou quatre jours plus tard, des bûcherons qui descendaient de la montagne avaient trouvé sa faucille et son tablier à quelques pas de la caverne.

» Dès lors il fut évident pour tout le monde que le squelette tombé de la cascade, et sur lequel Hâselnoss avait fait de si belles phrases, n'était autre que celui de Loïsa Müller... La pauvre jeune fille avait sans doute été attirée dans le gouffre, par l'influence mystérieuse que subissaient presque journellement des êtres plus faibles !

» Cette influence, quelle était-elle ? Nul ne le savait. Mais les habitants de Spinbronn, superstitieux comme tous les montagnards, prétendirent que le diable habitait la caverne et la terreur se répandit dans les environs.

» Or, un après-midi du mois de juillet 1802, mon cousin opérait un nouveau classement de ses insectes dans ses cartons. Il en avait pris plusieurs d'assez curieux la veille. J'étais près de lui, tenant d'une main la bougie allumée, et de l'autre l'aiguille que je faisais rougir.

» Sir Thomas, assis, la chaise renversée contre le bord d'une fenêtre, les pieds sur un tabouret, nous regardait faire et fumait un cigare d'un air rêveur.

» J'étais fort bien avec Sir Thomas Hawerburch, et je l'accompagnais chaque jour au bois dans sa calèche... Il se plaisait à m'entendre bavarder en anglais, et voulait faire de moi, disait-il, un véritable gentleman.

» Quand il eut étiqueté tous ses papillons, le Dr Weber ouvrit enfin la boîte de ses plus gros insectes, et dit : « J'ai pris hier un magnifique cerf-volant, le grand *lucanus cervus* des chênes du Hartz. Il a cette particularité que la serre droite se bifurque en cinq branches... C'est un sujet rare. »

» En même temps, je lui présentai l'aiguille, et comme il perçait l'insecte avant de le fixer sur le liège, Sir Thomas, jusqu'alors impassible, se leva, et, s'approchant d'un carton, il se prit à considérer *l'araignée-crabe* de la Guyane, avec un sentiment d'horreur qui se peignait d'une manière frappante sur sa grosse figure vermeille.

« Voilà bien, s'écria-t-il, l'œuvre la plus affreuse de la création... Rien qu'à la voir... je me sens frémir ! »

» En effet, une pâleur subite se répandit sur sa face. « Bah ! dit mon tuteur, tout cela n'est que préjugé d'enfance... On a entendu crier sa nourrice... on a eu peur... et l'impression vous est restée. Mais si vous considérez l'araignée avec un fort microscope, vous seriez émerveillé du fini de ses organes, de leur disposition admirable, de leur élégance même. – Elle me dégoûte, interrompit le commodore brusquement... pouah !... »

» Il s'était retourné sur les talons : « Oh ! je ne sais pourquoi, fit-il, l'araignée m'a toujours glacé le sang ! »

» Le Dr Weber se prit à rire, et moi, qui partageais le sentiment de Sir Thomas, je m'écriai : « Oui, cousin, vous devriez sortir de la boîte cette vilaine bête... elle est dégoûtante... elle dépasse toutes les autres... – Petit animal, me dit-il, tandis que ses yeux scintillaient, qui vous force de la regarder ? Si cela ne vous plaît pas, allez

vous promener ailleurs. »

» Évidemment, il se fâchait ; et Sir Thomas, qui se trouvait alors devant la fenêtre à contempler la montagne, se tournant tout à coup, vint me prendre par la main, et me dit d'un accent plein de bonté : « Votre tuteur, Frantz, tient à son araignée... Nous aimons mieux les arbres... la verdure... Allons faire un tour de promenade. – Oui, allez, s'écria le docteur, et revenez pour le souper, à six heures. »

» Puis élevant la voix : « Sans rancune, Sir Hawerburch. »

» Le commodore se retourna en riant, et nous montâmes dans sa voiture, qui l'attendait comme d'habitude devant la porte de la maison.

» Sir Thomas voulut conduire lui-même et congédia son domestique. Il me fit prendre place près de lui sur le même siège, et nous partîmes pour Rothalps.

» Pendant que la voiture montait lentement le sentier sablonneux, une tristesse invincible s'empara de mon âme. Sir Thomas, de son côté,

était grave. Il s'aperçut de ma tristesse et me dit : « Vous n'aimez pas les araignées, Frantz, ni moi non plus. Mais, grâce au ciel, il n'y en a pas de dangereuses dans ce pays. *L'araignée-crabe* que votre tuteur a dans sa boîte vient de la Guyane française. Elle habite les grandes forêts marécageuses constamment remplies de vapeurs chaudes, d'exhalaisons brûlantes ; il lui faut cette température pour vivre. Sa toile, ou pour mieux dire son vaste épervier, enveloppe tout un fourré. Elle y prend des oiseaux, comme nos araignées prennent des mouches. Mais chassez de votre esprit ces dégoûtantes images, et buvez un coup de mon vieux bourgogne. »

» Alors, se retournant, il souleva le couvercle de la seconde banquette, et retira de la paille une sorte de gourde, dont il me versa dans un gobelet de cuir une pleine rasade.

» Quand j'eus bu, toute ma bonne humeur revint et je me pris à rire de ma frayeur.

» La voiture, attelée d'un petit cheval des Ardennes maigre et nerveux comme une chèvre, grimpait le sentier presque à pic. Des milliards

d'insectes bourdonnaient dans les bruyères. À notre droite, à cent pas au plus, s'étendait au-dessus de nous la lisière sombre des forêts du Rothalps, dont les profondeurs ténébreuses, pleines de ronces et d'herbes folles, laissaient voir de loin en loin quelques éclaircies inondées de lumière. À notre gauche, tombait le ruisseau de Spinbronn, et, plus nous montions, plus les nappes argentées flottant dans l'abîme se teignaient d'azur, et redoublaient leur bruit de cymbales.

» J'étais captivé par ce spectacle. Sir Thomas, renversé sur le siège, les genoux à la hauteur du menton, s'abandonnait à ses rêveries habituelles, tandis que le cheval, travaillant des pieds et penchant la tête sur le poitrail, pour faire contrepoids à la voiture, nous suspendait en quelque sorte au flanc du roc. Bientôt cependant nous atteignîmes une pente moins rapide : le pâquis des Chevreuils entouré d'ombres tremblotantes... J'avais eu toujours la tête tournée et les yeux perdus dans l'immense perspective... À l'apparition des ombres, je me retournai et nous vis à cent pas de la caverne de Spinbronn.

Les broussailles environnantes étaient d'un vert magnifique, et la source qui, avant de tomber du plateau, s'étend sur un lit de sable et de cailloux noirs, était si limpide qu'on l'aurait cru glacée, si de pâles vapeurs n'eussent couvert sa surface.

» Le cheval venait de s'arrêter de lui-même pour respirer ; Sir Thomas, se levant, promena quelques secondes ses regards sur le paysage : « Comme tout est calme », dit-il.

» Puis après un instant de silence : « Si vous n'étiez pas là, Frantz, je me baignerais volontiers dans le bassin. – Mais, commodore, lui dis-je, pourquoi ne vous baigneriez-vous pas ? Je puis très bien aller faire un petit tour aux environs... Il y a sur la montagne voisine un grand pâquis tout plein de fraises... Je vais en cueillir un bouquet... Dans une heure, je serai de retour. – Hé ! je veux bien, Frantz... c'est une bonne idée... Le Dr Weber prétend que je bois trop de bourgogne... Il faut combattre le vin par l'eau minérale... Ce petit lit de sable me plaît. »

» Alors, ayant mis tous deux pied à terre, il attacha le cheval au tronc d'un petit bouleau et

me salua de la main comme pour me dire :
« Vous pouvez partir. »

» Je le vis s'asseoir sur la mousse et tirer ses bottes... Comme je m'éloignais, il se retourna en me criant : « Dans une heure, Frantz ! »

» Ce furent ses dernières paroles.

» Une heure après je revenais à la source. Le cheval, la voiture et les habits de Sir Thomas s'offrirent seuls à mes regards. Le soleil baissait. Les ombres s'allongeaient. Pas une chanson d'oiseau sous le feuillage... pas un bruissement d'insecte dans les hautes herbes... Un silence de mort planait sur la solitude ! Ce silence m'effraya... Je montai sur le rocher qui domine la caverne ; je regardai à droite et à gauche... Personne ! J'appelai... Pas de réponse ! Le bruit de ma voix, répété par les échos, me faisait peur... La nuit tombait lentement... Une angoisse indéfinissable m'oppressait... Tout à coup l'histoire de la jeune fille disparue me revint à l'esprit ; et je me pris à descendre en courant, mais, arrivé devant la caverne, je m'arrêtai saisi d'une terreur inexprimable : en jetant un regard

dans l'ombre noire de la source, je venais de découvrir deux points rouges immobiles... puis de grandes lignes s'agitant d'une façon bizarre au milieu des ténèbres, et cela à une profondeur où peut-être nul œil humain n'avait encore pénétré. La peur donnait à ma vue, à tous mes organes une subtilité de perception inouïe ! Pendant quelques secondes, j'entendis très distinctement une cigale entonner sa complainte du soir sur la lisière du bois, un chien aboyer au loin, bien loin, dans la vallée... Puis mon cœur, un instant comprimé par l'émotion, se prit à battre avec fureur et je n'entendis plus rien !

» Alors, poussant un cri horrible, je m'enfuis, abandonnant le cheval... la voiture... En moins de vingt minutes, bondissant par-dessus les rochers, les broussailles, j'avais atteint le seuil de notre maison, et je criais d'une voix étouffée : « Courez !... courez !... Sir Hawerburch est mort !... Sir Hawerburch est dans la caverne !... »

» Après ces mots, prononcés en présence de mon tuteur, de la vieille Agathe et de deux ou trois personnes invitées ce soir-là par le docteur,

je m'évanouis. J'ai su depuis que pendant une heure j'avais eu le délire.

» Tout le village était parti à la recherche du commodore... Christian Weber les avait entraînés... À dix heures du soir, toute cette foule revenait, ramenant la voiture, et sur la voiture les habits de Sir Hawerburch. Ils n'avaient rien découvert... Impossible de faire dix pas dans la caverne sans être suffoqué.

» Pendant leur absence, Agathe et moi nous étions restés assis dans l'angle de la cheminée... Moi, bégayant de terreur des mots incohérents ; elle, les mains croisées sur les genoux, les yeux tout grands ouverts, allant de temps en temps à la fenêtre pour voir ce qui se passait, car on voyait du pied de la montagne les flambeaux courir par les bois... On entendait les voix rauques, lointaines, s'appeler l'une l'autre dans la nuit.

» À l'approche de son maître, Agathe se prit à trembler. Le docteur entra brusquement... pâle... les lèvres serrées... le désespoir empreint sur la face... Une vingtaine de bûcherons le suivaient en tumulte, avec leurs grands feutres à larges

bords... leurs figures hâlées... agitant les débris de leurs torches. À peine dans la salle, les yeux étincelants de mon tuteur semblèrent chercher quelque chose... il aperçut la négresse, et sans qu'un mot eût été échangé entre eux, la pauvre femme se prit à crier : « Non ! non ! je ne veux pas ! – Et moi ! je veux ! » répliqua le docteur d'un accent dur.

» On eût dit que la négresse venait d'être saisie par une puissance invincible. Elle frissonna des pieds à la tête, et Christian Weber lui désignant un siège, elle s'y assit avec la rigidité cadavérique.

» Tous les assistants, témoins de ce spectacle épouvantable, bonnes gens aux mœurs primitives et grossières, mais pleins de sentiments pieux, se signèrent, et moi qui ne connaissais pas alors, même de nom, la terrible puissance magnétique de la volonté, je me pris à trembler, croyant qu'Agathe était morte.

» Christian Weber s'était approché de la négresse, et lui passant la main sur le front d'un geste rapide : « Y êtes-vous ? fit-il. – Oui, maître.

– Sir Thomas Hawerburch ?»

» À ces mots, elle eut un nouveau tressaillement... « Le voyez-vous ? – Oui... oui... fit-elle d'une voix étranglée... Je le vois ! – Où est-il ? – Là-haut... au fond de la caverne... mort ! – Mort ! dit le docteur... Comment ? – L'araignée... Oh ! l'araignée-crabe... Oh ! – Calmez votre agitation, fit le docteur tout pâle, dites-nous clairement... – L'araignée-crabe le tient à la gorge... il est là... dans le fond... sous la roche... enveloppé de liens... Ah !... »

» Christian Weber promena un regard froid sur les assistants, qui, penchés en cercle, les yeux hors de la tête, écoutaient... et je l'entendis murmurer : « C'est horrible !... horrible !... »

» Puis il reprit : « Vous le voyez ? – Je le vois... – Et l'araignée... est-elle grosse ? – Oh ! maître, jamais... jamais je n'en ai vu d'aussi grosse... ni sur les bords du Mocariss... ni dans les terres basses de Konanama... Elle est grosse comme ma tête !... »

» Il y eut un long silence. Tous les assistants se regardaient, la face livide, les cheveux

hérissés. Christian Weber, seul, paraissait calme ; ayant passé plusieurs fois les mains sur le front de la négresse, il reprit : « Agathe, racontez-nous comment la mort a frappé Sir Hawerburch. – Il se baignait dans le bassin de la source... L'araignée le voyait par derrière, le dos nu. Elle avait faim, depuis longtemps elle jeûnait ; elle le voyait, les bras sur l'eau. Tout à coup, elle sortit comme l'éclair, et planta ses griffes autour du cou du commodore, qui cria : « Oh ! oh ! mon Dieu ! » Elle le piqua et s'enfuit. Sir Hawerburch s'affaissa dans l'eau et mourut. Alors, l'araignée revint et l'entoura de son filet, et il nagea doucement, doucement, jusqu'au fond de la caverne. Elle tirait le fil. Maintenant il est tout noir. »

» Le docteur, se retournant vers moi, qui ne me sentais plus d'épouvante : « Est-il vrai, Frantz, que le commodore se soit baigné ? – Oui, cousin. – À quelle heure ? – À quatre heures. – À quatre heures... il faisait très chaud, n'est-ce pas ? – Oh ! oui ! – C'est bien cela... fit-il en se frappant le front... Le monstre a pu sortir sans crainte... »

» Il prononça quelques paroles inintelligibles, puis regardant les montagnards : « Mes amis, s'écria-t-il, voilà d'où provient cette masse de débris... de squelettes... qui a jeté l'épouvante parmi les baigneurs... Voilà ce qui vous a tous ruinés... c'est l'araignée-crabe !... Elle est là... blottie dans sa toile... et guettant sa proie du fond de la caverne !... Qui pourrait dire le nombre de ses victimes ?... »

» Et plein d'une sorte de fureur, il sortit en criant : « Des fascines !... des fascines !... »

» Tous les bûcherons le suivirent en tumulte.

» Dix minutes après, deux grosses voitures chargées de fagots remontaient lentement la côte. Une longue file de bûcherons, les reins courbés, la hache sur l'épaule, les suivaient au milieu de la nuit sombre. Mon tuteur et moi nous marchions en avant, tenant les chevaux par la bride, et la lune mélancolique éclairait vaguement cette marche funèbre. De temps en temps, les roues grinçaient, puis les voitures soulevées par les aspérités rocheuses du chemin, retombaient dans l'ornière avec de lourds cahots.

» À l'approche de la caverne, sur le pâquis des Chevreuils, notre cortège fit halte... Les torches furent allumées, et la foule s'avança vers le gouffre. L'eau limpide, coulant sur le sable, reflétait la flamme bleuâtre des torches épineuses, dont les rayons éclairaient la cime des noirs sapins penchés sur le roc. « C'est ici qu'il faut décharger, dit alors le docteur. Il faut combler l'entrée de la caverne. »

» Et ce ne fut pas sans un sentiment d'épouvante, que chacun se mit en devoir d'exécuter ses ordres. Les fagots tombaient du haut des chars. Quelques piquets, plantés au-dessous de l'ouverture de la source, empêchaient l'eau de les entraîner.

» Vers minuit, l'ouverture de la caverne était littéralement fermée. L'eau, sifflant au-dessous, s'enfuyait à droite et à gauche sur la mousse. Les fascines supérieures étaient parfaitement sèches ; alors le Dr Weber, s'emparant d'une torche, y mit lui-même le feu. Et la flamme, courant de brindille en brindille avec des pétilllements de colère, s'élança bientôt vers le ciel, chassant

devant elle des nuages de fumée.

» C'était un spectacle étrange et sauvage, que ces grands bois aux ombres tremblotantes éclairés de la sorte.

» La caverne dégorgeait une fumée noire qui ne cessait de se renouveler et d'en sortir. Tout autour, les bûcherons, sombres, immobiles, attendaient, les yeux fixés sur l'ouverture... et moi-même, bien que la peur me fît trembler des pieds à la tête, je ne pouvais en détacher mes regards.

» Il y avait bien un quart d'heure que nous attendions, et le Dr Weber commençait à s'impatienter, lorsqu'un objet noir... aux longues pattes crochues, apparut tout à coup dans l'ombre et se précipita vers l'ouverture...

» Un cri général retentit autour du bûcher.

» L'araignée, chassée par le brasier, rentra dans son antre... puis, sans doute étouffée par la fumée, elle revint à la charge et s'élança jusqu'au milieu de la flamme. Ses longues pennes se recoquillèrent... Elle était grosse comme ma tête,

et d'un rouge violet... On aurait dit une vessie pleine de sang !...

» Un des bûcherons, craignant de la voir franchir le foyer, lui jeta sa hache et l'atteignit si bien, que le sang couvrit un instant le feu tout autour d'elle... Mais bientôt la flamme se ranima plus vive au-dessous et consuma l'horrible insecte !

» Tel est, maître Frantz, l'étrange événement qui a détruit la belle réputation dont jouissaient autrefois les eaux de Spinbronn. Je puis vous certifier l'exactitude scrupuleuse de mon récit... Mais quant à vous en donner l'explication, cela me serait impossible... Toutefois, permettez-moi de vous dire qu'il ne semble pas absurde d'admettre que des insectes, soumis à la température élevée de certaines eaux thermales, qui leur procurent les mêmes conditions d'existence et de développement que les climats brûlants de l'Afrique et de l'Amérique du Sud, puissent atteindre à des grosseurs fabuleuses... C'est même cette chaleur extrême, qui nous rend compte de l'exubérance inouïe de la création

antédiluvienne !

» Quoi qu'il en soit, mon tuteur jugeant qu'il serait impossible, après cet événement, de ressusciter les eaux de Spinbronn, revendit la maison de Hâselnoss, pour retourner en Amérique avec sa négresse et ses collections. Moi, je fus mis en pension à Strasbourg, où je restai jusqu'en 1809.

» Les grands événements politiques de l'époque absorbant alors l'attention de l'Allemagne et de la France, le fait que je viens de vous raconter passa complètement inaperçu. »

L'héritage de l'oncle Christian

À la mort de mon digne oncle Christian Hâas, bourgmestre de Lauterbach, j'étais déjà maître de chapelle du grand-duc Yéri-Péter et j'avais quinze cents florins de fixe, ce qui ne m'empêchait pas, comme on dit, de tirer le diable par la queue.

L'oncle Christian, qui savait très bien ma position, ne m'avait jamais envoyé un kreutzer ; aussi ne pus-je m'empêcher de répandre des larmes en apprenant sa générosité posthume : j'héritais de lui, hélas !... deux cent cinquante arpents de bonnes terres, des vignes, des vergers, un coin de forêt et sa grande maison de Lauterbach.

« Cher oncle, m'écriai-je avec attendrissement, c'est maintenant que je vois toute la profondeur de votre sagesse, et que je vous glorifie de m'avoir serré les cordons de votre bourse. L'argent que vous m'auriez envoyé, où serait-il ?... Il serait au pouvoir des Philistins et des Moabites, tandis que, par votre prudence,

vous avez sauvé la patrie, comme Fabius Cunctator. Honneur à vous, cher oncle Christian, honneur à vous ! »

Ayant dit ces choses bien senties, et beaucoup d'autres non moins touchantes, je partis à cheval pour Lauterbach.

Chose bizarre ! le démon de l'avarice, avec lequel je n'avais jamais rien eu à démêler, faillit alors se rendre maître de mon âme :

« Kasper, me dit-il à l'oreille, te voilà riche !... Jusqu'à présent tu n'as poursuivi que de vains fantômes. L'amour, les plaisirs et les arts ne sont que de la fumée. Il faut être bien fou pour s'attacher à la gloire. Il n'y a de solide que les terres, les maisons et les écus placés sur première hypothèque. Renonce à tes illusions !... Recule tes fossés, arrondis tes champs, entasse tes écus, et tu seras honoré, respecté ; tu deviendras bourgmestre comme ton oncle, et les paysans, en te voyant passer, te tireront le chapeau d'une demi-lieue, disant : « Voilà monsieur Kasper Hâas, l'homme riche... le plus gros *herr* du pays ! »

Ces idées allaient et venaient dans ma tête, comme les personnages d'une lanterne magique, et je leur trouvais un air grave, raisonnable, qui me séduisait.

C'était en plein juillet ; l'alouette dévidait dans le ciel son ariette interminable, les moissons ondulaient dans la plaine, les tièdes bouffées de la brise m'apportaient le cri voluptueux de la caille et de la perdrix dans les blés ; le feuillage miroitait au soleil, la Lauter murmurait à l'ombre des grands saules vermoulus, et je ne voyais, je n'entendais rien de tout cela : je voulais être bourgmestre, j'arrondissais mon ventre, je soufflais dans mes joues et je murmurais en moi-même : « Voici monsieur Kasper Hâas qui passe... l'homme riche... le plus gros *herr* du pays ! Hue ! Bletz... hue ! »

Et ma petite jument galopait.

J'étais curieux d'essayer le tricorne et le grand gilet écarlate de maître Christian.

« S'ils me vont, me disais-je, à quoi bon en acheter d'autres ? »

Vers quatre heures de l'après-midi, le petit village de Lauterbach m'apparut au fond de la vallée, et ce n'est pas sans attendrissement que j'arrêtai les yeux sur la grande et belle maison de Christian Hâas, ma future résidence, le centre de mes exploitations et de mes propriétés. J'en admirai la situation pittoresque sur la grande route poussiéreuse, l'immense toiture de bardeaux grisâtres, les hangars couvrant de leurs vastes ailes les charrettes, les charrues et les récoltes ; et, derrière, la basse-cour, puis le petit jardin, le verger, les vignes à mi-côte, les prairies dans le lointain.

Je tressaillis d'aise à ce spectacle.

Et comme je descendais la grande rue du village, voilà que les vieilles femmes, le menton en casse-noisette, les enfants, la tête nue, ébouriffée, les hommes, coiffés du gros bonnet de loutre, la pipe à chaînette d'argent aux lèvres, voilà que toutes ces bonnes gens me contemplent et me saluent :

– Bonjour, monsieur Kasper ! bonjour, monsieur Hâas !

Et toutes les petites fenêtres se garnissent de figures émerveillées. Je suis déjà chez moi : il me semble toujours avoir été propriétaire, notable de Lauterbach ; ma vie de maître de chapelle n'est plus qu'un rêve, mon enthousiasme pour la musique, une folie de jeunesse ! – comme les écus vous modifient les idées d'un homme !

Cependant je fais halte devant la maison de M. le tabellion Becker. C'est lui qui détient mes titres de propriété et qui doit me les remettre. J'attache mon cheval à l'anneau de la porte, je saute sur le perron ; et le vieux scribe, sa tête chauve découverte, sa maigre échine revêtue d'une longue robe de chambre verte à grands ramages, s'avance sur le seuil pour me recevoir.

– Monsieur Kasper Hâas, j'ai bien l'honneur de vous saluer.

– Maître Becker, je suis votre serviteur.

– Donnez-vous la peine d'entrer, monsieur Hâas.

– Après vous, maître Becker, après vous.

Nous traversons le vestibule, et je découvre,

au fond d'une petite salle propre et bien aérée, une table confortablement servie, et, près de la table, une jeune personne fraîche, gracieuse, les joues enluminées du vermillon de la pudeur.

– Monsieur Kasper Hâas ! dit le vénérable tabellion.

Je m'incline.

– Ma fille Lothe ! ajoute le brave homme.

Et tandis que je sens se réveiller en moi mes vieilles inclinations d'artiste, que j'admire le petit nez rose, les lèvres purpurines, les grands yeux bleus de mademoiselle Lothe, sa taille légère, ses petites mains potelées, maître Becker m'invite à prendre place, disant qu'il m'attendait, que mon arrivée était prévue, et qu'avant d'entamer les affaires sérieuses, il était bon de se refaire un peu de la route, de se rafraîchir d'un verre de bordeaux, etc. ; toutes choses dont j'appréciai la justesse et que j'acceptai de grand cœur.

Nous prenons donc place. Nous causons de la belle nature. Je fais mes réflexions sur le vieux papa, je suppute ce qu'un tabellion peut gagner à

Lauterbach.

– Mademoiselle, me ferez-vous la grâce d'accepter une aile de poulet ?

– Monsieur, vous êtes bien bon ; avec plaisir.

Lothe baisse les yeux. Je remplis son verre, elle y trempe ses lèvres roses. Le papa est joyeux, il cause de chasse, de pêche :

– Monsieur Hâas va sans doute se mettre aux habitudes du pays ; nous avons des garennes bien peuplées, des rivières abondantes en truites. On loue les chasses de l'administration forestière. On passe ses soirées à la brasserie. Monsieur l'inspecteur des eaux et forêts est un charmant jeune homme. Monsieur le juge de paix joue supérieurement au whist, etc.

J'écoute... Je trouve délicieuse cette vie calme et paisible. Mademoiselle Lothe me paraît fort bien. Elle cause peu, mais son sourire est si bon, si naïf, qu'elle doit être aimante !

Enfin arrive le café... le kirsch-wasser... Mademoiselle Lothe se retire et le vieux scribe passe insensiblement de la fantaisie aux affaires

sérieuses. Il me parle des propriétés de mon oncle, et je prête une oreille attentive : pas de testament, pas un legs, pas d'hypothèque : tout est clair, net, régulier. « Heureux Kasper ! me dis-je, heureux Kasper ! »

Alors nous entrons dans le cabinet du tabellion pour la remise des titres. Cet air renfermé de bureau, ces grandes lignes de cartons, ces dossiers, tout cela dissipe les vaines rêveries de la fantaisie amoureuse. Je m'assieds dans un grand fauteuil, et maître Becker, l'air pensif, chausse ses lunettes de corne sur son long nez aquilin.

– Voici le titre de vos prairies de l'Eichmatt : vous avez là, monsieur Hâas, cent arpents de bonnes terres, les meilleures, les mieux irriguées de la commune ; on y fait deux et même trois fauchées par an : c'est un revenu de quatre mille francs. Voici le titre de votre vignoble de Sonnethâl : trente-cinq arpents de vigne ; vous faites là, bon an mal an, deux cents hectolitres de petit vin, qui se vend sur place de douze à quinze francs l'hectolitre. Les bonnes années compensent les mauvaises. Ceci, monsieur Hâas,

est le titre de votre forêt du Romelstein : elle contient de cinquante à soixante hectares de bois taillis en plein rapport. Ceci vous représente vos biens de Hacmatt, ceci vos pâturages de Thiefenthâl. Voici le titre de propriété de la ferme de Grünerwald, et voilà celui de votre maison de Lauterbach ; cette maison, la plus grande du village, date du XVI^e siècle.

– Diable ! maître Becker, cela ne prouve pas en sa faveur.

– Au contraire, au contraire : Jean Burckart, comte de Barth, avait établi là sa résidence de chasse. Il est vrai que bien des générations s’y sont succédé depuis, mais on n’a pas négligé les réparations d’entretien ; elle est en parfait état de conservation.

Je remerciai maître Becker de ses explications, et, ayant serré mes titres dans un volumineux portefeuille, que le digne homme voulut bien me prêter, je pris congé de lui, plus convaincu que jamais de ma nouvelle importance.

J’arrive en face de ma maison, j’introduis la clef dans la serrure, et, frappant du pied la

première marche :

« Ceci est à moi ! » m'écriai-je avec enthousiasme. J'entre dans la salle : « Ceci est à moi ! » J'ouvre les armoires, et, voyant le linge amoncelé jusqu'au plafond : « Ceci est à moi ! » Je monte au premier étage et je répète toujours comme un insensé : « Ceci est à moi !... ceci est à moi !... Oui !... oui... je suis propriétaire ! Toutes mes inquiétudes pour l'avenir, toutes mes appréhensions du lendemain sont dissipées ; je figure dans le monde, non plus par mon faible mérite de convention, par un caprice de la mode, mais par la détention réelle, effective, des biens que la foule convoite.

» Ô poètes !... ô artistes !... qu'êtes-vous auprès de ce gros propriétaire qui possède tout, et dont les miettes de la table nourrissent votre inspiration ? Vous n'êtes que l'ornement de son banquet, la distraction de ses ennuis, la fauvette qui chante dans son buisson, la statue qui décore son jardin. Vous n'existez que par lui et pour lui ! Pourquoi vous envierait-il les fumées de l'orgueil, de la vanité, lui qui possède les seules

réalités de ce monde ? »

En ce moment, si le pauvre maître de chapelle Hâas m'était apparu, je l'aurais regardé par-dessus l'épaule ; je me serais demandé : « Quel est ce fou ?... qu'a-t-il de commun avec moi ? »

J'ouvris une fenêtre, la nuit approchait, le soleil couchant dorait mes vergers et mes vignes à perte de vue. Au sommet de la côte, quelques pierres blanches indiquaient le cimetière.

Je me retournai : une vaste salle gothique, le plafond orné de grosses moulures, s'offrit à mes regards ; j'étais dans le pavillon de chasse du seigneur Burckart.

Une antique épinette occupait l'intervalle de deux fenêtres, j'y passai les doigts avec distraction : les cordes détendues s'entrechoquèrent et nasillèrent de l'accent étrange, ironique, des vieilles femmes édentées fredonnant des airs de leur jeunesse.

Au fond de la haute salle se trouvait l'alcôve en demi-voûte, avec ses grands rideaux rouges et son lit à baldaquin. Cette vue me rappela que

j'avais couru six heures à cheval, et me déshabillant avec un sourire de satisfaction indicible : « C'est pourtant la première fois, me dis-je, que je vais dormir dans mon propre lit. » Et m'étant couché, les yeux tendus sur la plaine immense déjà noyée d'ombres, je sentis mes paupières s'appesantir voluptueusement. Pas une feuille ne murmurait ; au loin, les bruits du village s'éteignaient un à un, le soleil avait disparu ; quelques reflets d'or indiquaient sa trace à l'infini. Je m'endormis bientôt.

Or il était nuit et la lune brillait de tout son éclat, lorsque je m'éveillai sans cause apparente. Les vagues parfums de l'été arrivaient jusqu'à moi ; la douce odeur du foin nouvellement fauché imprégnait l'air.

Je regardai, tout surpris, puis je voulus me lever pour fermer la fenêtre ; mais, chose inconcevable, ma tête était parfaitement libre, tandis que mon corps dormait d'un sommeil de plomb. À mes efforts pour me lever, pas un muscle ne répondit ; je sentais mes bras étendus près de moi, complètement inertes, mes jambes

allongées, immobiles ; ma tête s'agitait en vain !

En ce moment même, la respiration profonde, cadencée, du corps, m'effraya ; ma tête retomba sur l'oreiller, épuisée par ses élans : « Suis-je donc paralysé des membres ? » me dis-je avec effroi.

Mes yeux se refermèrent. Je réfléchissais, dans l'épouvante, à ce singulier phénomène, et mes oreilles suivaient les pulsations anxieuses de mon cœur, le murmure précipité du sang sur lequel l'esprit n'avait aucun pouvoir.

« Comment... comment... repris-je au bout de quelques secondes, mon corps, mon propre corps refuse de m'obéir !... Kasper Hâas, le maître de tant de vignes et de gras pâturages, ne peut pas même remuer cette misérable motte de terre, qui cependant est bien à lui !... Ô Dieu !... qu'est-ce que cela veut dire ? »

Et comme je rêvais de la sorte, un faible bruit attire mon attention ; la porte de mon alcôve venait de s'ouvrir : un homme... un homme vêtu d'étoffes roides, semblables à du feutre, comme les moines de la chapelle Saint-Gualber, à

Mayence, le large feutre gris à plume de faucon relevé sur l'oreille, les mains enfoncées jusqu'aux coudes dans des gants de buffleterie, venait d'entrer dans la salle. Les bottes évasées de ce personnage remontaient jusqu'au-dessus des genoux ; une lourde chaîne d'or, chargée de décorations, tombait sur sa poitrine. Son visage brun, osseux, aux yeux caves, avait une expression de tristesse poignante et des teintes verdâtres horribles.

Il traversa la salle d'un pas sec, comme le tic-tac d'une horloge, et, le poing sur la garde d'une immense rapière, frappant le parquet du talon, il s'écria : « Ceci est à moi !... à moi... Hans Burckart... comte de Barth. »

On eût dit une vieille machine rouillée grinçant des mots cabalistiques. J'en avais la chair de poule.

Mais au même instant la porte en face s'ouvrit, et le comte de Barth disparut dans la pièce voisine, où j'entendis son pas automatique descendre un escalier qui n'en finissait plus ; le bruit de ses talons sur chaque marche allait en

s'affaiblissant par la distance, comme s'il fût descendu dans les entrailles de la terre.

Et comme j'écoutais encore, n'entendant plus rien, voilà que tout à coup la vaste salle se peuple d'une société nombreuse, l'épinette retentit ; on chante, on célèbre l'amour, le plaisir, le bon vin.

Je regarde, et je vois, sur le fond bleuâtre de la lune, des jeunes femmes inclinées nonchalamment autour de l'épinette, de précieux cavaliers, vêtus, comme au temps jadis, de colifichets sans nombre, de dentelles fabuleuses, assis, les jambes croisées, sur des tabourets à crépines d'or, se penchant, hochant la tête, se dandinant, faisant les jolis cœurs, le tout si gentiment, d'une façon si coquette, qu'on aurait dit une de ces vieilles estampes à l'eau-forte de la très gracieuse École de Lorraine au XVI^e siècle.

Et les petits doigts secs d'une respectable douairière à nez de perroquet claquetaient sur les touches de l'épinette ; les éclats de rire aigus lançaient leurs fusées stridentes à droite, à gauche, et se terminaient par un bruit de crécelle détraquée, à vous faire hérissier les cheveux sur la

nuque.

Tout ce monde de folie, de savoir-vivre quintessencié et d'élégance surannée exhalait là ses eaux de rose et de réséda tournées au vinaigre.

Je fis de nouveaux efforts vraiment surhumains pour me débarrasser de ce cauchemar... Impossible ! mais au même instant une des jeunes élégantes s'écria :

« Messieurs, vous êtes ici chez vous... ce domaine... »

Elle n'eut pas le temps de finir... un silence de mort suivit ces paroles. – Je regardai... la fantasmagorie avait disparu !

Alors un son de trompe frappa mes oreilles. Des chevaux piaffaient au dehors, des chiens aboyaient, et la lune calme, méditative, regardait toujours au fond de mon alcôve.

La porte s'ouvrit comme par l'effet d'un coup de vent, et cinquante chasseurs suivis de jeunes dames, vieilles de deux siècles, à longues robes traînantes, défilèrent majestueusement d'une salle

à l'autre. Quatre vilains passèrent aussi, soutenant de leurs robustes épaules un brancard à feuilles de chêne, où gisait tout sanglant, l'œil terne et la défense écumeuse, un énorme sanglier.

J'entendis les fanfares redoubler au-dehors, puis s'éteindre comme un soupir dans les bois... puis... rien !

Et comme je rêvais à cette vision étrange, regardant par hasard dans l'ombre silencieuse, je vis avec stupeur la scène occupée par une de ces vieilles familles protestantes d'autrefois, calmes, dignes et solennelles dans leurs mœurs.

Là se trouvaient le patriarche à tête blanche, lisant la grande Bible ; la vieille mère, haute et pâle, filant le chanvre du ménage, droite comme un fuseau, le collet monté jusqu'aux oreilles, la taille serrée de bandelettes de ratine noire ; puis les enfants joufflus, l'œil rêveur, accoudés sur la table dans le plus profond silence, le vieux chien de berger attentif à la lecture, la vieille horloge dans son étui de noyer, comptant les secondes ; et plus loin, dans l'ombre, quelques figures de jeunes filles, quelques bruns visages de jeunes

gens à feutre noir et camisole de bure, discutant sur l'histoire de Jacob et de Rachel, en forme de déclaration d'amour.

Et cette honnête famille semblait convaincue des vérités saintes ; le vieillard, de sa voix cassée, poursuivait l'histoire édifiante avec attendrissement.

« Ceci est votre terre promise... la terre d'Abraham... d'Isaac et de Jacob... laquelle je vous ai destinée depuis l'origine des siècles... afin que vous y croissiez et multipliez comme les étoiles du ciel... – Et nul ne pourra vous la ravir, car vous êtes mon peuple bien-aimé... en qui j'ai mis ma confiance...»

La lune, voilée depuis quelques instants, venait de se découvrir ; n'entendant plus rien, je tournai la tête, ses rayons calmes et froids éclairaient le vide de la salle : plus une figure, plus une ombre... la lumière ruisselait sur le parquet, et dans le lointain, quelques arbres découpaient leur feuillage sur la côte lumineuse.

Mais, subitement, les hautes murailles se tapissèrent de livres, l'antique épinette fit place

au bureau de quelque savant, dont l'ample perruque m'apparut au-dessus d'un fauteuil à dossier de cuir roux. J'entendis la plume d'oie courir sur le papier. L'homme, perdu dans les profondeurs de sa pensée, ne bougeait pas : ce silence m'accablait.

Mais jugez de ma stupeur lorsque, s'étant retourné, l'érudit me fit face, et que je reconnus en lui le portrait du jurisconsulte Grégorius, consigné sous le n° 253 de la galerie de Darmstadt.

Grand Dieu ! comment ce personnage s'était-il détaché de son cadre ?

Voilà ce que je me demandais, quand d'une voix creuse il cria :

Dominium, ex jure Quiritio, est jus utendi et abutendi quatenus naturalis ratio patitur.

À mesure que cette formule s'échappait de ses lèvres, sa figure pâlissait... pâlissait... Au dernier mot elle n'existait plus !

Que vous dirai-je encore, mes chers amis ? Durant les heures suivantes je vis vingt autres

génération se succéder dans l'antique castel de Hans Burckart : des chrétiens et des juifs, des nobles et des roturiers, des ignorants et des savants, des artistes et des êtres prosaïques... Et tous proclamaient leur légitime propriété, tous se croyaient maîtres souverains et définitifs de la baraque ! – Hélas ! un souffle de la mort les mettait à la porte.

J'avais fini par m'habituer à cette étrange fantasmagorie. Chaque fois que l'un de ces braves gens s'écriait : « Ceci est à moi ! » je me prenais à rire et je murmurais : « Attends, camarade, attends, tu vas t'évanouir comme les autres ! »

Enfin j'étais las, quand au loin, bien loin, le coq chanta : le chant du coq annonce le jour ; sa voix perçante réveille les êtres endormis.

Les feuilles s'agitèrent, un frisson parcourut mon corps ; je sentis mes membres se détacher de ma couche, et, me relevant sur le coude, mes regards s'étendirent avec ravissement sur la campagne silencieuse. Mais ce que je vis n'était guère propre à me réjouir.

En effet, le long du petit sentier qui mène au cimetière, montait toute la procession des fantômes que j'avais vus pendant la nuit. Elle s'avavançait pas à pas vers la porte vermoulue de l'enceinte ; cette marche silencieuse, sous les teintes vagues, indécises du crépuscule naissant, avait quelque chose d'épouvantable.

Et comme je restais là, plus mort que vif, la bouche béante, le front baigné de sueur froide, la tête du cortège sembla se fondre dans les vieux saules pleureurs.

Il ne restait plus qu'un petit nombre de spectres, et je commençais à reprendre haleine, quand mon oncle Christian, qui se trouvait le dernier, me parut se retourner sous la vieille porte moussue et me faire signe de venir ! Une voix lointaine, ironique, me criait :

« Kasper... Kasper... viens... cette terre est à nous !... »

Puis tout disparut.

Une bande de pourpre étendue à l'horizon annonçait le jour.

Il est inutile de vous dire que je ne profitai pas de l'invitation de maître Christian Hâas. Il faudra qu'un autre personnage me fasse signe à plusieurs reprises de venir, pour me forcer de prendre ce chemin. Toutefois, je dois vous avouer que le souvenir de mon séjour au castel de Burckart a modifié singulièrement la bonne opinion que j'avais conçue de ma nouvelle importance ; car la vision de cette nuit singulière me paraît signifier que sur la terre, si les vergers, les prairies ne passent pas, les propriétaires passent !... chose qui fait dresser les cheveux sur la tête, lorsqu'on y réfléchit sérieusement.

Aussi, loin de m'endormir dans les délices de Capoue, je me suis remis à la musique, et je compte faire jouer l'année prochaine, sur le grand théâtre de Berlin, un opéra dont vous me donnerez des nouvelles.

En définitive, la gloire, que les gens positifs traitent de chimère, est encore la plus solide de toutes les propriétés ; elle ne finit pas avec la vie, au contraire, la mort la confirme et lui donne un nouveau lustre !

Supposons, par exemple, qu'Homère revienne en ce monde : personne ne songerait certainement à lui contester le mérite d'avoir fait *l'Iliade*, et chacun de nous s'efforcerait de rendre à ce grand homme les honneurs qui lui sont dus. Mais si, par hasard, le plus riche propriétaire de ce temps-là venait réclamer les champs, les forêts, les pâturages qui faisaient son orgueil, il y a dix à parier contre un qu'il serait reçu comme un voleur, et qu'il périrait misérablement sous le bâton.

Gretchen

Il était environ dix heures du soir, lorsque les buveurs sortirent de la brasserie du *Cygne*. Théodore fit comme les autres et descendit le village silencieux. Les petites fenêtres se fermaient au loin, et l'on entendait les bonnes commères crier dans la nuit en tirant leurs volets : « Bonsoir, Orchel ! bonsoir, Grédel ! Dormez-bien ! »

Puis tout se tut, et Théodore resta seul dans la rue sombre, les étoiles innombrables sur sa tête, les arbres frémissants à ses côtés, le long de la route... regardant, écoutant et rêvant.

Que de choses fugitives la nuit nous révèle ! Écoutez ce vague murmure... ce chat qui fuit... cet oiseau qui gazouille si bas, si bas... que la fouine toujours à l'affût peut à peine l'entendre.

Théodore aimait la nuit ; il allait quelques pas... s'arrêtait... se retournait... prêtant l'oreille... Les paroles de Conrad le tisserand, lorsqu'il regardait le ciel, revenaient à sa mémoire :

« Conserve ton âme ! conserve ton âme ! »

Mais quand il regardait la terre, quand il respirait les doux parfums de l'automne, des foins coupés, des arbres au feuillage brun, alors il songeait à Gretchen, à la jolie Gretchen, si fraîche, les lèvres humides et roses, les grands yeux bleus si riants, si limpides... l'éclat de rire si franc ! Qu'elle lui paraissait belle alors, et comme son cœur galopait ! Il lui semblait la voir courir d'une table à l'autre, et verser la bière dans les grandes chopes luisantes, le bras haut, blanc comme de l'ivoire... la taille bien cambrée, les deux tresses de ses blonds cheveux flottant jusqu'au bas de sa petite jupe coquelicot, les dents éblouissantes comme un pur émail.

Gretchen riait aux éclats avec tout le monde, excepté avec M. Théodore ; à peine le voyait-elle entrer, qu'elle devenait grave ; mais en même temps ses grands yeux bleus prenaient une telle expression de tendresse, que le cœur du pauvre garçon fondait d'amour... Il en perdait la respiration et balbutiait des paroles inintelligibles.

Théodore rêvait à ces choses ; il revoyait aussi

le vieux Reebstock, le père de Gretchen, coiffé de sa grande perruque grise, le regard candide, plein d'une fine bonhomie... et la taverne fumeuse aux poutres basses... l'horloge à cadran de faïence... la lampe suspendue au plafond, dorant tous ces bruns visages de buveurs, de vigneron, le chapeau enfoncé sur les yeux, et le petit gobelet d'étain dans leurs larges mains roides et crevassées.

« La vie est sur la terre, se disait-il : cette vie fraîche, cette vie d'amour, de sentiment, de bien-être... Le vin, les beaux fruits, les parfums... et Gretchen... tout cela, c'est la vie terrestre ! »

Il frissonnait en songeant à la jeune fille ; il se la représentait si bien, qu'il aurait pu compter chaque fil de sa robe, chaque grain de son collier, chaque inflexion de son sourire à fossettes roses.

Aucune nuance ne lui échappait : il regardait les étoiles, et voyait Gretchen... Il écoutait la brise, et entendait la voix de Gretchen... Il rêvait au monde, et Gretchen était là... toujours là... écoutant sa pensée, y répondant... Ô amour !... amour !... qu'es-tu ?... d'où viens-tu ?

Et Théodore allait ainsi par la nuit lumineuse, derrière le village, longeant les buissons, parcourant les petites allées bordées de palissades, s'échappant sur la plaine fraîchement fauchée, regardant les maisonnettes avec leurs constructions bizarres, irrégulières, leurs escaliers extérieurs, leurs balustrades vermoulues, leurs basses-cours, leurs grands toits avancés... tout cela bordé d'ombres noires, mystérieuses !

Par un immense détour, il était revenu lentement vers la demeure de Reebstock ; il s'était arrêté derrière l'échoppe, sous la fenêtre de Gretchen, et se disait, regardant tout en haut du volet, le trou rond qui donne du jour à l'intérieur :

« Elle est là ! »

Et pensant qu'elle était là, son esprit devenait si fixe, si pénétrant, qu'à le voir, vous eussiez supposé qu'il regardait quelque chose d'étrange, de curieux... Mais il ne regardait rien... il pensait :

« Elle est là ! »

Et du haut du ciel, la lune blanchissait son front, creusait l'arcade de ses yeux, argentait sa

petite barbe blonde, et ruisselait sur son costume d'artiste, un peu négligé, un peu flottant... mais plein d'élégance libre et pittoresque ; il tenait à la main gauche son large feutre gris, dont la plume de coq balayait la terre, et, de la droite, il envoyait son âme à Gretchen dans un baiser !... Puis, au bout d'un quart d'heure de cette contemplation silencieuse, il enjamba les petites palissades du jardin... entra dans la cour, et voyant à droite la porte de la brasserie ouverte, le cuvier arrondissant dans l'ombre son large ventre à cercles roux, ayant à sa base le petit banc de l'établi, la hache à manche courbe, qui jetait dans les ténèbres un éclair bleuâtre, le rabot, les tenailles, tous les ustensiles du tonnelier, et plus loin, la vis du pressoir éclairée obliquement par les rayons de la lune, il s'avança lentement, respirant l'odeur un peu âpre du houblon qui fermente et du raisin qui cuve.

Du reste, pas un bruit, pas un souffle, la petite lucarne, au haut du toit, tamisait à l'intérieur un jour calme et doux.

Il s'assit sur un baril et se dit :

« Ah ! qu'il fait bon ici ! »

Il regardait au fond le treillage, où s'enroule un feston de lierre, les petites cuvettes dans la cour où mangent les poules, la porte de la buanderie à gauche, et tout cela, parce que Gretchen s'y promenait souvent, prenait à ses yeux une signification étrange, un charme indicible.

« Ah ! pensait-il, si Gretchen sortait un instant, si je pouvais la voir à cette heure, j'aurais le courage de lui dire : Gretchen, je t'aime... Oui... j'aurais ce courage !... »

Il rêvait de la sorte depuis une heure, ne pouvant se décider à partir, quand un bruit singulier se fit entendre au-dehors. Théodore dressa la tête ; ce bruit ressemblait au claquement de langue d'un buveur qui dégusterait le meilleur johannisberg du monde : il était doux, moelleux, il grasseyait.

« Qu'est-ce que cela ? » fit le peintre, et il se glissa dans la cour avec prudence. Là, le même bruit recommença par trois fois. Théodore se tournait et se retournait, n'y comprenant rien...

Enfin il eut l'idée d'écarter le feuillage d'un arbousier à pompons rouges, et vit au pied du mur extérieur le fou Kasper-Noss assis dans l'herbe, les jambes écartées, la chemise rabattue sur les épaules, son vieux pantalon de toile filandreuse tiré d'un côté par la bretelle, son tricorne râpé entre les genoux et plein d'excellents raisins, qu'il venait sans doute de piller dans le voisinage. Le gaillard semblait heureux comme une grive ; son front bombé, ses grosses pommettes rebondies, son petit nez luisaient de satisfaction. C'est lui qui claquait de la langue. Il levait des grappes tout entières et les pendait dans sa bouche arrondie ; sa gorge repliée se gonflait d'aise : « Hé ! hé ! » faisait-il en roucoulant. De grandes orties s'inclinaient autour de lui dans l'ombre du mur, et quelques chardons secs faisaient sentinelles à ses pieds.

– Ah ! mauvais gueux, lui dit Théodore, c'est ainsi que tu passes tes nuits ?

Le fou tourna la tête avec nonchalance, ses yeux se plissèrent d'un air moqueur, et, sans lâcher des lèvres le bout de la grappe :

– Hé ! fit-il, c'est toi, Théodore ?... viens donc goûter de mon raisin.

– De qui l'as-tu ?

Kasper étendit la main et répondit :

– Là-bas... il y en a !

– Comment, il y en a !... c'est dans le clos de Reebstock que tu les as volés ?

– Oui, Théodore, dit l'autre simplement.

– Et si je te dénonce ?

– Tu ne feras pas ça.

– Pourquoi ?

– Il faudrait dire à quelle heure tu m'as vu.

En prononçant ces mots, les yeux de Kasper-Noss louchèrent d'une façon bizarre ; il rit, et le peintre, se dépêchant de repasser la palissade, murmura :

« Oh ! oh ! il a raison, le fou... il a raison !... »

Mais, comme il allait fuir, Noss le saisit à la basque de son habit en s'écriant :

– Halte ! voleur, halte !... je t'attrape, tu viens

de voler l'âme de Gretchen !

Théodore pâlit.

– Laisse-moi !

– Non, assieds-toi...

– Noss, je t'en prie !

– Mange de mes raisins...

– Écoute... je crie... j'appelle...

– Prête-moi une pipe de tabac, Théodore, et je vais faire sortir Gretchen, dit Noss de ce ton étrange de la folie, plein d'égarement et de conviction... Elle t'aime... elle ne pense qu'à toi... Tiens, fit-il en levant le doigt... écoute... elle rêve dans sa petite chambre... elle dit : « Théodore... mon Théodore... oh ! je t'aime !... »

Le fou avait lâché l'habit de Théodore ; mais celui-ci ne pensait plus à fuir, il écoutait les assurances de Noss avec une joie infinie.

– Oh ! mon bon Kasper, es-tu bien sûr de ce que tu dis ? murmura-t-il d'une voix tremblante.

– Et pourquoi cela ne serait-il pas ? fit Noss. N'es-tu pas le plus beau garçon du village... et le

meilleur aussi ? Ne me donnes-tu pas du tabac quand je t'en demande, et tes vieilles pipes ? Oui, oui... elle rêve à toi toutes les nuits... Tiens, assieds-toi, je vais la faire sortir.

Théodore, comme fasciné, s'assit... Alors le fou lui présenta une grappe.

– Mange ça, dit-il, tu m'as assez souvent donné du pain, pour que je te fasse un cadeau.

Et Théodore égrena la grappe par complaisance ; elle était délicieuse... C'était du vrai markobränner.

Noss riait ; joignant alors les mains devant sa bouche, il fit entendre un cri guttural, le cri de la caille qui s'éveille... C'était tellement vrai, que tout au loin, dans les champs, une caille y fut trompée ; s'imaginant voir le jour en pleine nuit, elle chanta trois fois.

– Que fais-tu donc ? dit le jeune homme.

– J'avance l'heure, répondit Noss tout joyeux ; il est quatre heures autour de la brasserie.

En effet, il répéta plusieurs fois le même cri à de longs intervalles, et les campagnes d'alentour

semblaient s'animer de mille rumeurs confuses.

– Laisse-moi faire, disait-il à Théodore, laisse-moi faire... Gretchen va sortir... Le vieux Reebstock a le sommeil dur, il ne s'éveillera pas !

Et se penchant sur la palissade, Noss imita le premier chant du coq, enrôlé par le brouillard... grassement bizarre, lent et grave ; vous eussiez cru voir le coq secouer ses plumes et frissonner sur son perchoir. Cinq ou six poules descendirent l'échelle du poulailler, regardant la lune au-dessus du toit.

– Oh ! mauvais gueux, murmura Théodore, qui donc a pu t'apprendre de telles ruses !

Mais Kasper-Noss riant, lui dit tout bas :

– Ne m'interroge pas... je suis fou !...

Les poules, surprises de leur erreur, voulurent remonter l'échelle ; mais le fou du village, plein de malice, les chassa et les fit crier. Puis subitement, il imita le chant de l'alouette saluant l'aurore. Il y mit tant d'amour, que Théodore en avait les larmes aux yeux et se disait :

« Ô Gretchen !... viens... viens... Gretchen,

mon amour... ma joie... ma vie !... Gretchen... c'est mon cœur qui chante pour toi... c'est moi qui t'appelle ! »

Il était rentré dans la cour, et le dos contre le mur, la tête inclinée, il rêvait, tandis que Noss déroulait ses gammes frémissantes.

Or, Gretchen, un peu surprise, avait entendu la caille dans le vague du sommeil. Elle n'y avait pas cru. Elle avait entendu le coq... et n'y avait pas cru. Puis les poules, et ses yeux s'étaient ouverts. Aucune lueur ne brillait encore au volet, elle s'était retournée, rêvant à Théodore. Mais quand elle entendit l'alouette... quand les notes veloutées et tendres arrivèrent à son âme, alors se levant tout doucement, elle se dit :

« Oui, c'est le jour ! »

Elle passa sa petite jupe et fut ouvrir le volet. Théodore l'avait entendue se lever... il tremblait... il aurait voulu fuir... mais, au moment où le volet s'ouvrit, toute sa timidité disparut ; il se pencha dans la fenêtre, et, malgré un petit cri de la jeune fille, lui saisissant la main :

– Oh ! Gretchen... Gretchen... dit-il, je t'aime !

À peine eut-il prononcé ces paroles, que ses jambes fléchirent. Gretchen, émue comme une tourterelle surprise dans son nid, les joues brûlantes, balbutiait doucement :

– Théodore !... cher Théodore !...

Elle ne put en dire davantage, car le volet du père Reebstock s'ouvrit brusquement au-dessus de la fenêtre, et l'on entendit dans la nuit un juron terrible... un véritable juron allemand suivi de ces mots :

– Qu'est-ce que je vois là ?

Tout le monde fut consterné. Théodore et Gretchen tombèrent dans les bras l'un de l'autre, puis ils se séparèrent épouvantés de ce qu'ils venaient de faire. Noss, les bras en l'air, fuyait à toutes jambes, imitant les cris d'un canard poursuivi dans les roseaux par un caniche. Sa voix nasillarde retentissait au loin. Il y avait de quoi rire ; mais Reebstock ne riait pas ; aussi le peintre, rabattant son feutre, franchit la palissade et se mit à courir dans les vergers, tandis que

Gretchen, toute tremblante, fermait vivement sa fenêtre.

– Ah ! brigand, criait Reebstock, le bras étendu, tu me le payeras !

Et le gros chien du voisin, réveillé par le tapage, aboyait en secouant sa chaîne.

Théodore courut jusqu'au petit jour, à droite et à gauche, répétant comme dans un rêve :

– Gretchen ! Gretchen ! je t'aime !

Puis il ajoutait :

– Théodore ! cher Théodore !

Et se trouvait le plus heureux des mortels.

Vers cinq heures, il rentra chez lui, et quand il se fut couché sur son petit lit, songeant que le vieux Reebstock l'avait peut-être reconnu, et qu'il pourrait bien à l'avenir lui fermer sa porte, cette pensée le rendit triste.

Le lendemain, sa tristesse était plus grande encore.

– Est-il possible d'être aussi malheureux que moi ? s'écriait-il. Oh ! le vieux Reebstock doit

m'en vouloir terriblement... Je ne reverrai peut-être plus Gretchen... Si je pouvais seulement la voir encore une fois... Mais je n'oserai jamais passer dans la grande rue !...

Et tout en réfléchissant à ces choses désolantes, il descendit l'escalier et se mit en route au hasard, regardant de loin la brasserie, la girouette et l'enseigne.

Rien ne paraissait changé... Tout semblait comme à l'ordinaire. Le pâtre descendait le village en jouant de la cornemuse, et suivi d'une longue file de chèvres et de pourceaux... les jeunes filles se rendaient à la fontaine, leur cuveau sous le bras, et Kasper-Noss, étendu sur le banc de la maison commune, dormait le dos au soleil.

À force de regarder, Théodore s'était approché, son carton sous le bras ; il passait devant la brasserie, n'osant tourner la tête, quand plusieurs coups retentirent aux vitres. Il s'arrêta tout épouvanté.

« Est-ce moi qu'on appelle ? » se dit-il.

Les fenêtres de la grande salle étaient ouvertes, et déjà bon nombre de buveurs se trouvaient attablés : le bourgmestre Weinland avec sa grosse figure rouge, son large feutre planté sur la nuque, sa grande canne de cep de vigne entre les jambes ; la tailleur Zimmer en camisole grise, le nez barbouillé de tabac, la toque verte tirée sur les oreilles ; le petit barbier Spitz, son plat d'étain sur la table à côté de la bouteille, la face riante, le verbe haut, le toupet accommodé en pyramide, suivant l'ancienne mode française, et enfin plusieurs autres.

La vieille Berbel rangeait des pots de lait caillé derrière le fourneau de fonte, et de grandes nappes de soleil, toutes fourmillantes d'atomes, s'étendaient le long des tables et sous les bancs.

Théodore entra fort inquiet. Le père Reebstock, revêtu de son habit brun garni de boutons d'acier, était assis contre la boîte de l'horloge, en face de la porte. Gretchen, près de la fenêtre, baissait les yeux. On causait... Personne ne paraissait songer à rien ; mais, au moment où le peintre parut sur le seuil, Reebstock, levant les

bras vers lui, s'écria :

– Monsieur Théodore, aimez-vous ma fille Gretchen ?

Le jeune homme se sentit pâlir ; il ouvrit la bouche pour répondre et ne put proférer une parole.

Reebstock, la figure ouverte et franche répéta :

– Aimez-vous ma fille Gretchen ?

Tout le monde était ébahi, chacun, le verre en main, restait dans l'attitude qu'il avait auparavant, regardant tour à tour Théodore, Gretchen et le brasseur. Enfin Théodore, d'une voix étouffée par les battements de son cœur, dit :

– Oh ! Dieu, si je l'aime !...

Il regarda Gretchen d'un regard si suppliant, que la jeune fille accourut d'elle-même vers lui, et, se jetant dans ses bras, fondit en larmes. Alors le vieux brasseur partit d'un grand éclat de rire :

– Ha ! ha ! ha !... je savais bien qu'ils s'aimaient ! dit-il ; ce n'est pas à moi qu'on peut en faire accroire !

Et tous les assistants, le voyant rire ainsi, s'écrièrent :

– Ha ! ha ! ha ! il est fin, le vieux Reebstock... il savait tout !

– Eh bien ! reprit le brasseur, puisque tu l'aimes tant... prends-la donc, que diable !... prends-la pour ta femme, mais reste avec moi... dans ma maison.

Puis il ajouta d'un ton plus grave en se rasseyant :

– C'est entendu... vous vous marierez dans quinze jours !

À quoi toute la salle répondit :

– Dans quinze jours nous serons de la noce !

Ce qui fut fait.

Or, Reebstock eut des petits-fils et des petites-filles qu'il balança longtemps sur ses genoux. Plus tard étant devenu tout à fait vieux, il dit à son gendre et à sa fille :

– Mes enfants, vous saurez une chose : si nous sommes tous heureux, c'est le ciel qu'il faut en

remercier. J'ai entendu le coq chanter avant le jour, et comme je regardais par la fenêtre, je vis Gretchen ouvrir son volet. Alors, j'eus grande envie de me fâcher... mais la Providence m'éclaira : « Marie-les bien vite, me dit-elle, de peur qu'ils ne se marient tout seuls !... »

Théodore et Gretchen admirèrent la sage prévoyance du vieillard, et remercièrent le Seigneur-Dieu, qui gouverne ici-bas toutes choses comme il convient.

La montre du doyen

I

Le jour d'avant la Noël 1832, mon ami Wilfrid, sa contrebasse en sautoir, et moi mon violon sous le bras, nous allions de la Forêt-Noire à Heidelberg. Il faisait un temps de neige extraordinaire ; aussi loin que s'étendaient nos regards sur l'immense plaine déserte, nous ne découvrions plus trace de route, de chemin, ni de sentier. La bise sifflait son ariette stridente avec une persistance monotone, et Wilfrid, la besace aplatie sur sa maigre échine, ses longues jambes de héron étendues, la visièrre de sa petite casquette plate rabattue sur le nez, marchait devant moi, fredonnant je ne sais quel joyeux motif de *l'Ondine*. Parfois il se retournait avec un sourire bizarre et s'écriait :

– Camarade, joue-moi donc la valse de *Robin* ; j'ai envie de danser !

Un éclat de rire suivait ces paroles, et le brave

garçon se remettait en route plein d'ardeur. J'emboîtai le pas, ayant de la neige jusqu'aux genoux, et je sentais la mélancolie me gagner insensiblement.

Les hauteurs de Heidelberg commençaient à poindre tout au bout de l'horizon, et nous espérions arriver avant la nuit close, lorsque nous entendîmes un cheval galoper derrière nous. Il était alors environ cinq heures du soir, et de gros flocons de neige tourbillonnaient dans l'air grisâtre. Bientôt le cavalier fut à vingt pas. Il ralentit sa marche, nous observant du coin de l'œil ; de notre part, nous l'observions aussi.

Figurez-vous un gros homme roux de barbe et de cheveux, coiffé d'un superbe tricorne, la capote brune, recouverte d'une pelisse de renard flottante, les mains enfoncées dans des gants fourrés remontant jusqu'aux coudes : quelque échevin ou bourgmestre à large panse, une belle valise établie sur la croupe de son vigoureux roussin. Bref, un véritable personnage.

— Hé ! hé ! mes garçons, fit-il en sortant une de ses grosses mains des moufles suspendues à sa

rhingrave, nous allons à Heidelberg, sans doute, pour faire de la musique ?

Wilfrid regarda le voyageur de travers et répondit brusquement :

– Cela vous intéresse, monsieur ?

– Eh ! oui... J'aurais un bon conseil à vous donner.

– Un conseil ?

– Mon Dieu... Si vous le voulez bien.

Wilfrid allongea le pas sans répondre, et, de mon côté, je m'aperçus que le voyageur avait exactement la mine d'un gros chat : les oreilles écartées de la tête, les paupières demi-closes, les moustaches ébouriffées, l'air tendre et paterne.

– Mon cher ami, reprit-il en s'adressant à moi, franchement, vous feriez bien de reprendre la route d'où vous venez.

– Pourquoi, monsieur ?

– L'illustre maestro Pimenti, de Novare, vient d'annoncer un grand concert à Heidelberg pour Noël ; toute la ville y sera, vous ne gagnerez pas

un kreutzer.

Mais Wilfrid, se retournant de mauvaise humeur, lui répliqua :

– Nous nous moquons de votre maestro et de tous les Pimenti du monde. Regardez ce jeune homme, regardez-le bien ! Ça n'a pas encore un brin de barbe au menton ; ça n'a jamais joué que dans les petits *bouchons* de la Forêt-Noire pour faire danser les *bourengrédel* et les charbonnières. Eh bien, ce petit bonhomme, avec ses longues boucles blondes et ses grands yeux bleus, défie tous vos charlatans italiens ; sa main gauche renferme des trésors de mélodie, de grâce et de souplesse... Sa droite a le plus magnifique coup d'archet que le Seigneur-Dieu daigne accorder parfois aux pauvres mortels, dans ses moments de bonne humeur !

– Eh ! eh ! fit l'autre, en vérité ?

– C'est comme je vous le dis, s'écria Wilfrid, se remettant à courir, en soufflant dans ses doigts rouges.

Je crus qu'il voulait se moquer du voyageur,

qui nous suivait toujours au petit trot.

Nous fîmes ainsi plus d'une demi-lieue en silence. Tout à coup l'inconnu, d'une voix brusque, nous dit :

– Quoi qu'il en soit de votre mérite, retournez dans la Forêt-Noire ; nous avons assez de vagabonds à Heidelberg, sans que vous veniez en grossir le nombre... Je vous donne un bon conseil, surtout dans les circonstances présentes... Profitez-en !

Wilfrid indigné allait lui répondre, mais il avait pris le galop et traversait déjà la grande avenue de l'Électeur. Une immense file de corbeaux venaient de s'élever dans la plaine, et semblaient suivre le gros homme, en remplissant le ciel de leurs clameurs.

Nous arrivâmes à Heidelberg vers sept heures du soir, et nous vîmes, en effet, l'affiche magnifique de Pimenti sur toutes les murailles de la ville : « Grand concerto, solo, etc. »

Dans la soirée même, en parcourant les brasseries des théologiens et des philosophes,

nous rencontrâmes plusieurs musiciens de la Forêt-Noire, de vieux camarades, qui nous engagèrent dans leur troupe. Il y avait le vieux Brêmer, le violoncelliste ; ses deux fils, Ludwig et Karl, deux bons seconds violons ; Heinrich Siebel, le clarinette ; la grande Berthe avec sa harpe ; puis Wilfrid et sa contrebasse, et moi comme premier violon.

Il fut arrêté que nous irions ensemble, et qu'après la Noël, nous partagerions en frères. Wilfrid avait déjà loué, pour deux, une chambre au sixième étage de la petite auberge du *Pied-de-Mouton*, au milieu de la Holdergasse, à quatre kreutzers la nuit. À proprement parler, ce n'était qu'un grenier ; mais heureusement il y avait un fourneau de tôle, et nous y fîmes du feu pour nous sécher.

Comme nous étions assis tranquillement à rôtir des marrons et à boire une cruche de vin, voilà que la petite Annette, la fille d'auberge, en petite jupe coquelicot et cornette de velours noir, les joues vermeilles, les lèvres roses comme un bouquet de cerises... Annette monte l'escalier

quatre à quatre, frappe à la porte, et vient se jeter dans mes bras, toute réjouie.

Je connaissais cette jolie petite depuis longtemps, nous étions du même village, et puisqu'il faut tout vous dire, ses yeux pétillants, son air espiègle m'avaient captivé le cœur.

– Je viens causer un instant avec toi, me dit-elle, en s'asseyant sur un escabeau. Je t'ai vu monter tout à l'heure, et me voilà !

Elle se mit alors à babiller, me demandant des nouvelles de celui-ci, de celle-là, enfin de tout le village : c'était à peine si j'avais le temps de lui répondre. Parfois elle s'arrêtait et me regardait avec une tendresse inexprimable. Nous serions restés là jusqu'au lendemain, si la mère Grédel Dick ne s'était mise à crier dans l'escalier :

– Annette ! Annette ! viendras-tu ?

– Me voilà, madame, me voilà ! fit la pauvre enfant, se levant toute surprise.

Elle me donna une petite tape sur la joue et s'élança vers la porte ; mais au moment de sortir elle s'arrêta :

– Ah ! s'écria-t-elle en revenant, j'oubliais de vous dire ; avez-vous appris ?

– Quoi donc ?

– La mort de notre pro-recteur Zâhn !

– Et que nous importe cela ?

– Oui, mais prenez garde, prenez garde, si vos papiers ne sont pas en règle. Demain à huit heures, on viendra vous les demander. On arrête tant de monde, tant de monde depuis quinze jours ! Le pro-recteur a été assassiné dans la bibliothèque du cloître Saint-Christophe hier soir. La semaine dernière on a pareillement assassiné le vieux sacrificateur Ulmet Elias, de la rue des Juifs ! Quelques jours avant, on a tué la vieille sage-femme Christina Hâas et le marchand d'agates Séligmann, de la rue Durlach ! Ainsi, mon pauvre Kasper, fit-elle tendrement, veille bien sur toi, et que tous vos papiers soient en ordre.

Tandis qu'elle parlait, on criait toujours d'en bas :

– Annette ! Annette ! viendras-tu ? Oh ! la

malheureuse, qui me laisse toute seule !

Et les cris des buveurs s'entendaient aussi, demandant du vin, de la bière, du jambon, des saucisses. Il fallut bien partir. Annette descendit en courant comme elle était venue, et répondant de sa voix douce :

– Mon Dieu !... mon Dieu !... qu'y a-t-il donc madame, pour crier de la sorte ?... Ne croirait-on pas que le feu est dans la maison !...

Wilfrid alla refermer la porte, et, ayant repris sa place, nous nous regardâmes, non sans quelque inquiétude.

– Voilà de singulières nouvelles, dit-il... Au moins tes papiers sont-ils en règle ?

– Sans doute.

Et je lui fis voir mon livret.

– Bon, le mien est là... Je l'ai fait viser avant de partir... Mais c'est égal, tous ces meurtres ne nous annoncent rien de bon... Je crains que nous ne fassions pas nos affaires ici... Bien des familles sont dans le deuil... et d'ailleurs les ennuis, les chicanes de la sénéchaussée... les

inquiétudes...

– Bah ! tu vois tout en noir, lui dis-je.

Nous continuâmes à causer de ces événements étranges jusque passé minuit. Le feu de notre petit poêle éclairait tout l'angle du toit, la lucarne en équerre avec ses trois vitres fêlées, la pailleasse étendue sous les bardeaux, les poutres noires s'étayant l'une l'autre, la petite table de sapin agitant son ombre sur le plancher vermoulu. De temps en temps une souris, attirée par la chaleur, glissait comme une flèche le long du mur. On entendait le vent s'engouffrer dans les hautes cheminées et balayer la poussière de neige des gouttières. Je songeais à Annette... Le silence s'était rétabli.

Tout à coup Wilfrid, ôtant sa veste, s'écria :

– Il est temps de dormir... Mets encore une bûche au fourneau et couchons-nous.

– Oui, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

Ce disant, je tirai mes bottes, et deux minutes après nous étions étendus sur la pailleasse, la

couverture tirée jusqu'au menton, un gros rondin sous la tête pour oreiller. Wilfrid ne tarda point à s'endormir. La lumière du petit poêle allait et venait... Le vent redoublait au dehors... et, tout en rêvant, je m'endormis à mon tour comme un bienheureux.

Vers deux heures du matin, je fus éveillé par un bruit inexplicable ; je crus d'abord que c'était un chat courant sur les gouttières ; mais ayant mis l'oreille contre les bardeaux, mon incertitude ne fut pas longue : quelqu'un marchait sur le toit.

Je poussai Wilfrid du coude pour l'éveiller.

– Chut ! fit-il en me serrant la main.

Il avait entendu comme moi. La flamme jetait alors ses dernières lueurs, qui se débattaient contre la muraille décrépite. J'allais me lever, quand d'un seul coup, la petite fenêtre, fermée par un fragment de brique, fut poussée et s'ouvrit : une tête pâle, les cheveux roux, les yeux phosphorescents, les joues frémissantes, parut... regardant à l'intérieur. Notre saisissement fut tel que nous n'eûmes pas la force de jeter un cri. L'homme passa une jambe, puis l'autre, par

la lucarne, et descendit dans notre grenier avec tant de prudence, que pas un atome ne bruit sous ses pas.

Cet homme, large et rond des épaules, court, trapu, la face crispée comme celle d'un tigre à l'affût, n'était autre que le personnage bonasse qui nous avait donné des conseils sur la route de Heidelberg. Que sa physionomie nous parut changée alors ! Malgré le froid excessif, il était en manches de chemise ; il ne portait qu'une simple culotte serrée autour des reins, des bas de laine et des souliers à boucles d'argent. Un long couteau taché de sang brillait dans sa main.

Wilfrid et moi nous nous crûmes perdus... Mais lui ne parut pas nous voir dans l'ombre oblique de la mansarde, quoique la flamme se fût ranimée au courant d'air glacial de la lucarne. Il s'accroupit sur un escabeau et se prit à grelotter d'une façon bizarre... Subitement ses yeux, d'un vert jaunâtre s'arrêtèrent sur moi... ses narines se dilatèrent... il me regarda plus d'une longue minute... Je n'avais plus une goutte de sang dans les veines ! Puis, se retournant vers le poêle, il

toussa d'une voix rauque, pareille à celle d'un chat, sans qu'un seul muscle de sa face tressaillît. Il tira du gousset de sa culotte une grosse montre, fit le geste d'un homme qui regarde l'heure, et, soit distraction ou tout autre motif, il la déposa sur la table. Enfin, se levant comme incertain, il considéra la lucarne, parut hésiter, et sortit, laissant la porte ouverte tout au large.

Je me levai aussitôt pour pousser le verrou, mais déjà les pas de l'homme criaient dans l'escalier à deux étages en dessous. Une curiosité invincible l'emporta sur ma terreur, et, comme je l'entendais ouvrir une fenêtre donnant sur la cour, moi-même je m'inclinai vers la lucarne de l'escalier en tourelle du même côté. La cour, de cette hauteur, était profonde comme un puits ; un mur, haut de cinquante à soixante pieds, la partageait en deux. À droite de ce mur se trouvait la cour d'un charcutier ; à gauche, celle de l'auberge du *Pied-de-Mouton*. Il était couvert de mousse humide et de cette végétation folle qui se plaît à l'ombre. Sa crête partait de la fenêtre que l'assassin venait d'ouvrir, et s'étendait en ligne droite, sur le toit d'une vaste et sombre demeure

bâtie au revers de la Bergstrasse. Comme la lune brillait entre de grands nuages chargés de neige, je vis tout cela d'un coup d'œil, et je frémis en apercevant l'homme fuir sur la haute muraille, la tête penchée en avant et son long couteau à la main, tandis que le vent soufflait avec des sifflements lugubres.

Il gagna le toit en face et disparut dans une lucarne.

Je croyais rêver. Pendant quelques instants je restai là, bouche béante, la poitrine nue, les cheveux flottants, sous le grésil qui tombait du toit. Enfin, revenant de ma stupeur, je rentrai dans notre réduit et trouvai Wilfrid, qui me regarda tout hagard et murmurant une prière à voix basse. Je m'empressai de remettre du bois au fourneau, de passer mes habits et de fermer le verrou.

– Eh bien ? demanda mon camarade en se levant.

– Eh bien ! lui répondis-je ; nous en sommes réchappés... Si cet homme ne nous a pas vus, c'est que Dieu ne veut pas encore notre mort.

– Oui, fit-il... oui ! c'est l'un des assassins dont nous parlait Annette... Grand Dieu !... quelle figure... et quel couteau !

Il retomba sur la paillasse... Moi, je vidai d'un trait ce qui restait de vin dans la cruche, et comme le feu s'était ranimé, que la chaleur se répandait de nouveau dans la chambre, et que le verrou me paraissait solide, je repris courage.

Pourtant, la montre était là... l'homme pouvait revenir la chercher !... Cette idée nous glaça d'épouvante.

– Qu'allons-nous faire, maintenant ? dit Wilfrid. Notre plus court serait de reprendre tout de suite le chemin de la Forêt-Noire !

– Pourquoi ?

– Je n'ai plus envie de jouer de la contrebasse... Arrangez-vous comme vous voudrez...

– Mais pourquoi donc ? Qu'est-ce qui nous force à partir ? Avons-nous commis un crime ?

– Parle bas... parle bas... fit-il... Rien que ce mot *crime*, si quelqu'un l'entendait, pourrait nous

faire pendre... De pauvres diables comme nous servent d'exemple aux autres... On ne regarde pas longtemps s'ils commettent des crimes... Il suffit qu'on trouve cette montre ici...

– Écoute, Wilfrid, lui dis-je, il ne s'agit pas de perdre la tête. Je veux bien croire qu'un crime a été commis ce soir dans notre quartier... Oui, je le crois... c'est même très probable... mais, en pareille circonstance, que doit faire un honnête homme ? Au lieu de fuir, il doit aider la justice, il doit...

– Et comment, comment l'aider ?

– Le plus simple sera de prendre la montre et d'aller la remettre demain au grand bailli, en lui racontant ce qui s'est passé.

– Jamais... jamais... je n'oserai toucher cette montre !

– Eh bien ! moi, j'irai. Couchons-nous et tâchons de dormir encore s'il est possible.

– Je n'ai plus envie de dormir.

– Alors, causons... allume ta pipe... attendons le jour... Il y a peut-être encore du monde à

l'auberge... si tu veux, nous descendrons.

– J'aime mieux rester ici.

– Soit !

Et nous reprîmes notre place au coin du feu.

Le lendemain, dès que le jour parut, j'allai prendre la montre sur la table. C'était une montre très belle, à double cadran ; l'un marquait les heures, l'autre les minutes. Wilfrid parut plus rassuré.

– Kasper, me dit-il, toute réflexion faite, il convient mieux que j'aie voir le bailli. Tu es trop jeune pour entrer dans de telles affaires... Tu t'expliquerais mal !

– C'est comme tu voudras.

– Oui, il paraîtrait bien étrange qu'un homme de mon âge envoyât un enfant.

– Bien... bien... je comprends, Wilfrid.

Il prit la montre, et je remarquai que son amour-propre seul le poussait à cette résolution : il aurait rougi, sans doute, devant ses camarades, d'avoir montré moins de courage que moi.

Nous descendîmes du grenier tout méditatifs. En traversant l'allée, qui donne sur la rue Saint-Christophe, nous entendîmes le cliquetis des verres et des fourchettes... Je distinguai la voix du vieux Brêmer et de ses deux fils, Ludwig et Karl.

– Ma foi, dis-je à Wilfrid, avant de sortir, nous ne ferions pas mal de boire un bon coup.

En même temps je poussai la porte de la salle. Toute notre société était là, les violons, les corps de chasse suspendus à la muraille ; la harpe dans un coin. Nous fûmes accueillis par des cris joyeux. On s'empessa de nous faire place à table.

– Hé ! disait le vieux Brêmer, bonne journée, camarades... Du vent !... de la neige !... Toutes les brasseries seront pleines de monde ; chaque flocon qui tourbillonne dans l'air est un florin qui nous tombera dans la poche !

J'aperçus ma petite Annette, fraîche, dégourdie, me souriant des yeux et des lèvres avec amour. Cette vue me ranima... Les meilleurs tranches de jambon étaient pour moi, et chaque fois qu'elle venait déposer une cruche à ma

droite, sa douce main s'appuyait avec expression sur mon épaule.

Oh ! que mon cœur sautillait, en songeant aux marrons que nous avons croqués la veille ensemble ! Pourtant, la figure pâle du meurtrier passait de temps en temps devant mes yeux et me faisait tressaillir... Je regardais Wilfrid, il était tout méditatif. Enfin, au coup de huit heures, notre troupe allait partir, lorsque la porte s'ouvrit, et que trois escogriffes, la face plombée, les yeux brillants comme des rats, le chapeau déformé, suivis de plusieurs autres de la même espèce, se présentèrent sur le seuil. L'un d'eux, au nez long, tourné à la friandise, comme on dit, un énorme gourdin suspendu au poignet, s'avança en s'écriant :

– Vos papiers, messieurs !

Chacun s'empressa de satisfaire à sa demande. Malheureusement Wilfrid, qui se trouvait debout auprès du poêle, fut pris d'un tremblement subit, et comme l'agent de police, à l'œil exercé, suspendait sa lecture pour l'observer d'un regard équivoque, il eut la funeste idée de faire glisser la

montre dans sa botte... mais, avant qu'elle eût atteint sa destination, l'agent de police frappait sur la cuisse de mon camarade et s'écriait d'un ton goguenard :

– Hé, hé ! il paraît que ceci nous gêne ?

Alors Wilfrid tomba en faiblesse, à la grande stupéfaction de tout le monde... il s'affaissa sur un banc, pâle comme la mort, et Madoc, le chef de la police, sans gêne, ouvrit son pantalon et en tira la montre avec un méchant éclat de rire... Mais à peine l'eut-il regardée, qu'il devint grave, et se tournant vers ses agents :

– Que personne ne sorte ! s'écria-t-il d'une voix terrible. Nous tenons la bande... Voici la montre du doyen Daniel Van den Berg... Attention... Les menottes !

Ce cri nous traversa jusqu'à la moëlle des os. Il se fit un tumulte épouvantable... Moi, nous sentant perdus, je me glissai sous le banc, près du mur, et comme on enchaînait le pauvre vieux Brêmer, ses fils, Henrich, Wilfrid, qui sanglotaient et protestaient... je sentis une petite main me passer sur le cou... la douce main

d'Annette, où j'imprimai mes lèvres pour dernier adieu... Mais elle me prit par l'oreille, m'attira doucement... doucement... Je vis la porte du cellier ouverte sous un bout de la table... Je m'y laissai glisser... La porte se referma !

Ce fut l'affaire d'une seconde, au milieu de la bagarre.

À peine au fond de mon trou, on trépignait déjà sur la porte... puis tout devint silencieux : mes pauvres camarades étaient partis ! La mère Grédel Dick jetait des cris de paon sur le seuil de son allée, disant que l'auberge du *Pied-de-Mouton* était déshonorée.

Je vous laisse à penser les réflexions que je dus faire durant tout un jour, blotti derrière une futaille, les reins courbés, les jambes repliées sous moi, songeant que si un chien descendait à la cave... que s'il prenait fantaisie à la cabaretière de venir elle-même remplir la cruche... que si la tonne se vidait dans le jour et qu'il fallût en mettre une autre en perce... que le moindre hasard enfin pouvait me perdre.

Toutes ces idées et mille autres me passaient

par la tête. Je me représentais le vieux Brêmer, Wilfrid, Karl, Ludwig et la grande Berthe, déjà pendus au gibet du Harberg, au milieu d'un cercle de corbeaux qui se gobergeaient à leurs dépens. Les cheveux m'en dressaient sur la tête !

Annette, non moins troublée que moi, par excès de prudence, refermait la porte chaque fois qu'elle remontait du cellier. J'entendis la vieille lui crier :

– Mais laisse donc cette porte. Es-tu folle de perdre la moitié de ton temps à l'ouvrir ?

Alors, la porte resta entrebâillée, et du fond de l'ombre, je vis les tables se garnir de nouveaux buveurs. J'entendais des cris, des discussions, des histoires sans fin sur la fameuse bande.

– Oh ! les scélérats, disait l'un, grâce au ciel on les tient ! Quel fléau pour Heidelberg !... On n'osait plus se hasarder dans les rues après dix heures... Le commerce en souffrait... Enfin, c'est fini, dans quinze jours, tout sera rentré dans l'ordre.

– Voyez-vous, ces musiciens de la Forêt-

Noire, criait un autre... c'est un tas de bandits ! Ils s'introduisent dans les maisons sous prétexte de faire de la musique... ils observent les serrures, les coffres, les armoires, les issues, et puis, un beau matin, on apprend que maître un tel a eu la gorge coupée dans son lit... que sa femme a été massacrée... ses enfants égorgés... la maison pillée de fond en comble... qu'on a mis le feu à la grange... ou autre chose dans ce genre... Quels misérables ! On devrait les exterminer tous sans miséricorde... au moins le pays serait tranquille.

– Toute la ville ira les voir pendre, disait la mère Grédel... Ce sera le plus beau jour de ma vie !

– Savez-vous que sans la montre du doyen Daniel, on n'aurait jamais trouvé leur trace ? Hier soir la montre disparaît... Ce matin, maître Daniel en donne le signalement à la police... une heure après, Madoc mettait la main sur toute la couvée... hé ! hé ! hé !

Et toute la salle de rire aux éclats. La honte, l'indignation, la peur, me faisaient frémir tour à tour.

Cependant la nuit vint. Quelques buveurs seuls restaient encore à table. On avait veillé la nuit précédente ; j'entendais la grosse cabaretière qui bâillait et murmurait :

– Ah ! mon Dieu, quand pourrons-nous aller nous coucher ?

Une seule chandelle restait allumée dans la salle.

– Allez dormir, madame, dit la douce voix d'Annette, je veillerai bien toute seule jusqu'à ce que ces messieurs s'en aillent.

Quelques ivrognes comprirent cette invitation et se retirèrent : il n'en restait plus qu'un, assoupi en face de sa cruche. Le wachtmann, étant venu faire sa ronde, l'éveilla, et je l'entendis sortir à son tour, grognant et trébuchant jusqu'à la porte.

– Enfin, me dis-je, le voilà parti ; ce n'est pas malheureux. La mère Grédel va dormir, et la petite Annette ne tardera point à me délivrer.

Dans cette agréable pensée, je détirais déjà mes membres engourdis, quand ces paroles de la grosse cabaretière frappèrent mes oreilles :

– Annette, va fermer, et n’oublie pas de mettre la barre. Moi, je descends à la cave.

Il paraît qu’elle avait cette louable habitude, pour s’assurer que tout était en ordre.

– Mais, madame, balbutia la petite, le tonneau n’est pas vide ; vous n’avez pas besoin...

– Mêlé-toi de tes affaires, interrompit la grosse femme, dont la chandelle brillait déjà sur l’escalier.

Je n’eus que le temps de me replier de nouveau derrière la futaille. La vieille, courbée sous la voûte basse du cellier, allait d’une tonne à l’autre, et je l’entendais murmurer :

– Oh ! la coquine, comme elle laisse couler le vin ! Attends, attends, je vais t’apprendre à mieux fermer les robinets. A-t-on jamais vu ! A-t-on jamais vu !

La lumière projetait les ombres contre le mur humide. Je me dissimulais de plus en plus.

Tout à coup, au moment où je croyais la visite terminée, j’entendis la grosse mère exhaler un soupir, mais un soupir si long, si lugubre, que

l'idée me vint aussitôt qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Je hasardai un œil... le moins possible ; et qu'est-ce que je vis ? Dame Grédel Dick, la bouche béante, les yeux hors de la tête, contemplant le dessous de la tonne, derrière laquelle je me tenais immobile. Elle venait d'apercevoir un de mes pieds sous la solive servant de cale, et s'imaginait sans doute avoir découvert le chef des brigands, caché là pour l'égorger pendant la nuit. Ma résolution fut prompte : je me dressai en murmurant :

– Madame, au nom du ciel ! ayez pitié de moi. Je suis...

Mais alors, elle, sans me regarder, sans m'écouter, se prit à jeter des cris de paon, des cris à vous déchirer les oreilles, tout en grimpant l'escalier aussi vite que le lui permettait son énorme corpulence. De mon côté, saisi d'une terreur inexprimable, je m'accrochai à sa robe, pour la prier à genoux. Mais ce fut bien pis encore :

– Au secours ! À l'assassin ! Oh ! ah ! mon Dieu ! Lâchez-moi. Prenez mon argent. Oh ! oh !

C'était effrayant. J'avais beau lui dire :

– Madame, regardez-moi. Je ne suis pas ce que vous pensez...

Bah ! elle était folle d'épouvante, elle radotait, elle bégayait, elle piaillait d'un accent si aigu, que si nous n'eussions été sous terre, tout le quartier en eût été éveillé. Dans cette extrémité, ne consultant que ma rage, je lui grimpai sur le dos, et j'atteignis avant elle la porte, que je lui refermai sur le nez comme la foudre, ayant soin d'assujettir le verrou. Pendant la lutte, la lumière s'était éteinte, dame Grédel restait dans les ténèbres, et sa voix ne s'entendait plus que faiblement, comme dans le lointain.

Moi, épuisé, anéanti, je regardais Annette dont le trouble égalait le mien. Nous n'avions plus la force de nous dire un mot, et nous écoutions ces cris expirants, qui finirent par s'éteindre : la pauvre femme s'était évanouie.

– Oh ! Kasper, me dit Annette en joignant les mains, que faire, mon Dieu, que faire ? Sauve-toi... sauve-toi... On a peut-être entendu... Tu l'as donc tuée ?

– Tuée !... moi ?

– Eh bien... échappe-toi... Je vais t'ouvrir.

En effet, elle leva la barre, et je me pris à courir dans la rue, sans même la remercier... Ingrat ! Mais j'avais si peur... le danger était si pressant... le ciel si noir ! Il faisait un temps abominable : pas une étoile au ciel... pas un réverbère allumé... Et le vent... et la neige ! Ce n'est qu'après avoir couru au moins une demi-heure, que je m'arrêtai pour reprendre haleine... Et qu'on s'imagine mon épouvante quand, levant les yeux, je me vis juste en face du *Pied-de-Mouton*. Dans ma terreur, j'avais fait le tour du quartier, peut-être trois ou quatre fois de suite... Mes jambes étaient lourdes, boueuses... mes genoux vacillaient.

L'auberge, tout à l'heure déserte, bourdonnait comme une ruche ; des lumières couraient d'une fenêtre à l'autre... Elle était sans doute pleine d'agents de police. Alors, malheureux, épuisé par le froid et la faim, désespéré, ne sachant où trouver un asile, je pris la plus singulière de toutes les résolutions :

« Ma foi, me dis-je, mourir pour mourir... autant être pendu que de laisser ses os en plein champ sur la route de la Forêt-Noire ! »

Et j'entrai dans l'auberge, pour me livrer moi-même à la justice. Outre les individus râpés, aux chapeaux déformés, aux triques énormes, que j'avais déjà vus le matin, et qui allaient, venaient, furetaient et s'introduisaient partout, il y avait alors devant une table le grand bailli Zimmer, vêtu de noir, l'air grave, l'œil pénétrant, et le secrétaire Rôth, avec sa perruque rousse, sa grimace imposante et ses larges oreilles plates comme des écailles d'huîtres. C'est à peine si l'on fit attention à moi, circonstance qui modifia tout de suite ma résolution. Je m'assis dans l'un des coins de la salle, derrière le grand fourneau de fonte, en compagnie de deux ou trois voisins, accourus pour voir ce qui se passait, et je demandai tranquillement une chopine de vin et un plat de choucroute.

Annette faillit me trahir :

– Ah ! mon Dieu, fit-elle, est-ce possible ?

Mais une exclamation de plus ou de moins

dans une telle cohue ne signifiait absolument rien... Personne n'y prit garde ; et, tout en mangeant du meilleur appétit, j'écoutai l'interrogatoire que subissait dame Grédel, accroupie dans un large fauteuil, les cheveux épars et les yeux encore écarquillés par la peur.

– Quel âge paraissait avoir cet homme ? lui demanda le bailli.

– De quarante à cinquante ans, monsieur... C'était un homme énorme, avec des favoris noirs... ou bruns... je ne sais pas au juste... le nez long... les yeux verts.

– N'avait-il pas quelques signes particuliers... des taches au visage... des cicatrices ?

– Non... je ne me rappelle pas... Il n'avait qu'un gros marteau... et des pistolets...

– Fort bien. Et que vous a-t-il dit ?

– Il m'a prise à la gorge... Heureusement j'ai crié si haut, que la peur l'a saisi... et puis, je me suis défendue avec les ongles... Ah ! quand on veut vous massacrer... on se défend, monsieur !...

– Rien de plus naturel, de plus légitime,

madame... Écrivez, monsieur Rôth... Le sang-froid de cette bonne dame a été vraiment admirable !

Ainsi du reste de la déposition. On entendit ensuite Annette, qui déclara simplement avoir été si troublée qu'elle ne se souvenait de rien.

– Cela suffit, dit le bailli ; s'il nous faut d'autres renseignements, nous reviendrons demain.

Tout le monde sortit, et je demandai à dame Grédel une chambre pour la nuit. Elle n'eut pas le moindre souvenir de m'avoir vu... tant la peur lui avait troublé la cervelle.

– Annette, dit-elle, conduis monsieur à la petite chambre verte du troisième. Moi, je ne tiens plus sur mes jambes... Ah ! mon Dieu... mon Dieu... à quoi n'est-on pas exposé dans ce monde !

Elle se prit à sangloter, ce qui la soulagea. Annette, ayant allumé une chandelle, me conduisit dans la chambre désignée, et quand nous fûmes seuls :

– Oh ! Kasper... Kasper... s'écria-t-elle naïvement... qui aurait jamais cru que tu étais de la bande ? Je ne me consolerais jamais d'avoir aimé un brigand !

– Comment, Annette... toi aussi ! lui répondis-je en m'asseyant désolé... Ah ! tu m'achèves !

J'étais prêt à fondre en larmes... Mais elle, revenant aussitôt de son injustice et m'entourant de ses bras :

– Non ! non ! fit-elle... Tu n'es pas de la bande... Tu es trop gentil pour cela, mon bon Kasper... Mais c'est égal... tu as un fier courage tout de même d'être revenu !

Je lui dis que j'allais mourir de froid dehors, et que cela seul m'avait décidé. Nous restâmes quelques instants tout pensifs, puis elle sortit pour ne pas éveiller les soupçons de dame Grédel. Quand je fus seul, après m'être assuré que les fenêtres ne donnaient sur aucun mur et que le verrou fermait bien, je remerciai le Seigneur de m'avoir sauvé dans ces circonstances périlleuses. Puis m'étant couché, je m'endormis profondément.

II

Le lendemain, je m'éveillai vers huit heures. Le temps était humide et terne. En écartant le rideau de mon lit, je remarquai que la neige s'était amoncelée au bord des fenêtres : les vitres en étaient toutes blanches. Je me pris à rêver tristement au sort de mes camarades ; ils avaient dû bien souffrir du froid... la grande Berthe et le vieux Brêmer surtout ! Cette idée me serra le cœur.

Comme je rêvais ainsi, un tumulte étrange s'éleva dehors. Il se rapprochait de l'auberge, et ce n'est pas sans inquiétude que je m'élançai vers une fenêtre, pour juger de ce nouveau péril.

On venait confronter la fameuse bande avec dame Grédel Dick, qui ne pouvait sortir après les terribles émotions de la veille. Mes pauvres compagnons descendaient la rue bourbeuse, entre deux files d'agents de police, et suivis d'une avalanche de gamins, hurlant et sifflant comme

de vrais sauvages. Il me semble encore voir cette scène affreuse : le pauvre Brêmer, enchaîné avec son fils Ludwig, puis Karl et Wilfrid, et enfin la grande Berthe, qui marchait seule derrière et criait d'une voix lamentable :

– Au nom du ciel, messieurs, au nom du ciel... ayez pitié d'une pauvre harpiste innocente !... Moi... tuer !... moi... voler ! Oh ! Dieu, est-ce possible !

Elle se tordait les mains. Les autres étaient mornes, la tête penchée, les cheveux pendants sur la face.

Tout ce monde s'engouffra dans l'allée sombre de l'auberge. Les gardes en expulsèrent les étrangers... On referma la porte, et la foule avide resta dehors, les pieds dans la boue, le nez aplati contre les fenêtres.

Le plus profond silence s'établit alors dans la maison. M'étant habillé, j'entrouvris la porte de ma chambre pour écouter, et voir s'il ne serait pas possible de reprendre la clef des champs.

J'entendis quelques éclats de voix, des allées

et des venues aux étages inférieurs, ce qui me convainquit que les issues étaient bien gardées. Ma porte donnait sur le palier, juste en face de la fenêtre que l'homme avait ouverte pour fuir. Je n'y fis d'abord pas attention... Mais comme je restais là, tout à coup je m'aperçus que la fenêtre était ouverte, qu'il n'y avait point de neige sur son bord, et, m'étant approché, je vis de nouvelles traces sur le mur. Cette découverte me donna le frisson. L'homme était revenu !... Il revenait peut-être toutes les nuits : le chat, la fouine, le furet... tous les carnassiers ont ainsi leur passage habituel. Quelle révélation ! Tout s'éclairait dans mon esprit d'une lumière mystérieuse.

« Oh ! si c'était vrai, me dis-je, si le hasard venait de me livrer le sort de l'assassin... mes pauvres camarades seraient sauvés ! »

Et je suivis des yeux cette trace, qui se prolongeait avec une netteté surprenante, jusque sur le toit voisin.

En ce moment, quelques paroles de l'interrogatoire frappèrent mes oreilles... On

venait d'ouvrir la porte de la salle pour renouveler l'air... J'entendis :

– Reconnaissez-vous avoir, le 20 de ce mois participé à l'assassinat du sacrificateur Ulmet Elias ?

Puis quelques paroles inintelligibles.

– Refermez la porte, Madoc, dit la voix du bailli... refermez la porte... Madame est souffrante...

Je n'entendis plus rien.

La tête appuyée sur la rampe, une grande résolution se débattait alors en moi. « Je puis sauver mes camarades, me disais-je ; Dieu vient de m'indiquer le moyen de les rendre à leurs familles... Si la peur me fait reculer devant un tel devoir, c'est moi qui les aurais assassinés... Mon repos, mon honneur, seront perdus à jamais... Je me jugerai le plus lâche... le plus vil des misérables ! » Longtemps j'hésitai ; mais tout à coup ma résolution fut prise... Je descendis et je pénétraï dans la cuisine.

– N'avez-vous jamais vu cette montre, disait

le bailli à dame Grédel ; recueillez-bien vos souvenirs, madame.

Sans attendre la réponse, je m'avançai dans la salle, et, d'une voix ferme, je répondis :

– Cette montre, monsieur le bailli... je l'ai vue entre les mains de l'assassin lui-même... Je la reconnais... Et, quant à l'assassin, je puis vous le livrer ce soir, si vous daignez m'entendre.

Un silence profond s'établit autour de moi ; tous les assistants se regardaient l'un l'autre avec stupeur ; mes pauvres camarades parurent se ranimer.

– Qui êtes-vous, monsieur ? me demanda le bailli revenu de son émotion.

– Je suis le compagnon de ces infortunés, et je n'en ai pas honte, car tous, monsieur le bailli, tous, quoique pauvres, sont d'honnêtes gens... Pas un d'entre eux n'est capable de commettre les crimes qu'on leur impute.

Il y eut un nouveau silence. La grande Berthe se prit à sangloter tout bas ; le bailli parut se recueillir. Enfin, me regardant d'un œil fixe :

– Où donc prétendez-vous nous livrer l’assassin ?

– Ici même, monsieur le bailli... dans cette maison... Et, pour vous en convaincre, je ne demande qu’un instant d’audience particulière.

– Voyons, dit-il en se levant.

Il fit signe au chef de la police secrète, Madoc, de nous suivre, aux autres de rester. Nous sortîmes.

Je montai rapidement l’escalier. Ils étaient sur mes pas. Au troisième, m’arrêtant devant la fenêtre et leur montrant les traces de l’homme imprimées dans la neige :

– Voici les traces de l’assassin, leur dis-je... C’est ici qu’il passe chaque soir... Il est venu hier à deux heures du matin... Il est revenu cette nuit... Il reviendra sans doute ce soir.

Le bailli et Madoc regardèrent les traces quelques instants sans murmurer une parole.

– Et qui vous dit que ce sont les pas du meurtrier ? me demanda le chef de la police d’un air de doute.

Alors je leur racontai l'apparition de l'assassin dans notre grenier. Je leur indiquai, au-dessus de nous, la lucarne d'où je l'avais vu fuir au clair de lune, ce que n'avait pu faire Wilfrid, puisqu'il était resté couché...

Je leur avouai que le hasard seul m'avait fait découvrir les empreintes de la nuit précédente.

– C'est étrange, murmurait le bailli ; ceci modifie beaucoup la situation des accusés. Mais comment nous expliquez-vous la présence du meurtrier dans la cave de l'auberge ?

– Ce meurtrier, c'était moi, monsieur le bailli !

Et je lui racontai simplement ce qui s'était passé la veille, depuis l'arrestation de mes camarades jusqu'à la nuit close, au moment de ma fuite.

– Cela suffit, dit-il.

Et se tournant vers le chef de la police :

– Je dois vous avouer, Madoc, que les dépositions de ces ménétriers ne m'ont jamais paru concluantes ; elles étaient loin de me confirmer dans l'idée de leur participation aux

crimes... D'ailleurs, leurs papiers établissent, pour plusieurs, un alibi très difficile à démentir. Toutefois, jeune homme, malgré la vraisemblance des indices que vous nous donnez, vous resterez en notre pouvoir jusqu'à la vérification du fait... Madoc, ne le perdez pas de vue, et agissez en conséquence.

Le bailli descendit alors tout méditatif, et, repliant ses papiers, sans ajouter un mot à l'interrogatoire :

– Qu'on reconduise les accusés à la prison, dit-il en lançant à la grosse cabaretière un regard de mépris.

Il sortit suivi de son secrétaire.

Madoc resta seul avec deux agents.

– Madame, dit-il à l'aubergiste, vous garderez le plus grand silence sur ce qui vient de se passer. De plus, vous rendrez à ce brave jeune homme la chambre qu'il occupait avant-hier.

Le regard et l'accent de Madoc n'admettaient pas de réplique : dame Grédel promit ses grands dieux de faire ce que l'on voudrait, pourvu qu'on

la débarrassât des brigands.

– Ne vous inquiétez pas des brigands, répliqua Madoc ; nous resterons ici tout le jour et toute la nuit pour vous garder... Vaquez tranquillement à vos affaires, et commencez par nous servir à déjeuner... Jeune homme, vous me ferez l'honneur de déjeuner avec nous ?

Ma situation ne me permettait pas de décliner cette offre... J'acceptai.

Nous voilà donc assis en face d'un jambon et d'une cruche de vin du Rhin. D'autres individus vinrent boire comme d'habitude, provoquant les confidences de dame Grédel et d'Annette ; mais elles se gardèrent bien de parler en notre présence, et furent extrêmement réservées, ce qui dut leur paraître fort méritoire.

Nous passâmes tout l'après-midi à fumer des pipes, à vider des petits verres et des chopes ; personne ne faisait attention à nous.

Le chef de la police, malgré sa figure plombée, son regard perçant, ses lèvres pâles et son grand nez en bec d'aigle, était assez bon

enfant après boire. Il nous racontait des gaudrioles avec verve et facilité. Il cherchait à saisir la petite Annette au passage. À chacune de ses paroles, les autres éclataient de rire ; moi, je restais morne, silencieux.

– Allons jeune homme, me disait-il en riant, oubliez la mort de votre respectable grand-mère... Nous sommes tous mortels, que diable !... Buvez un coup et chassez ces idées nébuleuses.

D'autres se mêlaient à notre conversation, et le temps s'écoulait ainsi au milieu de la fumée du tabac, du cliquetis des verres et du tintement des canettes.

Mais à neuf heures, après la visite du wachtmann, tout changea de face ; Madoc se leva et dit :

– Ah ! çà ! procédons à nos petites affaires... Fermez la porte et les volets... et lestement ! Quant à vous, madame et mademoiselle, allez vous coucher !

Ces trois hommes, abominablement déguenillés, semblaient être plutôt de véritables

brigands que les soutiens de l'ordre et de la justice. Ils tirèrent de leur pantalon des tiges de fer, armées à l'extrémité d'une boule de plomb... Le brigadier Madoc, frappant sur la poche de sa redingote, s'assura qu'un pistolet s'y trouvait... Un instant après, il le sortit pour y mettre une capsule.

Tout cela se faisait froidement... Enfin, le chef de la police m'ordonna de les conduire dans mon grenier.

Nous montâmes.

Arrivés dans le taudis, où la petite Annette avait eu soin de faire du feu, Madoc, jurant entre ses dents, s'empressa de jeter de l'eau sur le charbon ; puis m'indiquant la paillasse :

– Si le cœur vous en dit, vous pouvez dormir.

Il s'assit alors avec ses deux acolytes, au fond de la chambre, près du mur, et l'on souffla la lumière.

Je m'étais couché, priant tout bas le Seigneur d'envoyer l'assassin.

Le silence, après minuit, devint si profond,

qu'on ne se serait guère douté que trois hommes étaient là, l'œil ouvert, attentifs au moindre bruit, comme des chasseurs à l'affût de quelque bête fauve. Les heures s'écoulaient lentement... lentement... Je ne dormais pas... Mille idées terribles me passaient par la tête... J'entendis sonner une heure... deux heures... et rien... rien n'apparaissait !

À trois heures, un des agents de police bougea... je crus que l'homme arrivait... mais tout se tut de nouveau. Je me pris alors à penser que Madoc devait me prendre pour un imposteur, qu'il devait terriblement m'en vouloir, que le lendemain il me maltraiterait... que, bien loin d'avoir servi mes camarades, je serais mis à la chaîne.

Après trois heures, le temps me parut extrêmement rapide ; j'aurais voulu que la nuit durât toujours, pour conserver au moins une lueur d'espérance.

Comme j'étais ainsi à ressasser les mêmes idées pour la centième fois... tout à coup, sans que j'eusse entendu le moindre bruit... la lucarne

s'ouvrit... deux yeux brillèrent à l'ouverture... rien ne remua dans le grenier.

« Les autres se seront endormis, me dis-je. »

La tête restait toujours là... attentive... On eût dit que le scélérat se doutait de quelque chose... Oh ! que mon cœur galopait... que le sang coulait vite dans mes veines... et pourtant le froid de la peur se répandait sur ma face... Je ne respirais plus !

Il se passa bien quelques minutes ainsi... puis... subitement... l'homme parut se décider... il se glissa dans notre grenier, avec la même prudence que la veille.

Mais au même instant un cri terrible... un cri bref, vibrant... retentit :

– Nous le tenons !

Et toute la maison fut ébranlée de fond en comble... des cris... des trépignements... des clameurs rauques... me glacèrent d'épouvante... L'homme rugissait... les autres respiraient haletants... puis il y eut un choc qui fit craquer le plancher... je n'entendis plus qu'un grincement

de dents... un cliquetis de chaînes...

– De la lumière ! cria le terrible Madoc.

Et, tandis que le soufre flambait, jetant dans le réduit sa lueur bleuâtre, je distinguai vaguement les agents de police accroupis sur l'homme en manches de chemise : l'un le tenait à la gorge, l'autre lui appuyait les deux genoux sur la poitrine ; Madoc lui serrait les poings dans des menottes à faire craquer les os ; l'homme semblait inerte ; seulement une de ses grosses jambes, nue depuis le genou jusqu'à la cheville, se relevait de temps en temps et frappait le plancher par un mouvement convulsif... Les yeux lui sortaient littéralement de la tête... une écume sanglante s'agitait sur ses lèvres.

À peine eus-je allumé la chandelle, que les agents de police firent une exclamation étrange.

– Notre doyen !...

Et tous trois se relevant... je les vis se regarder pâles de terreur.

L'œil de l'assassin bouffi de sang se tourna vers Madoc... Il voulut parler... mais, seulement

au bout de quelques secondes... je l'entendis murmurer :

– Quel rêve !... Mon Dieu... quel rêve !

Puis il fit un soupir et resta immobile.

Je m'étais approché pour le voir... C'était bien lui... L'homme qui nous avait donné de si bons conseils sur la route de Heidelberg... Peut-être avait-il pressenti que nous serions la cause de sa perte : on a parfois de ces pressentiments terribles ! Comme il ne bougeait plus et qu'un filet de sang glissait sur le plancher poudreux, Madoc, revenu de sa surprise, se pencha sur lui et déchira sa chemise ; nous vîmes alors qu'il s'était donné un coup de son grand couteau dans le cœur.

– Eh ! fit Madoc avec un sourire sinistre, M. le doyen a fait banqueroute à la potence... Il connaissait la bonne place et ne s'est pas manqué ! Restez ici, vous autres... Je vais prévenir le bailli.

Puis il ramassa son chapeau, tombé pendant la lutte, et sortit sans ajouter un mot.

Je restai seul en face du cadavre avec les deux agents de police.

Le lendemain, vers huit heures, tout Heidelberg apprit la grande nouvelle. Ce fut un événement pour le pays. Daniel Van den Berg, doyen des drapiers, jouissait d'une fortune et d'une considération si bien établies, que beaucoup de gens se refusèrent à croire aux abominables instincts qui le dominaient.

On discuta ces événements de mille manières différentes. Les uns disaient que le riche doyen était somnambule, et par conséquent irresponsable de ses actions... les autres, qu'il était assassin par amour du sang, n'ayant aucun intérêt sérieux à commettre de tels crimes... Peut-être était-il l'un et l'autre ! C'est un fait incontestable que l'être moral, la volonté, l'âme, peu importe le nom, n'existe pas chez le somnambule... Or l'animal, abandonné à lui-même, subit naturellement l'impulsion de ses instincts pacifiques ou sanguinaires, et la face ramassée de maître Daniel Van den Berg, sa tête

plate, renflée derrière les oreilles, ses longues moustaches hérissées... ses yeux verts... tout prouve qu'il appartenait malheureusement à la famille des chats... race terrible, qui tue pour le plaisir de tuer !...

Quoi qu'il en soit, mes compagnons furent rendus à la liberté. On cita la petite Annette, pendant quinze jours comme un modèle de dévouement. Elle fut même recherchée en mariage par le fils du bourgmestre Trungott, jeune homme romanesque, qui fera le malheur de sa famille. Moi, je m'empressai de retourner dans la Forêt-Noire, où, depuis cette époque, je remplis les fonctions de chef d'orchestre au bouchon du *Sabre-Vert*, sur la route de Tubingue. S'il vous arrive de passer par-là, et que mon histoire vous ait intéressé, venez me voir... nous viderons deux ou trois bouteilles ensemble... et je vous raconterai certains détails, qui vous feront dresser les cheveux sur la tête !...

Le rêve de mon cousin Elof

Mon cousin Kasper Elof Imant appartient au tempérament mélancolique... ce qui signifie, en d'autres termes, qu'il a le foie gros, la taille mince, les cheveux bruns tirant sur le noir, le regard vif, le nez long et légèrement crochu, les joues sèches, fouettées de quelques fils rouges, les lèvres vermeilles, les dents blanches, le menton avancé et l'échine maigre. On le voyait souvent, autrefois, se promener d'un air rêveur, les épaules voûtées, dans l'avenue des Platanes, à Birkenfeld ; ses yeux perçants prenaient alors une expression abattue, et les plus jolies filles de la ville le plaignaient de son infortune, quoiqu'il jouît de quinze à vingt mille livres de rente et d'un excellent appétit... Elles lui supposaient une maladie quelconque, et voulaient l'en guérir. « Ce pauvre M. Elof, se disaient-elles, ne se consolera jamais de la perte de sa mère ; il lui faudrait les joies, les douceurs de la famille, pour effacer de son âme cette impression douloureuse... une jeune épouse, des petits

enfants, etc. » Notez bien que mon cousin Elof n'avait pas six ans à la mort de sa mère, et qu'il touchait alors à la trentaine. Moi, j'allais lui raconter ces petites historiettes ; il en souriait finement, puis redevenait tout à coup sombre et rêveur.

Notre tante Catherine, la veuve du conseiller Weinland, donnait, à cette époque, de petites soirées musicales où se trouvaient réunies une foule de jeunes personnes charmantes. J'ai toujours pensé que la digne femme, possédée d'une vocation matrimoniale singulière, voulait marier ses neveux, et favoriser, comme on dit, les sympathies réciproques. Quoi qu'il en soit, Elof et moi, bon gré, mal gré, nous assistions à ces réunions qui nous ennuyaient beaucoup ; mais que ne fait-on pas pour une tante ornée de trois vignobles, et d'une magnifique campagne aux environs de Francfort ? Elle tenait à nous entendre chanter le *duo langouroso* :

Ce qu'il me faut à moi...

C'est toi !... c'est toi ! c'est toi !...

avec mademoiselle Ophélie, ou mademoiselle Fridoline... et nous le chantions. Elle exigeait que nous fissions les honneurs de la crème fouettée et du *kougelhoff*... et nous les faisions, ces honneurs. Elle nous morigénait sur notre tenue, sur le nœud de notre cravate, ou la tournure de notre moustache, et nous l'écoutions avec la plus parfaite condescendance... moi, riant et répondant : « Vous avez raison, chère tante, toujours raison !... » Elof, le coude sur le piano, l'air boudeur, mais résigné. Puis arrivaient les causettes, les petits caquets : Mme la conseillère ou Mme la baronne en détachaient sur les absents... Venaient-ils à paraître ?... c'étaient des exclamations de plaisir : « Quel bonheur de vous voir !... Oh ! nous ne comptons plus sur vous... Nous n'osions espérer, etc. » Et les chères personnes échangeaient des sourires... de grands saluts... des embrassades !...

– Hé ! hé ! hé ! délicieux... délicieux... Mariez-vous... mariez-vous donc !

Or un soir, après le duo, la ballade obligée et

l'ariette du *Colibri joli*, quelques-unes de ces dames, patronnesses de la loterie de charité, causaient entre elles d'une certaine mendiante de la bourse des pauvres, qui venait de mourir à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Mme la baronne Freidag dépeignait avec attendrissement cette mort édifiante... Elof, assis dans l'embrasement d'une fenêtre, le cou tendu, paraissait fort attentif. Tout à coup, profitant d'un silence, il se prit à demander :

– Madame la baronne a vu sans doute mourir beaucoup de monde, dans ses pieuses visites, depuis quinze ans ?

L'accent, le regard, l'attitude d'Elof stupéfièrent tous les assistants ; moi-même, je lui trouvai quelque chose de fort bizarre.

– Beaucoup, monsieur, répondit la baronne, dont les joues avaient pris une teinte animée.

– Et, fit Elof, tous ces morts avaient les yeux ouverts ?

– Tous, dit la baronne.

– Et la bouche aussi, madame ?

– Oui, c’est vrai, la bouche aussi.

– Je le savais ! dit Elof en inclinant le front, je le savais !

Puis il retomba dans ses rêveries habituelles.

Ces quelques paroles insignifiantes avaient produit un tel effet sur l’assistance, que je vis plusieurs personnes pâlir. Il faut avouer que c’était un singulier texte de conversation, après la musique du *Colibri joli* ! Tout notre cercle pressentait là quelque mystère, et la digne tante Catherine, pour ranimer la joie, proposa de danser une valse. On dansa, mais chacun se sentait mal à l’aise. Vers onze heures, Elof disparut, et dix minutes après on entendait rouler les dernières voitures dans la rue silencieuse.

Au moment de partir, ma tante me prenant par le bras, s’écria :

– Au nom du ciel, Christian, que se passe-t-il ? Est-ce qu’Elof est devenu fou ?

– Hé ! chère tante, vous connaissez son caractère fantasque... Et puis, franchement, qu’a-t-il dit de mal ?

– Sans doute... C'est cette baronne avec ses histoires de morts et de mourants... Allons, n'y pensons plus, Christian... Bonne nuit !

Je sortis tout pensif. Au loin brûlait la mèche fumeuse d'un réverbère. Je ne sais pourquoi, mais en regagnant mon logis, rue des Capucins, je me sentis frissonner. Avant de me coucher, chose extraordinaire, je regardai sous mon lit. Il me semblait qu'un péril imminent me menaçait ; je ne savais ce que cela pouvait être, mais toute la nuit des visions bizarres me traversèrent l'esprit. Je m'éveillai plusieurs fois, écoutant la cime des hauts peupliers bruire à mes fenêtres, et la rivière d'Erbach battre, de son flot monotone, les murailles qui longent mon jardin. Le hélage des mariniers, les cris du wachtmann, prenaient à mes oreilles un sens mystérieux.

Le lendemain, au petit jour, j'étais debout avant cinq heures ; je venais de pousser mes persiennes, et j'écoutais les hirondelles échanger leurs gazouillements sonores sur les gouttières. En ce moment, j'aperçus au loin, dans la rue déserte, Elof qui s'approchait à grands pas, le

feutre rabattu sur les yeux, et les plis de son petit manteau noir serrés sur la poitrine. J'allais lui souhaiter le bonjour, quand il tourna brusquement à gauche et gravit l'escalier quatre à quatre. La porte de ma chambre s'ouvrit, et ce brave Elof ne parut nullement surpris de me voir sur pied.

– Christian, me dit-il sans autre préambule, comme archiviste de Birkenfeld, tu dois posséder les documents judiciaires du Hundsrück ?

– Sans doute... mais assieds-toi.

– Merci. À quelle époque remontent ces documents ?

– À cent cinquante ans... au règne de Yeri-Peter le Borgne.

– Bien, très bien, fit-il ; pourrais-tu me confier ceux de l'année 1800 ?

– Impossible ; aucune pièce des archives ne doit sortir de mes mains... mais je puis t'en donner connaissance à la bibliothèque Saint-Christophe, si tu le désires.

– C'est tout ce que je demande, dit-il en se promenant de long en large avec impatience.

– Tu veux partir tout de suite ?

– Oui... certainement... le plus tôt possible.

– L'affaire est donc bien pressante !

Il s'arrêta court, et me fixant de ses yeux noirs :

– Christian, dit-il, tu sauras tout... tout !... Fais-moi le plaisir de mettre ton chapeau.

Il me l'apportait lui-même :

– Prends ta clef et partons !

Cette impatience, chez un homme ordinairement si calme, et surtout le souvenir des questions étranges qu'il avait adressées la veille à la baronne Freidag, surexcitèrent ma curiosité ; je fis ce qu'il voulait, et nous partîmes immédiatement.

La bibliothèque Saint-Christophe est une vieille construction d'ordre roman ; son origine remonte à Charlemagne. Elle a trois hautes salles superposées l'une à l'autre ; un escalier massif en volute monte jusqu'au sommet du toit, d'où l'on découvre, par trois lucarnes, le pays environnant à perte de vue. À chaque étage, et sur chaque face

de l'édifice, se trouvent six fenêtres en plein cintre, petites, écrasées, dont la lumière se traîne sur les larges dalles, tandis que les voûtes restent dans l'ombre. Somme toute, c'est une construction barbare, qui n'a de grandeur que par l'élévation de ses murailles, et les souvenirs qu'elle rappelle ; sa situation, hors de la ville, près de la rivière d'Erbach, lui donne un aspect dominateur. On ne se douterait guère que c'est une bibliothèque, d'autant moins que sa lourde porte de chêne reste close depuis le premier jour de l'an jusqu'à la Saint-Sylvestre.

Nous montâmes l'escalier tournant, éclairé de loin en loin par quelques meurtrières.

– Si ces marches sont usées, dis-je à mon camarade, ce n'est pas ma faute, ni celle des savants de Birkenfeld ; depuis l'année dernière, où le comte Harvig me demanda son arbre généalogique, personne n'a remis les pieds ici.

Arrivés au troisième étage, tandis que je cherchais ma clef, Elof, comme au sortir d'un rêve, s'écria :

– Enfin, je vais donc voir !...

Nous entrâmes dans la grande salle silencieuse. Le soleil brillait alors de tout son éclat et de toute sa fraîcheur matinale ; les trois fenêtres, percées dans les murs extrêmement épais, nous montraient au fond de leurs lorgnettes, les jolis paysages de la plaine ; la rivière, les moulins écumeux et les arbres, dont le feuillage se découpait avec une netteté surprenante. L'intérieur était sombre, la grande table couverte de cette fine poussière que tamise la solitude. Elof, en regardant les grands rayons de chêne chargés de paperasses innombrables, fit une exclamation de surprise ; moi, je poussai mon échelle roulante dans l'un des angles les plus obscurs, et demandai :

– Quels documents veux-tu voir ?

– Ceux de l'année 1800.

– Bien, cela se rapporte à l'an VIII de la République, une et indivisible ; nous faisons alors partie du département de la Sarre.

Et je me mis à gravir l'échelle. Au bout de cinq minutes, j'en redescendis, tenant un énorme volume sous le bras. Nous prîmes place sur deux

petits fauteuils de noyer, à dossier plat, sans bourre ni coussin, à la mode du dernier siècle, et j'étais mon volume sur la table. Qui nous eût vus, penchés l'un vers l'autre, dessinant notre noire silhouette sur les vitraux armoriés, nous eût pris pour l'apparition fantastique de Merlin et du petit bonhomme de Liège, fouillant leur grimoire. Je lisais les en-têtes ; Elof, les yeux brillant d'une attention fébrile, murmurait de temps en temps :

– Va... va toujours... cousin... ce n'est pas encore cela !

Nous avons parcouru de la sorte les deux premiers tiers du volume, et l'impatience me gagnait, quand je lus enfin :

Extrait du registre du tribunal criminel du département de la Sarre, an VIII, au nom du peuple français, vu par le tribunal criminel du département de la Sarre, l'acte d'accusation dressé le 9 fructidor, an VIII, contre Philippe Gilger, dont la teneur suit...

– Ah ! ah ! s'écria Elof, nous y sommes !... Lis plus haut, cousin.

Le regard d'Elof prit une telle fixité que j'en fus troublé. Le son de ma propre voix, répété par la voûte, me faisait éprouver de vagues terreurs. Je poursuivis :

Le directeur du jury de l'arrondissement de Birkenfeld expose que, le 21 ventôse dernier, Mangel et Denier, gendarmes du département de la Sarre, demeurant à Coussel, porteurs du mandat d'arrêt, délivré le 20 ventôse dernier, par l'office de police judiciaire du canton de Grümbach, contre Philippe Gilger, natif de Wieswiler, prévenu de complicité de vol et de meurtre, ont conduit à la maison d'arrêt de Birkenfeld la personne dudit Gilger, et remis les pièces le concernant au greffe dudit jury ; qu'aucune partie plaignante ne s'étant présentée dans les deux jours de la remise, le directeur du jury a procédé d'office à l'examen des pièces relatives aux causes de l'arrestation et de la détention dudit Gilger, et qu'il résulte de ces pièces :

1° *Que six personnes, dont quatre de Hundsbach, et deux de Schweinscheid, revenant*

le 27 frimaire dernier de la foire, qui se tenait le jour d'avant à Birkenfeld, ont été assaillies sur la grande route, vers neuf heures du matin, par trois brigands, au nombre desquels se trouvait Gilger ; que ces brigands, le pistolet au poing, se sont fait remettre par les voyageurs, la somme de quatre-vingt-quinze florins ;

2° Que, le même jour, un boucher de Meisenheim, ayant passé la nuit à la ferme de Wickenhof, et revenant également de la foire de Birkenfeld, s'est vu attaqué par les mêmes brigands, et forcé de leur remettre deux cent quatre-vingts et quelques florins.

Suivait l'énumération d'une foule d'autres vols commis par Gilger et ses complices ; Elof en écoutait la lecture sans s'émouvoir davantage, ce qui me faisait supposer qu'il n'y trouvait pas son affaire. Nous arrivâmes enfin au vingt-sixième chef d'accusation :

26^e Le directeur du jury expose en outre que, le 13 pluviôse dernier, quatre voleurs armés de fusils, à la tête desquels se trouvait Philippe Gilger, se sont introduits, entre une et deux

heures de la nuit, dans un moulin près de Birkenfeld, et ce, par une fenêtre basse, en y forçant un barreau de fer ; que les voleurs, à l'aide de cette effraction, étant parvenus à la porte de la chambre du meunier Pierre Ringel...

Elof m'interrompit en cet endroit par une sorte de cri rauque ; je levai les yeux, sa pâleur m'épouvanta.

– Oui... oui... dit-il avec un sourire lugubre... c'est bien cela ! Poursuis, Christian, je t'écoute.

Malgré mon émotion, je repris :

Qu'étant parvenus à la porte de la chambre du meunier Pierre Ringel, laquelle donne dans l'intérieur du moulin, ils ont brisé la petite vitre enclavée dans la porte, et qu'ayant introduit les canons de leurs fusils par cette ouverture, ils ont forcé le meunier de tirer le verrou ; qu'étant entrés dans la chambre, ils ont exigé de Ringel la remise de son argent, de sa montre, de sa pipe, marquée aux initiales P. R. ; que, fouillant tous les recoins de la demeure, et ne trouvant pas les sommes qu'ils espéraient, non contents de mettre sans cesse le meunier en joue, avec mille

imprécations terribles, ils lui ont lié entre les mains de la mèche soufrée ; que, dans cette extrémité, Ringel, poussé à bout par la douleur, ayant voulu se défendre, ils l'ont assommé à coups de crosse, et jeté ensuite par une fenêtre dans la fosse du moulin... où son cadavre n'a pu être retrouvé, malgré toutes les recherches ; ce qui fait supposer qu'il aura été entraîné par la force du courant.

27^e Que, le 16 ventôse dernier, Philippe Gilger...

– Cela suffit, interrompit Elof ; toutes mes suppositions sont vérifiées... Christian, tu vas apprendre des choses qui te feront dresser les cheveux sur la tête... Mais voyons d'abord le dénouement de ce drame, tel que le rapporte l'extrait du registre de Trèves.

Je tournai plusieurs feuillets, et je lus la déclaration du jury d'accusation de Birkenfeld... L'ordonnance de prise de corps rendue le 11 fructidor... Enfin, la déclaration unanime du jury spécial de jugement, sur les innombrables questions de l'acte d'accusation. Puis, en

conséquence de cette déclaration, le jugement conçu en ces termes :

Le tribunal criminel du département de la Sarre, après avoir entendu le substitut du commissaire du gouvernement, en ses conclusions, sur l'application de la loi, l'accusé et ses défenseurs officieux, et en avoir délibéré ;

Condamne Pierre Gilger à la peine de mort, conformément, etc... le condamne en outre aux frais de procédure, etc.

Fait, prononcé et interprété, en l'audience publique du tribunal de Trèves ; le 29 brumaire, an IX de la République française, une et indivisible, à six heures du matin. Signé : Buchel, président ; Bauter, Volbach, Hertznerod et Warnier, juges du tribunal, qui ont tous signé à la minute du présent jugement. Pour copie conforme être jointe aux pièces, signé : Buchel, président, et Warnier, greffier.

– Quel malheur ! dit Elof... quel malheur ! Cet homme était innocent !

– Innocent ! D'où le sais-tu ?

– Je le sais... je le sais... n'importe de quelle manière... j'en suis sûr !

Il courait par la salle d'un air hagard, et sa longue figure jaune prenait des teintes verdâtres.

– Ah ! voilà... voilà ce qui m'obsède depuis vingt-cinq ans, s'écriait-il... voilà ce qui m'a rendu sombre... mélancolique...

Enfin, il vint reprendre sa place et me dit de l'accent le plus ferme... le plus positif :

– Je suis loin de prétendre, Christian, que ce Gilger ait été un honnête homme ; tout ce que l'acte d'accusation rapporte est vrai, sauf le meurtre du meunier... Oui, Gilger était un misérable, un voleur de grand chemin... il a vécu de pillage et de rapines, mais il n'a pas tué Ringel.

– Qui donc l'a tué ? lui demandai-je, ébranlé par son accent convaincu.

– Voici comment les choses se sont passées, dit-il. Le 13 pluviôse, an VIII, entre une et deux heures du matin, la pluie tombait par torrents. Ringel, veuf depuis cinq ans, s'était éveillé dans

la chambre de derrière, faisant face à la roue du moulin. Il entendait l'eau bouillonner dans la grande fosse... et n'ayant pas eu la précaution d'abaisser l'écluse avant d'aller se coucher, il craignit de voir la digue emportée par le débordement. C'était un homme de soixante à soixante-cinq ans, encore solide, la tête grise et le caractère fort rapace. Après avoir écouté le bruit de ce déluge quelques instants, il se leva pour battre le briquet et tourner le gros écrou du déversoir, mais au même instant un bruit rauque frappa son oreille...

À cet endroit de son récit, Elof devint pâle comme la mort... ses yeux brillèrent, il pencha légèrement la tête, et l'on eût dit qu'il écoutait...
Moi, j'avais peur !

– Il entendit un bruit rauque, reprit-il avec un soupir saccadé... un bruit rauque dans le moulin... une sorte de grincement sinistre, très distinct malgré le bouillonnement de l'eau, qui s'élançait des gouttières et qui tombait en nappes le long du toit... malgré aussi l'immense murmure des saules fouettés par la pluie. Alors Ringel

entrouvrit la porte qui donne dans le moulin... il regarda quelques secondes et vit, sur le fond grisâtre d'une lucarne à gauche, plusieurs têtes noires attentives... Et comme sa vue acquérait, par la peur, toute l'acuité de celle du chat dans les ténèbres, il aperçut également un grand levier passé entre les barreaux... Trois hommes pesaient sur ce levier... de là le grincement qu'il avait entendu. Il allait appeler au secours, quand le barreau céda d'un seul coup et sortit de la pierre... En même temps, deux hommes sautèrent dans le moulin... Ringel n'eut que le temps de fermer sa porte et de recommander son âme à Dieu. On parlait depuis quelques mois de meurtres commis aux environs de Birkenfeld... de vols... d'incendies.

» La bande de Schinderhannes exploitait le Hundsrück. Toutes ces idées frappèrent le malheureux, il se jugea perdu. La pluie commençait à faiblir et des pas couraient dans le moulin ; les bandits cherchaient évidemment le maître... Ringel n'avait pas d'armes... Il se souvint que son gendre couchait au-dessus de lui... et comme de grands cris s'élevèrent tout à

coup, il ne douta point qu'ils ne l'eussent découvert. Le fait est que le gendre, Hans Omacht, s'était échappé dès le commencement en sautant dans le jardin, d'une hauteur de quinze à vingt pieds... Les bandits venaient de trouver sa fenêtre ouverte. »

Il y eut un instant de silence ; Elof parut se recueillir ; quant à moi, je me demandais par quel moyen il avait pu se procurer ces détails, d'autant plus étranges que le meunier, ayant été assassiné, n'avait pu les confier à personne.

– Tu sauras, reprit mon cousin, qu'une haine sourde existait entre Pierre Ringel et son gendre ; la fille du meunier était morte depuis quelques mois, laissant un enfant, lequel devait succéder naturellement aux biens de sa mère et de son aïeul... Mais Ringel, se voyant seul avec un étranger, et n'éprouvant pas pour l'enfant de sa fille, encore en nourrice, une grande affection, avait résolu de se remarier ; il courtoisait une vieille fille de Neustadt, et le gendre, menacé de se voir frustré du moulin et d'un riche héritage, avait conçu la plus profonde aversion pour son

beau-père...

– Mais encore une fois, Elof, d'où et par qui sais-tu ces choses ?

– Je le sais, fit-il gravement ; cela suffit. Écoute le reste : la plupart des faits que relate l'acte d'accusation sont exacts, et cela prouve l'esprit observateur de celui qui l'a dressé. Il est très vrai que les brigands, après avoir découvert la retraite de Ringel, brisèrent la vitre de la porte, qu'ils menacèrent de le fusiller par cette ouverture, s'il ne tirait pas le verrou... Il est très vrai que Ringel, ne pouvant se dérober aux canons de leurs fusils, croisés vers les deux angles de la chambre, finit par céder à ces menaces de mort... qu'il ouvrit, et fut maltraité d'une façon horrible... qu'après l'avoir dépouillé de ses vêtements jusqu'à la chemise, et ne pouvant tirer de lui les sommes qu'ils supposaient avec raison cachées dans le moulin, il est encore vrai que les brigands lui lièrent de la mèche soufrée entre les doigts, pour lui arracher des aveux par la souffrance... Mais Ringel, fort avare, aurait supporté la mort, plutôt que de

déceler ses cachettes... et d'ailleurs, tandis que l'on battait le briquet pour allumer la mèche, se dégageant de l'étreinte des misérables qui le tenaient à la gorge, il se précipita par une lucarne dans la fosse du moulin. Il était alors environ quatre heures du matin ; la pluie avait cessé... Ringel, élevé sur le bord de l'eau, nageait admirablement... Il se laissa donc aller au courant de l'Erbach, dont les flots, gonflés par les pluies, se précipitaient avec un immense mugissement vers le Rhin. Rien n'eût été plus facile au meunier que d'aborder ; mais, supposant quelques bandits postés le long de la rive, il craignit de retomber entre leurs mains et ne voulut prendre pied que plus bas, au milieu d'un terrain marécageux couvert de roseaux, sûr que pas un bandit ne pouvait se trouver en cet endroit. En effet, au bout de vingt minutes, se sentant fatigué et glacé jusqu'à la moëlle des os, il fit un crochet pour gagner le bord de la mare. En ce moment, la lune, jusqu'alors couverte de nuages, étendit sur la campagne un rayon limpide ; le meunier, haletant, aperçut à quinze pas de lui un homme debout dans un bateau. Il le reconnut :

c'était son gendre. « Hans, lui dit-il tout essoufflé, c'est moi ! tends-moi la rame. » Mais Hans, sans répondre, leva la rame... Ringel comprit... il jeta un cri plein d'indignation et de désespoir... La rame lui tomba sur la tête... Il disparut ! Cependant la vigueur du vieillard était telle, qu'après un étourdissement de quelques secondes, il revint à la surface... un second coup de rame le tua ! Voilà comment les choses se sont passées, Christian... C'est pour ce fait que Gilger a été guillotiné à Trèves, tandis que le gendre Omacht est propriétaire du moulin, et jouit de la réputation d'honnête homme !

Elof se tut... et moi, le regardant, la bouche béante, il me semblait voir passer devant mes yeux ce drame lugubre.

– Mais, pour l'amour de Dieu, cousin, repris-je enfin...

– Ce n'est pas tout, interrompit Elof ; hier tu me parus surpris de la question que j'adressai à Mme la baronne Freidag : « Si les morts ont d'habitude les yeux ouverts ? »

– Sans doute, et je ne fus pas le seul que cette

question étonna.

– Eh bien, Christian, tu vas savoir pourquoi je t’adressai. Avant tout, il est bon de te dire que je n’ai jamais vu de morts... Rien que l’idée d’aller en voir m’épouvante... Je n’ai vu qu’un mort... un seul... *en rêve*... dès ma plus tendre enfance... Ce mort, échoué dans les roseaux, avait la bouche ouverte et les yeux aussi... Il me semble toujours le voir... la face pâle, ses grands yeux bleuâtres tournés vers le ciel... le corps battu par les flots, s’agitant doucement... les bras roides, étendus sur la vase où rampent mille insectes immondes, des écrevisses, des grenouilles, tandis qu’au-dessus, les grandes feuilles effilées d’un vieux saule se balancent au souffle de la brise. Je vois ce cadavre nu, abandonné !... Au loin, le paysage désert... les toits bruns de Birkenfeld à l’horizon... quelques oiseaux tournoyant au-dessus dans les airs... Je vois ensuite, le soir, un homme descendre l’Erbach brumeuse, s’approcher du corps, après avoir bien découvert l’immense plaine déserte... puis tirer de son bateau une longue gaffe, et d’un coup vigoureux dans le flanc du cadavre, l’attirer au milieu du

courant... Mais le mort surnage... Alors, l'homme lui attache une lourde pierre au cou... il disparaît. Ce mort, c'est le meunier Ringel... et l'homme, c'est son gendre, l'honnête Hans Omacht !

– Mais, Elof, tout ceci n'est qu'un rêve.

– Un rêve ! Pourtant, Christian, tu le vois, mon rêve ne m'avait pas trompé. Les morts ont les yeux ouverts... et la bouche aussi ! Personne ne me l'avait appris... Et d'aussi loin que je me rappelle, quand on parlait de morts, je me les représentais sous la figure effrayante de ce cadavre. D'où me venait cette image ? Était-ce un souvenir ? Non, à l'époque où ces faits se passèrent, je ne vivais pas encore... Était-ce une de ces visions magnétiques dont le monde s'entretient depuis un siècle, sans pouvoir les définir ? Était-ce le fluide vital, qu'on nomme âme, volonté, souffle, et qui se transmettait d'un organisme à l'autre ? Que sais-je, moi ? Mais ce fait, depuis mon enfance, ne cesse de me préoccuper. Te dirai-je une chose encore plus significative... une chose incroyable... absurde... et vraie pourtant ?... Oui, tu sauras tout... je te l'ai

promis. Il y a quelques jours, passant au bord de l'Erbach et doutant de mes impressions, me traitant moi-même de visionnaire... tout à coup, malgré ma répugnance instinctive, presque invincible, je me dirigeai vers le moulin. J'y entrai, espérant que la vue de l'intérieur dissiperait de vaines illusions... Et bien ! juge de mon saisissement, lorsque je trouvai toutes choses comme je me l'étais imaginé : la haute charpente avec ses poutres croisées, l'escalier de bois montant au grenier, la meule, la lucarne et son barreau de fer rompu, mais réparé maintenant au moyen d'un double anneau qui lui donne plus de solidité... la chambre de Ringel, et sa petite vitre pour épier le travail intérieur du moulin... tout... tout enfin... jusqu'aux moindres... jusqu'aux plus infimes détails... Je reste stupéfait !... En ce moment, un pas lourd retentit au haut de l'escalier... Ce pas me fait tressaillir... Il descend !... Je voudrais me sauver... Une force inconnue me retient... « C'est lui ! » me dis-je. En effet... c'est bien lui... Hans, le gendre de Ringel, devenu vieux à son tour... Il a le crâne chauve, les joues creuses, la face sillonnée des rides de

l'avarice et peut-être du remords... Il serre les lèvres ; puis, d'un air patelin... souriant... il me demande :

« – Que désire monsieur ?

» – Oh ! rien... je suis entré par simple curiosité... Vous avez un beau moulin, monsieur... me permettez-vous de le visiter ?

» Il ne dit rien et m'observe. Après avoir parcouru la salle inférieure, je traverse le petit pont en face... au-dessus de l'écluse... je suis le bord de la rivière... Voici le sentier... là-bas les roseaux... j'y vais tout tremblant... De grands arbres... de hautes broussailles... quelques roches éparses me reportent vers de lointains souvenirs. La mare est sèche... j'y entre, foulant aux pieds les prêles et les joncs flétris... Enfin, j'arrive à l'endroit que j'ai vu tant de fois dans mes rêves... C'est là, dans ce petit enfoncement, que gisait le mort... Je m'arrête et me perds dans d'immenses et singulières méditations. Puis, me réveillant et frappant du pied la terre : « Oui... oui, me dis-je... c'est ici que je l'ai vu. » En ce moment, un bruit imperceptible me fait tressaillir... Je me retourne,

et qu'est-ce que je vois ? le gendre... le meunier... pâle... la bouche frémissante... l'œil étincelant. Il m'avait suivi !...

« – Que faites-vous là ? me dit-il brusquement.

» – Moi... rien... monsieur... je regarde !...

» – Vous regardez !... Que regardez-vous ?

» – Oh ! rien... je voulais voir...

» – Vous n'avez rien à voir ici !

» Comme j'allais répondre, il ajouta d'un ton rude : « Passez votre chemin ! »

» La physionomie de cet homme avait quelque chose d'épouvantable ; un éclair sinistre illuminait son regard... Nous étions seuls... la nuit tombait... je m'empressai d'obéir !

» Telle est l'exacte vérité, Christian ; maintenant, dis-moi, si tu veux, que mon rêve est absurde, qu'il n'a pas le sens commun, tout cela ne m'empêchera pas d'y croire. Oui, Hans a tué son beau-père... j'en suis sûr... je l'affirmerais sous le couteau de la guillotine !...

– Mais alors il faut le dénoncer ! m'écriai-je en me levant... il faut arracher son masque à ce misérable !

– Le dénoncer ! y songes-tu, Christian ?... Pour dénoncer le meunier, il faudrait des preuves matérielles... et ces preuves manquent... Si j'allais raconter mon rêve au vieux procureur Mathias Hertzberg, il me rirait au nez... Peut-être même me ferait-il arrêter et conduire dans une maison de fous... Qu'est-ce qu'un rêve pour les gens raisonnables !... Une divagation de l'esprit pendant le sommeil... rien... moins que rien !

– C'est juste, Elof... c'est juste... Quand on ne comprend pas un fait, on le nie... c'est plus simple que de l'approfondir... La raison est une belle chose !

Nous redescendîmes l'escalier de la bibliothèque tout méditatifs. Cette histoire m'avait bouleversé !

Hans Storkus

I

Je me rendais à Creutznach ; j'allais voir le digne bourgmestre Van den Hossen, mon oncle, ma tante Catherine, sa femme, et mes cousines Aurélia et Katelé, leurs demoiselles.

Creutznach est un gros bourg situé sur la route de Mayence ; il se compose de deux ou trois cents maisonnettes éparses aux bords de la Lauter, de petits jardins entourés de palissades, d'un clocher rustique, surmonté d'un nid de cigognes, et d'une vieille fontaine dédiée à saint Arbogast. Promenez dans la grande rue quelques tricornes, de petites jupes rouges, des bœufs qu'on mène à l'abreuvoir, un pâtre qui joue de la cornemuse, suivi d'une longue file de chèvres, et vous aurez la physionomie de l'endroit.

Quant à mon oncle Van den Hossen, il possède la plus belle maison et les plus belles terres du pays ; il fait, comme on dit, la pluie et le

beau temps au conseil, on lui tire le chapeau d'un bout de la rue à l'autre... Ma tante Catherine apprête des confitures et des tartes au fromage délicieuses... Mes cousines les mangent et jouent du clavecin.

Depuis ma nomination au poste de maître de chapelle du grand-duc Yéri-Péter, tous ces braves gens désiraient me voir. Ils m'écrivaient lettre sur lettre et me parlaient de fêtes, de galas, de parties de chasse... que sais-je ? bref, je m'étais laissé séduire... la voiture roulait.

À mesure que nous approchions de Creutznach, je devenais triste ; je songeais que ce digne oncle Van den Hossen, si bon pour moi depuis que j'étais devenu un personnage, m'avait laissé tirer le diable par la queue pendant dix années consécutives, sans vouloir me prêter un kreutzer, et cela me rendait tout mélancolique.

J'étais seul dans la patache, avec un personnage dont l'air taciturne et la physionomie bizarre m'avaient frappé au premier aspect. Figurez-vous un héron accroupi dans l'ombre, la tête enfoncée entre les épaules, les jambes

allongées sous la banquette, l'œil rond, attentif, et le bec incliné d'un air rêveur. Tel était mon compagnon de voyage ; sa camisole grise, sa petite casquette plate et son pantalon jaune ajoutaient encore à l'illusion. Nous nous regardions l'un l'autre depuis une heure, sans cligner de l'œil et sans échanger une parole. Une foule d'idées bizarres me passaient par la tête : « Qui diable cela peut-il être ? me disais-je. Que renferme cette grande boîte de carton, qu'il surveille avec tant de soin ? »

Je cherchais un moyen d'entrer en conversation, quand tout à coup le héron sortit de sa torpeur, et, d'une voix glapissante se prit à dire :

– Monsieur se rend à Creutznach ?

Je m'inclinai.

– J'y vais aussi, reprit-il, je suis l'arpenteur géomètre de la commune.

– Ah !

– Je me nomme Hans Stork... Stork tout court, ou Storkus.

– Tiens, me dis-je en moi-même, c'est comme l'oiseau fabuleux des Égyptiens, il a trois noms : Ibis, Couricaca et Courlis !

Sur ce, Hans Stork reprit son attitude taciturne, et, pour répondre à ses avances, je crus devoir lui décliner aussi mes noms et qualité.

– Moi, je suis Kasper Van den Hossen, maître de chapelle du grand-duc Yéri-Péter et neveu de Christian Van den Hossen, bourgmestre de Creutznach.

– Un brave homme, fit Storkus, mais un homme qui n'est pas à la hauteur de la science.

Cette réflexion me surprit.

– Comment ! est-ce qu'on s'occupe de sciences à Creutznach ?

– Non, monsieur, fit-il en secouant la tête avec une tristesse inexprimable, non ; les bourgeois de Creutznach sont des ignorants, depuis le premier jusqu'au dernier. Voilà trente ans que je forme une collection de coquillages et d'ossements fossiles. On cite la collection de Storkus à Berlin, à Stockholm, à Saint-Pétersbourg. Eh bien !

monsieur, pas un habitant de Creutznach n'est encore venu la voir... pas un n'est encore venu me dire : « Monsieur Storkus, voulez-vous avoir l'obligeance de me laisser jouir de vos trésors incomparables ? » Au contraire, en me voyant ramasser une plante, une herbe, une pierre, ils me traitent de fou !

Ici, Hans Storkus parut s'indigner ; son grand cou s'allongea subitement, ses jambes se recoquillèrent.

– Ma femme, monsieur, ma femme elle-même, s'écria-t-il, une excellente femme, je le veux bien... soigneuse, économe, bonne ménagère, mais bornée... bornée... ah !

Il leva ses grands bras maigres, et joignit les mains d'un air de commisération profonde.

J'étais stupéfait.

– Eh bien ! reprit-il, ma femme quand je reviens de la campagne les poches remplies de coquillages fossiles, d'objets précieux, de choses uniques dans leur genre peut-être, les derniers débris d'un monde éteint ! savez-vous ce qu'elle

me dit ?

Ici le héron me regarda d'un air ironique, comme pour me défier de répondre.

– Elle me dit, monsieur, elle me dit : « Hans, que veux-tu que je fasse de tes escargots ? Encore, s'ils étaient vides, si l'on pouvait les farcir de viande hachée, de petits oignons et d'autres légumes, cela ferait un bon plat... Mais ils sont pleins, tes escargots !... »

En ce moment, Hans Stork partit d'un éclat de rire strident.

– Hé ! hé ! hé... oui, elle me dit cela !

– Ah ! fis-je, c'est bien mal de sa part.

– Voilà, monsieur, voilà l'état de la science à Creutznach... Vous êtes artiste... vous pourrez juger où en sont les beaux-arts.

Sur ce, Hans Stork se renfonça le cou dans les épaules, croisa les mains sur ses genoux, et reprit avec un calme étrange :

– Et pourtant, monsieur, que de courage, que de patience il m'a fallu dans mon rude métier, depuis trente ans ! à la pluie, au soleil, traînant la

chaîne, plantant les piquets, pour amasser, malgré tout cela, six mille pièces rares et curieuses, pour les classer, les étiqueter, les définir dans leur genre et dans leurs espèces ! Eh bien ! toutes ces peines me valent le nom de fou, de braque ; et, s'il n'y avait des lois, l'ignorance viendrait m'arracher et disperser le fruit de mes longs travaux.

J'avoue que l'exaspération de Hans Stork me parut légitime.

– Consolez-vous, mon cher monsieur, lui dis-je, la postérité vous rendra justice.

Ces paroles le ranimèrent, il se releva brusquement.

– Monsieur, me dit-il, vous êtes un homme de jugement ; venez me voir... je vous montrerai ma collection... je vous lirai mon grand ouvrage sur les révolutions terrestres.

En ce moment, Hans Stork parut s'exalter ; sa figure, tout à l'heure impassible, s'illumina.

– Voici... voici ma méthode ! s'écria-t-il. Nous sommes au premier âge de la nature... l'âge de

feu... J'y suis... je le vois ! Le sol est aride, desséché ; les montagnes montent, descendent ; leurs arêtes de granit percent à chaque instant la croûte terrestre. L'atmosphère est lourde, embrasée ; le sol fumant laisse échapper des vapeurs incandescentes. Des milliers de siècles se passent ; l'atmosphère commence à se résoudre en pluie, la chaleur décroît. Les marées sont immenses, les tempêtes épouvantables. Le mouvement désordonné, continu, des eaux qui montent et retombent sans cesse, entraîne, roule, nivelle la terre. Pendant que l'océan gronde là-haut, ici se forment ces couches de marne hautes de cent pieds, ici s'amassent ces débris d'un monde sous-marin, qui frapperont de stupeur l'intelligence humaine. Enfin, la mer brise les obstacles, elle a creusé son lit, elle se retire, et du sol encore ardent naît une végétation colossale. La terre n'est qu'une seule touffe de gazon, dont chaque brin d'herbe est un arbre gigantesque : les fougères arborescentes, les cycas, les zamiras, les palmiers, s'élancent, se croisent, s'enlacent à des hauteurs prodigieuses... ils forment un tissu de verdure inextricable !... Au-dessous, c'est un

fouillis de prêles et de liliacées ; mais, dans cette mousse, les eaux saumâtres cachent une quantité inouïe de mollusques, de poissons, de tortues marines, qui paissent les algues et les fucus.

Hans Stork, en décrivant ces merveilles, s'essuyait le front avec un vieux mouchoir à carreaux ; ses yeux s'arrondissaient comme en présence d'une lumière éclatante, et sa physionomie de héron apparaissait avec une évidence presque surnaturelle.

– Malheureusement, reprit-il, l'horrible plésiosaure, long de quarante pieds, à la tête et au cou de serpent, avec un corps de poisson... le plésiosaure, dont je possède un spécimen, unique en Allemagne, et pour lequel le Dr Mathias Steinhols m'a fait offrir des sommes considérables... mais j'aimerais mieux vendre ma dernière chemise que de m'en défaire... l'horrible plésiosaure dévore ces populations inoffensives de tortues et...

– Hé ! sortez donc de la voiture, s'écria le conducteur, ne voyez-vous pas que nous sommes arrivés ?

Hans Stork et moi, nous nous regardâmes tout ébahis.

En effet, nous étions sur la place de Creutznach depuis dix minutes ; mais l'exaltation singulière du géomètre l'empêchait de rien voir, et moi-même j'étais abasourdi par cette succession d'âges et de mondes dont il me déroulait les merveilles.

Nous descendîmes de la patache en nous serrant la main. Je lui promis d'aller voir son plésiosaurus, et le regardant s'éloigner à grands pas, sa boîte de coquillages sous le bras et le nez en avant je me dis : « Voilà certes le plus grand original que j'aie rencontré de ma vie ! » Puis je me dirigeai vers la maison du bourgmestre.

II

Mais comment vous raconter la réception que me firent mon brave homme d'oncle et sa chère famille, les exclamations, les embrassades, les

attendrissements et tout ce qui se pratique en pareille circonstance ? C'est impossible ! Tout ce que je puis vous dire, c'est que mon oncle Van den Hossen était toujours gros et gras, qu'il portait toujours son tricorne, son gilet écarlate, ses petits favoris descendant jusqu'au bas des oreilles, et qu'il riait, comme jadis, à faire trembler les murs. Ma tante Catherine commençait à grisonner ; elle était devenue un peu triste, un peu dévote... M. le pasteur Trompus trouvait ses confitures excellentes. Enfin, mes petites cousines, Aurélia et Katelé, tout fraîchement sorties d'un pensionnat de Metz, l'œil ouvert et le nez retroussé, ressemblaient aux plus jolies poupées de Nuremberg qu'il soit possible de voir. Elles causaient aussi fort gentiment en français : « Monsieur, comment vous portez-vous ? – Très bien, Mademoiselle, et vous-même ? – Vous êtes bien honnête, monsieur, prenez donc place, etc., etc. » Elles recevaient leurs chapeaux et leurs robes d'une certaine demoiselle Paméla, de Paris, et s'exerçaient à faire des révérences devant la glace.

Du reste, elles m'embrassèrent avec un véritable enthousiasme.

Mon arrivée fut un jour de fête pour tous les amis et toutes les connaissances de la maison. Il me fallut entendre les compliments de M. le juge de paix et de sa dame, de M. le pasteur et de sa dame, de M. le notaire et de sa dame, du garde champêtre, du bedeau, du maître d'école et du sonneur de cloches. Il me fallut serrer la main de l'un, prendre une prise dans la tabatière de l'autre, saluer à droite et à gauche et rire avec tout le monde : Hé ! hé ! hé ! ha ! ha ! ha ! Quel bonheur... quelle félicité !

Après le dîner, qui se prolongea jusqu'à cinq heures, l'oncle Van den Hossen, me frappant sur l'épaule, s'écria :

– Maintenant, neveu, réjouis-toi ! nous allons faire de la musique !

Il contemplait ses filles avec un orgueil attendrissant. Tous les convives passèrent dans la salle du clavecin. C'était toujours la même épinette à cinq octaves, et, parmi les cahiers de musique, je reconnus les mêmes couvertures : *le*

Duc de Reichstadt, la Tyrolienne et la Reine de Prusse !

« Hélas ! me dis-je, voici le moment de payer le bon dîner que tu viens de faire ! »

Et je m'assis en exhalant un soupir.

Aurélia et Katelé débutèrent par une antique sonate, que j'avais entendu jouer de toute éternité par M. Rosselkasten, l'ancien organiste de Creutznach : un bien digne homme, devenu sourd sur la fin de sa longue carrière, ce qui ne l'empêchait pas de s'exercer toujours avec d'autant plus de plaisir, qu'il n'entendait plus les fausses notes... Mes cousines avaient profité de ses leçons.

– Bravo ! bravo ! criait l'oncle ; ah ! ah ! ah !

Toute la salle s'exclamait, il me fallut moi-même complimenter la tante Catherine.

– Ah ! parfait !... très bien !... diable !... elles sont devenues fortes !... oh ! oh !

L'oncle se rengorgeait, la tante avait la larme à l'œil, Aurélia et Katelé baissaient les yeux d'un air modeste.

M. le garde général et la dame du pasteur chantèrent alors un duo langouroso : *Âme de mon âme*. La prima donna jetait des cris de paon, hochait la tête et mettait la main sur son cœur ; la basse-taille ronflait dans sa cravate et roidissait la jambe gauche... Aurélia tapait... tapait toujours.

– Oh ! Dieu ! m'écriai-je, est-ce possible ?... Accourez Haydn, Gluck, Mozart, Beethoven, ombres vénérables !... venez à mon secours !... faites que l'épINETTE se brise... que la prima donna se trouve mal... que la basse-taille soit prise de la pituite, ou que je devienne sourd comme l'honnête Rosselkasten !...

Et je m'agitais sur ma chaise d'un air désespéré, quand des rumeurs étranges, le passage d'une foule de monde dans la rue, et les cris : « Monsieur le bourgmestre !... monsieur le bourgmestre ! » se firent entendre.

– Qu'est-ce qu'il y a ? s'écria le brave homme en s'élançant vers la porte.

Nous le suivîmes tous dans la plus grande confusion ; le clavecin rendit un dernier soupir plaintif... Nous traversâmes rapidement la salle à

manger ; une vieille femme, les yeux égarés, les cheveux défaits, la cornette de travers, passa devant nous en bégayant :

– Monsieur le bourgmestre !... monsieur le bourgmestre !...

– Qu’y a-t-il ? Le feu est-il quelque part ?

Elle agita la tête.

– Eh bien, quoi ?

– Hans Stork ! Hans Stork !

– Expliquez-vous donc, que diable ! s’écria Van den Hossen ; voyons, remettez-vous.

– Il a tué sa femme !

– Tué sa femme !... Mon écharpe !

Aussitôt la société se disperse... Il met son écharpe, se coiffe de son tricorne, et nous voilà partis.

– Place au bourgmestre ! place au bourgmestre !

Tout le monde fait place à l’écharpe. Je me sentais pâle, mes nerfs agacés se crispaient... Ce Hans Stork, avec lequel j’avais fait route depuis

Mayence, venait de commettre un crime... Je voyais sa longue figure de héron contractée par un rire sardonique. Mon cœur se serrait et je courais sous l'impulsion de cette curiosité avide, poignante, mystérieuse, qui nous pousse malgré nous vers le condamné qu'on mène à l'échafaud !...

Enfin, nous arrivons au bout du village, en face d'une vieille mesure rechignée, à toiture plate en bardeaux... La cour est encombrée de monde... on crie, on s'interroge... on regarde... Nous traversons la foule. Dans l'allée, nous trouvons les voisines, les commères, criant, gesticulant, maudissant tous les hommes en général et se lamentant sur le triste sort des malheureuses femmes ! Mon oncle entre dans une salle basse ; les portes sont ouvertes, les chaises renversées... chacun va, vient, entre, sort : il n'y a plus de maître.

Mes yeux plongent par hasard vers la cuisine ; l'âtre fume encore ; quelques ternes rayons du jour, filtrant par un petit vitrail, me permettent de voir sous l'évier un corps immobile... les mains

projetées... la face contre terre... les cheveux épars sur les dalles, où glisse tout doucement un filet de sang... Quel abandon, quelle solitude dans ce coin obscur !... Une vieille assiette ébréchée, une écuelle à fleurs rouges et vertes, le balai derrière la cheminée, avec ses crins humides, ébouriffés... Et cet escalier qui tourne dans l'ombre... et sous l'escalier, cette porte noire qui descend à la cave... tout... tout emprunte au crime je ne sais quelle teinte sombre et mystérieuse. Je me retourne : aux fenêtres se dressent des têtes curieuses, l'oreille tendue, la bouche béante, écoutant l'interrogatoire du bourgmestre.

– Mais comment, Jokel, comment cela s'est-il passé ? criait Van den Hossen au vieux domestique de la maison.

– Que voulez-vous, bourgmestre, c'est un coup de malheur... Le maître était à Mayence... sa femme a profité de l'occasion pour faire jeter ses fossiles à la rivière... elle ne pouvait pas les voir ses fossiles, le plus grand surtout... le plésiosaurus... Elle voulait en être débarrassée quand même... J'avais beau lui dire : « Prenez

garde... tout cela finira mal... » Le diable la poussait ! À son retour le maître paraissait joyeux... il avait rapporté sa boîte pleine de nouveaux coquillages... et puis, il ne se doutait de rien... mais après le dîner, il monte... nous entendons un cri terrible : « Mes fossiles !... » Nous le voyons descendre pâle comme un mort et les cheveux droits sur la tête en répétant : « Mes fossiles ! où sont mes fossiles ?... – Tu es fou, lui crie sa femme, va les chercher à la rivière. – Qui les a fait jeter ? – Moi. – Toi ! – Oui, j'étais lasse depuis longtemps de toutes ces ordures à la maison... » À peine eut-elle dit cela, que Hans Stork saisit la hachette de l'âtre et lui fendit la tête... Elle n'a pas eu le temps de jeter un cri... Regardez... la voilà !

– Et lui... où est-il ?

– En haut, bourgmestre ; vous pouvez l'entendre... écoutez quel vacarme.

En effet, un roulement sourd, des éclats de rire bizarres, des cris aigus frappaient nos oreilles... Il y avait de quoi faire trembler ; mais Van den Hossen, qui ne manquait pas de courage, releva

son écharpe, raffermis son tricorne et monta gravement l'escalier. Je le suivis, seul d'abord... puis d'autres parurent... Au premier, une vitre enclavée dans le toit nous permit de découvrir la porte... Mon oncle la poussa brusquement, et nous vîmes une vaste salle, qui tenait tout le premier étage ; de grandes tables l'encombraient... quatre fenêtres l'éclairaient de face, et comme c'était l'heure du crépuscule, de grandes bandes rouges, sillonnées de nuages d'or, apparaissaient au loin. Hans Stork, dont la haute taille maigre se découpait en noir sur les vitres, apostrophait ces nuages :

– Les voyez-vous, s'écria-t-il de sa voix glapissante et les bras étendus vers l'horizon... Les voyez-vous, ces ptérodactyles avec leurs ailes de flamme et leur cou de serpent... ils montent à la cime des airs... Ah ! ah ! les voilà qui se chargent... Regardez quelle bataille !

– Hans Stork, s'écria mon oncle d'un accent terrible, qu'avez-vous fait ?

L'arpenteur se retourna brusquement, et, pendant quelques secondes, il parut tout interdit ;

mais, se redressant tout à coup, et s'avançant vers le bourgmestre :

– Ce que j'ai fait ? dit-il... J'ai tué Mathias Steinhols d'un coup de hache, et je l'ai jeté à la rivière... Eh bien !... pourquoi me regardez-vous ? Fallait-il me laisser dépouiller par ce drôle... un savant d'antichambre, qui s'est fait un nom et qui a gagné des croix avec les découvertes des autres ?... Non !... non !... Hans Stork n'est pas homme à se laisser fouler aux pieds... Il connaît la cause des révolutions terrestres ! Je sais bien que les gendarmes vont venir et qu'on me conduira devant l'Académie... Mais je n'ai pas peur... je dévoilerai tout... Oui, je dirai que Steinhols m'avait offert trois mille florins pour mon plésiosaurus... je dirai qu'il profitait de mon sommeil pour me voler mes fossiles... je dirai...

– Malheureux !... s'écria Van den Hossen en le saisissant par le bras, vous avez tué votre femme !

L'arpenteur ouvrit de grands yeux étonnés :

– Ma femme, fit-il, elle est en bas qui prépare une soupe aux escargots.

Puis, écartant les jambes et croisant ses mains sur sa longue échine maigre, il ajouta d'un air ironique, la tête inclinée vers l'épaule gauche :

– C'est une bonne femme de ménage... elle n'a pas sa pareille pour la soupe aux escargots !...

– Il est fou, dit mon oncle tout pâle. Viens, neveu, allons-nous-en... je ne peux pas voir cela... Je vais envoyer le garde champêtre pour l'arrêter.

Nous redescendîmes l'escalier encombré de monde. Une fois dans la rue, l'oncle Van den Hossen me prit par le bras et me dit d'un ton grave :

– Neveu, voilà ce qu'on gagne à chercher la lune au fond d'un puits. Au lieu de perdre son temps à ramasser des pierres, si Hans Stork s'était occupé de son métier d'arpenteur, tout cela ne serait jamais arrivé. Je l'ai prévenu cent fois, mais il n'écoutait pas les conseils des hommes raisonnables... C'était un braque : ces gens-là finissent toujours mal !

– Hélas ! me dis-je en moi-même, quand je nichais sous les toits à Mayence, et que je vivais

à raison de trois kreutzers par jour, m'obstinant à faire de la musique malgré les conseils de ma chère famille, j'étais aussi un braque ! On ne se gênait guère pour me le dire... Et si j'avais eu le malheur de succomber à la tâche... tout le monde m'aurait bravement jeté la pierre... mais, à présent que je suis maître de chapelle, et que mon nom figure dans les gazettes... *les hommes raisonnables* me trouvent beaucoup d'esprit ! Pauvre Hans Stork ! si tu n'avais pas eu le malheur d'avoir une femme si forte sur la soupe aux escargots, tu serais peut-être devenu un savant illustre, décoré d'une foule d'ordres et membre d'un grand nombre d'Académies. Tu étais suffisamment braque pour cela ! Mon digne oncle t'aurait alors appelé « monsieur Storkus », au lieu de Stork tout court... il t'aurait tiré le chapeau jusqu'à la botte, le cher homme... Et qui sait ? deux ou trois cents ans après ta mort, les Van den Hossen de l'avenir eussent peut-être même fini par t'élever une statue sur la grande place de Creutznach, en face de la fontaine Saint-Arbogast !

« Ô raison, que de sottises on fait passer sous
ton enseigne !... »

Les fiancés de Grinderwald

Quand toutes vos passions sont éteintes, dit Christian, quand vous êtes revenu des illusions de la gloire et de la fortune, alors naît dans votre cœur une passion étrange, mystérieuse, aux jouissances infinies : l'amour de la pêche à la ligne.

Ah ! mes chers amis, vous ne connaissez pas le bonheur de suivre le bouchon sur la rivière, de le diriger avec adresse au bord de l'écume tournoyante, ou sous les grands saules, entre les roches moussues, où s'embusquent la truite et le saumon. Vous n'imaginez pas l'émotion du pêcheur, lorsqu'il voit le liège filer sous la vague bleuâtre, qu'il sent le poisson se débattre à l'hameçon et que, d'un vigoureux coup de poignet, il le lance à travers les airs sur la prairie, tout frétilant et miroitant au soleil. Non... vous ne vous figurez pas un tel plaisir !

Le plus adroit pêcheur à la ligne que j'aie connu est M. Zacharias Seiler, ancien juge au tribunal de Stans, en Suisse et plusieurs fois

membre du grand-conseil séant à Lucerne.

Après avoir sommeillé pendant ving-cinq ou trente ans, aux clameurs de maître Ludwig Kilian, de maître Hemmerdinger et autres jurisconsultes de l'endroit, le bonhomme avait enfin demandé grâce et jouissait de sa retraite, rue de Kusunacht, près de la porte d'Allemagne, sous la direction de mademoiselle Thérèse, vieille gouvernante fort dévote, au nez crochu et le menton garni d'une légère barbe grise.

Ces deux êtres calmes, pleins d'indulgence l'un pour l'autre, respectaient leurs manies réciproques ; mademoiselle Thérèse veillait à la tenue de monsieur, repassait son linge, avait soin de renouveler sa provision de tabac, enfermée dans un grand pot de grès qu'elle humectait de temps en temps ; puis elle était libre de songer à ses oiseaux, de lire ses heures, d'aller à la messe.

Maître Zacharias approchait de la soixantaine ; il portait perruque, et n'avait d'autre distraction que de cultiver quelques fleurs, et de lire la *Gazette des Propylées*.

La première fois qu'il eut l'idée d'aller pêcher

à la ligne et qu'il se pourvut d'une gaule, d'un grand chapeau de paille, d'un sac à pêche et autres accessoires, ce fut une véritable affaire d'État. Durant quinze jours, mademoiselle Thérèse ne sut où placer ces nouveaux objets ; elle murmura, elle eut des impatiences et dut se confesser dans le mois une ou deux fois de plus qu'elle n'en avait l'habitude... puis, tout rentra dans l'ornière.

Seulement, lorsque monsieur voulait faire un tour de promenade à la pêche, l'excellent homme, qui déplorait lui-même sa faiblesse, contemplait le ciel d'un œil mélancolique et se prenait à dire :

– Il fait bien beau, ce matin, Thérèse... Quel temps ! Nous n'aurons pas de pluie d'ici trois semaines.

Thérèse le laissait languir un instant, puis, déposant son tricot ou son livre d'heures, elle allait chercher le sac à pêche, la camisole et le grand chapeau de monsieur.

Alors la figure de maître Zacharias s'animait... il se levait et disait :

– Je pars ! vous avez une excellente idée, Thérèse... Je vais à la pêche.

– Oui, monsieur ; mais vous serez de retour à sept heures, les soirées sont fraîches.

– Bah ! voilà deux mois que je ne tousse plus... Vous avez mis une croûte de pain dans le sac... et ma petite bouteille, Thérèse ?

– Ne vous inquiétez donc pas, monsieur... Est-ce que j’oublie jamais quelque chose !

Elle l’aidait à s’affubler de son costume, et lui, ne se possédant plus de joie, murmurait avec impatience :

– C’est bien... c’est bien... merci... je suis prêt.

Enfin, prenant sa gaule, il descendait l’escalier. Thérèse, à la fenêtre, le regardait s’éloigner jusqu’à ce qu’il fût hors de la porte d’Allemagne ; alors elle se rasseyait gravement et reprenait son ouvrage.

Lui, tout en marchant, pensait :

« Thérèse aimerait mieux me voir assis au bureau, à lire mon journal... mais le moyen de rester chez soi par un temps pareil... Eh ! eh !

Zacharias, tu ne sens plus tes jambes... Oh ! la verdure... le grand air ! »

Et il allongeait le pas dans le petit sentier qui traverse les hautes herbes des glacis. Il lui semblait déjà voir la rivière... les grand arbres tamisant l'ombre et la lumière autour de lui ; il lui semblait respirer l'âpre parfum des mousses, du lierre, la résine odorante des sapins... Il entendait le murmure lointain des eaux, et le sifflement des sources vives au sortir des rochers.

Une heure après, son rêve était une réalité... et, chose bien rare, une réalité plus complète que le rêve lui-même !

Oh ! c'est que la nature des grands bois, avec ses halliers touffus, ses éclaircies lumineuses, ses torrents resserrés dans les gorges profondes, et ses immenses perspectives dans les vallées désertes... avec ses mugissements sonores, ses chants d'oiseaux, différents à toutes les heures du jour... c'est que la nature des bois... la grande nature, ne se laisse point égaler par l'imagination de l'homme : toujours du nouveau, toujours de l'imprévu... aujourd'hui et hier ne se ressemblent

pas... Le sublime artiste ne se repose jamais.

Un jour du mois de juillet 1845, le sac à pêche de maître Zacharias se trouva si plein de petites truites saumonées, vers trois heures de l'après-midi, que le bonhomme ne voulut plus en prendre, car, comme dit Pfadfinder, il faut en laisser pour le lendemain... Après les avoir lavées dans la source voisine, et les avoir enveloppées soigneusement d'oseille des prés et d'orties, pour leur conserver de la fraîcheur ; après avoir replié sa ligne et s'être lavé les mains, il éprouva le désir de faire un bon somme dans les bruyères... La chaleur était excessive ; il voulut attendre que les ombres se fussent allongées, pour remonter la côte de Bigelberg.

Ayant donc cassé sa croûte de pain et humecté ses lèvres d'une gorgée de Rikevir, il gravit à quinze ou vingt pas au-dessus du sentier, et s'étendit à l'ombre des sapins sur la mousse, les paupières appesanties.

Jamais le vieux juge n'avait eu si sommeil ; l'ardeur accablante du soleil, dardant ses longues flèches d'or dans l'ombre des bois, l'immense

murmure des insectes sur la côte, dans les prairies, sur les eaux ; le roucoulement lointain des ramiers blottis sous le dôme sombre des hêtres et des chênes, formaient une si grande harmonie, que l'âme de Zacharias se fondait dans ce concert universel... Il bâilla... entrouvrit les yeux, vit une bande de geais traverser le feuillage... puis, s'étant retourné, il exhala un soupir et crut voir le liège de sa ligne tourbillonner et descendre... un saumon était pris... il tirait... la gaule se pliait en demi-cercle : – Le bonhomme dormait profondément... il rêvait... et l'immense orchestre poursuivait autour de lui sa musique éternelle... Et le temps passait !

Un milliard d'êtres animés avaient vécu toute leur longue vie d'une heure, quand M. le juge s'éveilla au sifflement d'un oiseau qu'il ne connaissait pas.

Il s'assit pour voir, et concevez sa surprise : le susdit oiseau était une jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, fraîche, les joues roses, les lèvres vermeilles, les cheveux bruns flottant en longues tresses, le petit nez retroussé, la jupe courte

couleur coquelicot et le casaquin de moire bien serré... une jeune paysanne qui descendait à grands pas le sentier sablonneux du Bigelberg, un panier en équilibre sur la tête et le bras un peu hâlé, mais rond, dodu, gracieusement recourbé sur la hanche.

Oh ! le joli oiseau... qu'il sifflait bien... et que son petit menton, arrondi comme une pêche faisait plaisir à voir !

Maître Zacharias se sentit tout ému... un flot de ce sang chaud qui fait battre le cœur à vingt ans, se prit à courir dans ses veines... Il rougit, et se levant :

– Bonjour, ma belle enfant, dit-il.

La jeune fille s'arrêta... ouvrit ses grands yeux... le reconnut... (qui ne connaissait pas au pays le bon vieux juge Zacharias ?)

– Hé ! fit-elle avec un sourire, c'est monsieur Zacharias Seiler !

Le vieillard descendit dans le sentier... voulut parler... mais il ne balbutia que quelques paroles inintelligibles, comme un tout jeune homme... si

bien que la jeune fille parut tout embarrassée. Enfin il lui dit :

– Où donc allez-vous par les bois à cette heure, chère enfant !

Elle étendit le bras, et lui montrant tout au loin, au fond de la vallée, une maison forestière :

– Je retourne chez mon père, dit-elle, le garde Yéri Fœrster, que vous connaissez sans doute, monsieur le juge.

– Comment, vous êtes la fille du brave Yéri ?... Ah ! si je le connais... Un bien digne homme... Alors vous êtes la petite Charlotte, dont il me parlait autrefois en m'apportant ses procès-verbaux ?

– Oui, monsieur le juge... Je viens de la ville et je retourne à la maison.

– Vous avez là un bien joli bouquet de fraises, dit le vieillard.

Elle détacha le bouquet de sa ceinture et le lui présentant :

– S'il vous fait plaisir, monsieur Seiler ?

Zacharias fut attendri.

– Eh bien, oui, fit-il, j’accepte... et je vous accompagne... Je veux revoir ce brave Fœrster... Il doit se faire un peu vieux.

– Il est à peu près de votre âge, monsieur le juge, dit Charlotte d’un accent naïf... de cinquante-cinq à soixante ans.

Cette réponse si simple ramena le bonhomme en lui-même, et tout en marchant il devint pensif.

Que pensait-il ? Personne ne le sait... mais combien... combien de fois il est arrivé qu’un brave et digne homme, qui s’imaginait avoir rempli toujours ses devoirs, a fini par découvrir qu’il avait négligé le plus grand, le plus saint, le plus beau de tous : celui d’aimer ! Et qu’il en coûte d’y penser un peu trop tard !

Bientôt maître Zacharias et Charlotte atteignirent le détour de la vallée, où le sentier saute par-dessus un petit pont de bois et mène à la maison forestière. Ils aperçurent de loin Yéri Fœrster avec son large feutre surmonté d’une brindille de genêt, l’œil calme, les joues brunes et

les tempes grises, assis sur le banc de pierre près de sa porte ; deux beaux chiens de chasse d'un poil roux, étendus à ses pieds, et la haute treille montant derrière lui, jusqu'à la cime du pignon.

L'ombre descendait alors du Romelstein en face, et le soleil couchant étendait sa frange de pourpre entre les hauts sapins de l'Alpnach.

Le vieux garde, aux yeux perçants comme ceux de l'aigle, reconnut de loin maître Zacharias et sa fille ; il vint à leur rencontre, et soulevant son feutre :

– Salut, monsieur le juge, dit-il de l'air franc et cordial du montagnard ; quelle heureuse circonstance me procure l'honneur d'une telle visite ?

– Maître Yéri, répondit le bonhomme, je me suis un peu trop attardé dans la montagne... Est-ce que vous auriez un petit coin vacant à votre table, et un lit à la disposition de vos amis ?

– Hé ! s'écria le garde, quand il n'y aurait qu'un lit à la maison, ne serait-il pas pour le meilleur, le plus honoré de nos anciens magistrats

de Stans ? Ah ! monsieur Seiler, quel honneur vous faites à l'humble demeure de Yéri Fœrster !

Et montant les six marches de l'escalier :

– Christina... Christina... s'écria-t-il, cours à la cave... M. le juge Zacharias Seiler veut bien se reposer sous notre toit.

Alors une bonne vieille femme toute petite, la figure ridée comme une feuille de vigne, mais encore fraîche et riante, la tête surmontée d'une coiffe à grands rubans de moire, parut sur le seuil, et repartit aussitôt en murmurant :

– Oh ! Dieu... est-ce possible... monsieur le juge !

Et bien vite, elle descendit au cellier.

– Eh ! mes bonnes gens, disait maître Zacharias, en vérité, vous me faites trop d'accueil... je n'espérais pas...

– Monsieur le juge, si vous oubliez le bien que vous avez fait, les autres s'en souviennent.

Alors la petite Charlotte, déposant son panier sur la table, parut toute fière d'avoir amené un tel hôte à la maison. Elle sortit le sucre, le café,

toutes les petites provisions qu'elle avait achetées en ville pour le ménage. Et M. le juge, regardant son joli profil, se sentit encore une fois ému ; son pauvre vieux cœur remuait doucement dans sa poitrine et semblait dire : « Il faut aimer, Zacharias !... il faut aimer... ! il faut aimer !... »

Que vous dirai-je, mes chers amis ? Maître Seiler passa la soirée chez le garde Yéri Føerster, oubliant les inquiétudes de Thérèse, sa promesse d'être de retour avant sept heures, ses vieilles habitudes d'ordre et de soumission.

Représentez-vous la grande salle, le plafond rayé de poutres brunes, les fenêtres ouvertes sur la vallée silencieuse ; la table ronde au milieu, couverte d'une belle nappe blanche à filets rouges ; l'étoile de la lampe éclairant les graves figures de Zacharias et de Yéri Føerster, la douce physionomie de Charlotte, rose et souriante, et le petit bonnet de dame Christina aux longues ailes tremblotantes. Représentez-vous la grande soupière au large ventre fleuroné, d'où s'échappe une vapeur appétissante, le plat de truites garni de persil, les assiettes couvertes de

fruits et de rayons de miel jaunes comme de l'or... puis le digne papa Zacharias présentant tour à tour ces fruits et ces beaux rayons de miel à la petite, qui baissait les yeux, étonnée des compliments et des tendres paroles du vieillard.

Le brave Yéri se redressait tout fier de ces éloges, et dame Christina disait :

– Oh ! monsieur le juge, vous êtes trop bon... Vous ne savez pas combien cette petite nous donne de chagrin... Elle est si vive, si entêtée quand elle veut quelque chose !... Ah ! vous allez nous la gâter avec tant de belles paroles.

À quoi Zacharias répondait :

– Dame Christina, vous possédez un trésor !... mademoiselle Charlotte mérite tout ce que j'en dis de bien.

Alors, maître Yéri, levant son verre, s'écriait :

– À la santé de notre bon et vénérable juge Zacharias !

Et tout le monde buvait.

Représentez-vous aussi l'horloge chantant les heures d'une voix enrouée ; les chiens de chasse

se promenant sous la table, happant les os et projetant leurs ombres bizarres sur le plancher... Et dehors, le grand silence des bois, le dernier chant de la cigale, le vague murmure de la rivière.

« Qu'on serait heureux de vivre ici, avec une jeune et jolie compagne, ayant le pain assuré, calmes, tranquilles, obéissant à sa bien-aimée, un peu folle, capricieuse, mais riante... à quatre pas de la rivière, où l'on jetterait de temps en temps sa ligne ; à l'ombre des grandes forêts, où se promènerait la chasse du beau-père Yéri Føerster, éveillant les échos d'alentour... Quel bonheur ! quelle existence ! »

Ainsi rêvait Zacharias.

Enfin, entendant sonner onze heures, et sentant la fraîcheur du soir arriver, il se leva. Qu'il était jeune ! qu'il se trouvait frais et dispos ! avec quelle ardeur il aurait déposé un baiser sur la petite main de Charlotte ! Oh ! mais il n'y faut pas songer encore... Plus tard !

– Allons ! maître Yéri, fit-il, voici l'heure de dormir... Bonne nuit, et merci, grand merci de

votre hospitalité.

– À quelle heure monsieur le juge se lève-t-il ? demanda dame Christina.

– Oh ! dit-il en regardant Charlotte, nous sommes matinal. Tel que vous me voyez, chère dame, je ne me sens pas encore de l'âge : je me lève à cinq heures !

– C'est comme moi, monsieur Seiler, s'écria le garde, je me lève avant le jour ; mais on a beau dire, c'est fatigant tout de même... on n'est plus jeune, hé ! hé ! hé !

– Bah ! je ne me suis encore senti de rien, maître Fœrster ; je n'ai jamais été plus vigoureux, plus alerte.

Et le voilà qui monte d'un pas dégourdi les hautes marches de l'escalier. Vraiment, maître Zacharias n'avait alors que vingt ans ; mais ces vingt ans ne durèrent qu'un quart d'heure ; et une fois couché dans le grand lit de plumes, la couverture tirée jusqu'au menton, et le mouchoir noué autour de la tête, il se dit en lui-même :

« Dors, Zacharias, dors ; tu es bien fatigué, tu

as grand besoin de repos ! »

Et il allait s'endormir quand, rouvrant les yeux et rêvant à Charlotte, il reprit :

« Non, je ne suis pas las ! J'ai vingt ans ; oui, mon cœur a vingt ans ! Oh ! je ne ferai pas la folie de m'enfermer dans les bibliothèques, de passer ma jeunesse sur les *Pandectes* et les *Commentaires* d'Altia. Je veux aimer, je veux être heureux ! »

Et le bonhomme s'endormit profondément. Jusqu'à neuf heures, il ne fit qu'un somme. Encore fallut-il que le vieux garde, rentrant de sa tournée matinale, après l'inspection des coupes, des filets tendus dans la rivière, et des lacets dans les broussailles, inquiet de ne pas le voir descendre, entrât dans sa chambre en lui souhaitant le bonjour. Alors, voyant le soleil haut, entendant tous les oiseaux s'égosiller dans le feuillage, le bonhomme, un peu honteux de ses forfanteries de la veille, se leva, alléguant les fatigues de la pêche et la longueur du souper.

– Hé ! monsieur Seiler, dit le garde forestier, c'est tout naturel ; j'aimerais aussi faire la grasse

matinée, s'il ne fallait marcher, toujours marcher. Ce qu'il me faudrait, voyez-vous, ce serait un gendre jeune, un solide gaillard pour me remplacer... Je lui céderais volontiers mon fusil et mon sac.

Zacharias ne put se défendre d'un grand trouble à ces paroles. S'étant habillé, il descendit en silence. La bonne dame Christina l'attendait. Charlotte était partie faire les foins.

Le déjeuner fut court, et M. le juge, plus grave, ayant remercié ces bonnes gens, reprit le chemin de Stans, tout méditatif, se rappelant les inquiétudes qu'avait nécessairement éprouvées mademoiselle Thérèse, mais ne pouvant se détacher de ses espérances, et des mille illusions charmantes qui venaient d'éclorre dans son âme, comme une tardive nichée de fauvettes.

Il est inutile de vous peindre la réception que lui fit la digne gouvernante, ses reproches, sa colère même : elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit ; elle avait cru monsieur noyé dans la rivière ; elle avait mis dix personnes à sa recherche, etc.

M. Seiler écouta ces plaintes avec calme, comme jadis les métaphores d'un avocat plaidant une cause perdue... Bref, il persévéra dans ses conclusions ; les bouderies de mademoiselle Thérèse n'y purent absolument rien.

Au commencement de l'automne, il avait tellement pris l'habitude d'être à la maison forestière, qu'on le trouvait là plus souvent que chez lui, et que le vieux garde, ne sachant à quelle ferveur de pêche attribuer ses visites, se trouvait fort embarrassé de refuser les présents que le digne magistrat, du reste fort à son aise, le suppliait d'accepter en compensation de son hospitalité journalière.

Bien plus, M. Seiler voulait partager ses occupations, le suivre dans ses coupes ; il voulait être de toutes ses excursions dans le Grinderwald et l'Entlibach.

Yéri Fœrster, secouant parfois la tête, disait :

– Je n'ai jamais connu de meilleur juge, d'homme plus savant en toutes sortes de choses, plus intègre, plus respectable que M. le juge Zacharias Seiler. Autrefois, quand je lui portais

les rapports que j'avais faits, il ne me donnait que des éloges, et c'est à lui que je dois mon grade de brigadier... Mais, disait-il à sa femme, je crois que l'esprit de cet excellent homme déménage... Ne voilà-t-il pas que, l'autre jour, il veut me prêter la main pour construire la hutte aux mésanges... il se donne un mouvement, une activité singulière... Et puis ne va-t-il pas aider Charlotte à retourner les foins, au milieu de tous les paysans qui riaient... En vérité, Christina, cela ne convient pas... surtout à un tel personnage... Je n'ose le lui dire... il est tellement au-dessus de nous ! Et puis, est-ce qu'il ne veut pas maintenant me forcer de recevoir pension... et quelle pension... cent florins par mois !... Et cette robe de soie qu'il donne à Charlotte pour le jour de sa fête... Est-ce qu'on porte des robes de soie dans nos vallées ?... Est-ce qu'une robe de soie convient à la fille d'un garde forestier ?

– Eh ! disait la femme, laisse-le faire... avec un peu de lait... du miel... ce bon M. Zacharias est content... Il se plaît chez nous... c'est tout simple ; à la ville, il est seul avec sa vieille gouvernante dans sa grande maison... tandis

qu'ici, notre petite a soin de lui... il aime à causer avec elle !... Qui sait ?... il finira peut-être par l'adopter... et, s'il meurt, elle sera couchée sur son testament.

Le garde, ne sachant à quoi s'en tenir, haussait les épaules ; son jugement naturel lui faisait entrevoir quelque mystère ; mais il n'allait point jusqu'à soupçonner la folie du bonhomme.

D'ailleurs, un beau matin, il vit descendre de la côte du Bigelberg une voiture chargée de trois grands tonneaux de vieux vin de Rikevir.

C'était, de tous les présents qu'on aurait pu lui faire, le plus agréable ; car Yéri Fœrster aimait par-dessus tout un verre de bon vin :

– Ça réchauffe, disait-il en riant.

Et quand il eut goûté celui-là, il ne put s'empêcher de s'écrier :

– Ce bon M. Zacharias est vraiment le meilleur, le plus honnête homme du monde... ne voilà-t-il pas qu'il nous remplit le cellier !... Charlotte, va lui cueillir les plus belles fleurs du jardin... Tu couperas toutes les roses... entends-

tu ?... les plus beaux jasmins... tu en feras un bouquet, et, quand il viendra, tu le lui présenteras toi-même... Dieu, quel vin ! quel feu !... Ah ! j'aurai donc quelques tonnes de bon vin dans ma cave... Voilà ce que je désirais depuis vingt ans !... Charlotte... Charlotte... dépêche-toi... il arrive avec sa grande gaule.

– Oui, mon père.

En effet, le bon vieux apparaissait sur la côte, à l'ombre des sapins... Il marchait d'un pas vif.

Du plus loin que Yéri Føerster put lui adresser la parole, levant son verre, il cria :

– À la santé du meilleur homme que je connaisse... À la santé de notre bienfaiteur !

Et Zacharias souriait.

Dame Christina avait déjà mis la cuisine en feu ; un lapereau tournait à la broche... on entendait le remue-ménage.

Les yeux du vieux juge brillaient de satisfaction ; mais quand il vit Charlotte, en petite jupe coquelicot, les bras nus jusqu'au coude, courir par les allées du jardin et cueillir des

fleurs... quand il la vit apparaître avec son grand bouquet, qu'elle lui présenta humblement, les yeux baissés, disant :

– Monsieur le juge, voulez-vous accepter ce bouquet de votre petite Charlotte ?

Alors une rougeur subite colora ses joues vénérables, et comme elle se baissait pour lui prendre la main :

– Oh ! non, chère enfant, dit-il, non... mais acceptez de votre ami... de votre meilleur ami... un baiser plus tendre.

Et il l'embrassa sur ses joues roses.

Le vieux garde, riant aux éclats, s'écria :

– Monsieur Seiler, venez donc vous asseoir sous l'acacia... venez goûter votre vin... Ah ! ma femme a bien raison de dire que vous êtes notre bienfaiteur !

Maître Zacharias s'étant assis devant la table de sapin, en plein air, sa gaule contre le mur, Charlotte en face de lui et Yéri Fœrster à sa droite, le dîner fut servi et M. le juge se mit à parler de ses projets pour l'avenir.

Il avait des économies et tenait de sa famille une jolie fortune bien ménagée. Il voulait acheter quelque cent hectares de bois autour de la vallée... bâtir à mi-côte une maison forestière.

– Nous serons toujours ensemble, disait-il à Yéri Fœrster... tantôt vous chez moi... tantôt moi chez vous !

La mère Christina vint à son tour, et l'on devisa de choses et d'autres. Charlotte paraissait contente et Zacharias s'imaginait être compris de ces braves gens.

C'est ainsi que le temps s'écoula, et quand la nuit fut venue, quand on eut bien fêté le rikevir, le lapereau de dame Christina et les *kæchlen* saupoudrés de cannelle, M. le juge Seiler, heureux, content, plein des plus riantes illusions, monta dans sa chambre, renvoyant au lendemain sa grande déclaration, et ne doutant pas d'être agréé.

Il tenait le bouquet de Charlotte à la main, et, quand il fut seul, il se prit à le baiser, pleurant comme un véritable enfant et murmurant :

– Zacharias... Zacharias... tu seras le plus heureux des hommes... tu vas rajeunir... et peut-être... peut-être... s'il plaît au Seigneur, tu renaîtras dans un petit Zacharias... ou dans une jolie petite Charlotte, qui viendra sautiller sur tes genoux et te caresser de ses petites mains roses.

À cette pensée, le bonhomme s'assit, enivré d'espérance ; il resta plus d'une heure à rêver, le coude au bord de la fenêtre, les yeux tout grands ouverts, écoutant les grenouilles chanter au clair de lune dans la vallée silencieuse. Enfin il se coucha vers une heure du matin, et s'endormit comme un bienheureux.

À cette époque de l'année, les montagnards du Hârberg, de Kusnacht et des autres hameaux d'alentour, descendent de leurs montagnes vers une heure du matin, et viennent faucher les hautes herbes de la vallée. On entend alors leurs chants monotones, au milieu de la nuit, accompagner en cadence le mouvement circulaire des faux, les grelots de leurs attelages, et les voix des jeunes filles et des jeunes garçons riant au loin dans le silence. C'est une harmonie étrange,

surtout quand la nuit est claire... que la lune brille... et que les gouttes de rosée, tombant du ciel, produisent sur les feuilles des arbres un immense et doux murmure.

Or, maître Zacharias n'entendait rien de tout cela, car il dormait de toute son âme, quand une poignée de pois, lancée contre les vitres, l'éveilla en sursaut.

Il prêta l'oreille et entendit dehors, au pied du mur, un : « Scit !... scit ! » murmuré tout bas, si bas, qu'on eût dit le frôlement de quelque oiseau... Pourtant le cœur du bonhomme tressaillit.

« Qu'est-ce que cela ? » se dit-il.

Après un long silence, une voix douce... tendre... reprit :

– Charlotte... Charlotte... c'est moi !...

Zacharias frémit, et, comme il écoutait encore les yeux écarquillés, le feuillage de la treille s'agita contre les petites vitres, une figure monta doucement... doucement... puis s'arrêta, regardant à l'intérieur.

Alors le vieillard indigné se leva et ouvrit la fenêtre, que l'inconnu enjamba sans bruit.

– N'aie pas peur, Charlotte, dit-il, je viens t'annoncer une bonne nouvelle... Mon père sera ici demain...

Et ne recevant point de réponse, car Zacharias, la main tremblante, allumait la lampe :

– Où donc es-tu, Charlotte ?

– Me voici, fit le vieillard en se retournant tout pâle et regardant son rival.

C'était un beau jeune homme, svelte, élancé, l'œil noir bien ouvert, la joue brune, les lèvres vermeilles, couvertes d'une petite moustache, le large feutre à feuille de chêne incliné sur l'oreille.

L'apparition de Zacharias l'avait surpris au point qu'il restait immobile.

Et comme le juge élevait la voix :

– Au nom du ciel, dit-il, ne criez pas ! Je ne suis pas un voleur... j'aime Charlotte !

– Et... elle... elle... fit Zacharias ?

– Elle m'aime aussi... Oh ! vous n'avez rien à

craindre si vous êtes un de ses parents... Nous nous sommes fiancés aux fêtes de Kusunacht... Les fiancés du Grinderwald et de l'Entlibach peuvent se visiter la nuit... C'est un usage de l'Unterwald... Tous les Suisses savent cela !

– Yéri Fœrster... Yéri... le père de Charlotte ne m'en avait rien dit... le malheureux !

– Non... il ne sait pas encore nos fiançailles, fit l'autre d'un ton moins haut ; quand je lui ai demandé sa permission l'année dernière, il m'a dit d'attendre... que sa fille était trop jeune... alors... nous nous sommes fiancés tout seuls... Seulement, comme je n'avais pas le consentement de Fœrster... je ne venais pas la nuit... C'est aujourd'hui la première fois... Je voyais Charlotte à la ville... les jours de marché... mais le temps nous paraissait long à tous les deux... si bien que j'ai fini par tout avouer à mon père... Il m'a promis de voir Yéri demain... Et que voulez-vous, monsieur ! je savais que cela ferait tant de plaisir à Charlotte, que je n'ai pu m'empêcher de venir lui annoncer cette bonne nouvelle.

Le pauvre vieux tomba sur une chaise et se couvrit le visage des deux mains, comme abîmé de douleur.

Oh ! qu'il dut souffrir... que d'amères pensées durent traverser l'âme de cet homme de bien !... quelle triste déception, après tant et de si douces espérances !

Quant au jeune montagnard, il n'était pas rassuré non plus ; appuyé contre le mur, les bras croisés sur la poitrine, il se disait :

« Si le vieux Fœrster, qui ne connaît pas nos fiançailles, arrive, il me tuera d'abord... sans rien écouter... c'est sûr ! »

Et il regardait vers la porte, prêtant l'oreille au moindre bruit.

Au bout de quelques instants, Zacharias, levant la tête comme au sortir d'un rêve, demanda :

- Comment vous appelez-vous ?
- Karl Imant, monsieur.
- Quel est votre état ?

– Mon père espère obtenir pour moi, sa place de garde forestier à Grinderwald.

Il y eut un long silence ; Zacharias regardait ce beau jeune homme d'un œil d'envie.

– Elle vous aime bien, n'est-ce pas ? reprit-il d'une voix brisée.

– Oh ! oui, monsieur... nous nous aimons bien !

Alors lui, abaissant les yeux sur ses jambes maigres, sur ses mains sillonnées de grosses veines, murmura :

– Oui... elle doit bien l'aimer... lui !... Il est jeune... il est beau !...

Et sa tête retomba accablée.

Tout à coup il se leva tremblant et fut ouvrir la fenêtre.

– Jeune homme, dit-il, vous êtes bien coupable... Vous ne saurez jamais le mal que vous avez fait... Il fallait obtenir le consentement de Yéri Færster... mais allez... allez... vous aurez de mes nouvelles !

Le jeune montagnard ne se fit pas répéter l'invitation ; d'un bond, il s'élança dans le sentier et disparut derrière les grands arbres.

– Pauvre... pauvre Zacharias... murmurait le bonhomme, voilà tes illusions envolées !

Et il se recoucha en sanglotant, s'entourant la tête de la couverture de son lit, pour n'être pas entendu.

Vers sept heures, ayant repris un peu de calme, après s'être lavé le visage et les mains, il descendit dans la grande salle.

Yéri Føerster, sa femme et Charlotte, l'attendaient déjà pour déjeuner.

Le vieillard, détournant les yeux de la jeune paysanne, s'avança vers le garde et lui dit :

– Mon ami, j'aurais une demande à vous faire... Vous connaissez le fils du garde forestier de Grinderwald... n'est-ce pas ?

– Karl Imant... oui, monsieur le juge.

– C'est un fort beau garçon... et je crois... de bonne conduite.

– Je le crois aussi, monsieur Seiler.

– Est-il dans les conditions voulues pour succéder à son père ?

– Oui, il a vingt et un ans... il connaît l'aménagement des coupes... l'essence des bois... il sait lire... écrire... mais cela ne suffit pas... il faudrait des protections.

– Eh bien, maître Yéri, j'ai conservé quelque influence dans l'administration supérieure des eaux et forêts... D'ici quinze jours ou trois semaines, Karl Imant sera garde forestier à Grinderwald... et je vous demande la main de Charlotte pour ce brave et beau garçon.

À cette conclusion, Charlotte qui, dès l'abord, était devenue toute rouge, et qui tremblait comme une feuille, fit un cri et tomba dans les bras de sa mère.

Le vieux garde se retourna et la regardant d'un œil sévère :

– Qu'y a-t-il, Charlotte ? Tu refuses ?

– Oh ! non, mon père... non !

– À la bonne heure, car, moi, je n'ai rien à

refuser à M. le juge Zacharias... Viens ici... et remercie ton bienfaiteur.

Charlotte accourut, et le bon vieillard, osant alors la presser sur son cœur, la regarda longtemps, longtemps, les yeux voilés de larmes. Puis, alléguant la demande qu'il était pressé de faire, il se mit en route, n'emportant qu'une simple croûte de pain dans son sac pour déjeuner.

Quinze jours après, Karl Imant recevait le brevet de garde forestier en remplacement de son père, à Grinderwald, et huit jours plus tard il épousait la petite Charlotte.

Les convives burent de ce vieux vin de Rikevir, tant estimé par Yéri Føerster, et qui semblait être arrivé fort à propos pour la circonstance.

M. Zacharias Seiler ne put être de la noce, étant indisposé ce jour-là... Depuis, il va rarement à la pêche... et toujours à Brunnen... vers le lac... de l'autre côté de la montagne !

Table

Entre deux vins.....	4
Le violon du pendu	12
La pêche miraculeuse.....	29
L'esquisse mystérieuse	63
La voleuse d'enfants	100
Les trois âmes.....	131
L'araignée-crabe	168
L'héritage de l'oncle Christian	196
Gretchen	220
La montre du doyen	240
Le rêve de mon cousin Elof	290
Hans Storkus	320
Les fiancés de Grinderwald.....	344

Cet ouvrage est le 186^e publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.